HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Fr. 213

Des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

Cinquieme Édition, augmentée de VARIANTES.

TOME QUATRIEME.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILI[P]
ROUX, Imprimeurs & Libraires, associ[és]

M. DCC. LXXVII.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE DIXIEME.

Etablissement des Nations Européennes dans le Grand Archipel de l'Amérique, connu sous le nom d'Antilles, Page 1

CHAP. I. *Les isles de l'Amérique ont-elles été détachées du continent?* 2
II. *Nature du sol des isles,* 7
III. *Climat des isles,* 11
IV. *Phénomenes ordinaires dans les isles,* 15
V. *Habitudes des Caraïbes, anciens habitants des isles du vent,* 20
VI. *Les Anglois & les François s'établirent aux isles du vent, & y détruisirent les Caraïbes,* 25
VII. *Les Anglois font la conquête de la Jamaïque,* 32
VIII. *Les Flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires,* 37
IX. *Raisons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la succession d'Espagne,* 64

X. *Les isles de l'Amérique occasionnent la guerre de 1736,*

XI. *C'est de l'Amérique que sort la guerre de 1755,* 77

XII. *Les commencements de la guerre sont funestes aux Anglois,* 79

XIII. *Les Anglois sortent de leur léthargie, & s'emparent des isles Françoises & Espagnoles,* 84

XIV. *Avantages que la paix procure à l'Angleterre dans les isles,* 99

LIVRE ONZIEME

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont se fait ce commerce. Productions dues aux travaux des esclaves, 104

CH. XV. *LEs Européens vont chercher en Afrique des cultivateurs,* 106

XVI. *Notions sur la côte orientale de l'Afrique,* ibid.

XVII. *Notions sur la côte septentrionale de l'Afrique,* 107

XVIII. *Climat de la côte occidentale de l'Afrique connu sous le nom de Guinée,* 117

XIX. *Sol de la Guinée,* 121

XX. *Gouvernement, politique, guerres, religion, mœurs de la Guinée,* 124

XXI. *Ancien commerce de la Guinée,* 135

XXII. *Nouveau commerce de Guinée, ou traite des esclaves,* 139

XXIII. *En quels lieux, & de quelle maniere se fait le commerce des esclaves,* 143
XXIV. *A-t-on besoin de forts pour se procurer des esclaves,* 146
XXV. *Dans le commerce des esclaves, les petits navires sont préférables aux grands,* 150
XXVI. *Il y a des saisons plus ou moins favorables pour le commerce des esclaves,* 151
XXVII. *Maniere de vendre les esclaves en Amérique,* 154
XXVIII. *Misérable condition des esclaves,* 155
XXIX. *Comment on pourroit rendre l'état des esclaves plus supportable,* 162
XXX. *L'esclavage répugne à l'humanité, à la raison & à la justice,* 168
XXXI. *Travaux des esclaves,* 177
XXXII. *Caractere des Européens établis aux isles,* 197
XXXIII. *Maladies auxquelles les Européens sont exposés aux isles,* 204
XXXIV. *Avantage des nations qui possedent les isles,* 208

LIVRE DOUZIEME.

Etablissements des Espagnols, des Hollandois, & des Danois dans les Isles de l'Amérique, 210

XXXV. *Colonie Espagnole fondée sur les rives de l'Orénoque. Ce qu'on y fait; ce qu'on y pourroit faire,* ibid.

XXXVI. *Les Espagnols s'établissent à la Trinité & à la Marguerite,* 216
XXXVII. *Les Espagnols s'établissent à Porto-Rico,* 219
XXXVIII. *Etablissement des Espagnols à Saint-Domingue,* 225
XXXIX. *Colonie Espagnole formée à Cuba. Importance de cette isle,* 231
XL. *Les Espagnols ne sont pas incapables, comme on le croit, de porter des colonies à une grande prospérité,* 245
XLI. *Les Hollandois s'établissent à Curaçao, à Saint-Eustache, à Saba, à Saint-Martin. A quoi leur servent ces petites isles,* 248
XLII. *Etablissement des Hollandois à Surinam, à Berbiche, à Essequebé,* 259
XLIII. *Cultures établies dans les trois colonies,* 262
XLIV. *Dangers auxquels les colonies Hollandoises sont exposées,* 268
XLV. *Motifs qui doivent exciter la République à s'assurer la jouissance de ses colonies, & à en augmenter les productions,* 273
XLVI. *Etablissement des Danois à St. Thomas, à St. Jean, à Sainte-Croix,* 282
XLVII. *Dans quel esprit le Danemarck conduit ses isles,* 289
XLVIII. *Motifs particuliers au Danemarck pour s'approprier toutes les productions de ses isles,* 292

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIXIEME.

Établissement des Nations Européennes dans le Grand Archipel de l'Amérique, connu sous le nom d'Antilles.

LA partie du Nord de l'Amérique qui s'étend depuis les 293 degrés jusqu'aux 316 degrés de longitude, présente un Archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'Océan ait encore offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les isles qui le forment sont connues, depuis la découverte du nouveau monde, sous le nom d'Antilles. Les vents qui soufflent presque

toujours de la partie de l'Est, ont fait appeller celles qui sont plus à l'Orient, Isles du vent, & les autres, Isles sous le vent. Elles composent une chaîne dont un bout semble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne seroit-il pas téméraire de les regarder comme les sommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui sont devenus des isles par une révolution qui a submergé tout le plat pays.

CHAPITRE I.

Les isles de l'Amérique ont-elles été détachées du continent ?

TOutes les isles du monde paroissent avoir été détachées du continent, par des embrasements souterreins ou par des tremblements de terre.

La fameuse Atlantide, dont le nom ne subsiste plus, depuis plusieurs milliers d'années, que dans une tradition obscure transmise à Platon par les Prêtres Egyptiens, l'Atlantide fut vraisemblablement une vaste terre, située entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonstances font présumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les isles du Cap-Verd, les Açores, Madere, les Canaries doivent avoir fait partie des continents voisins, ou d'autres continents abymés. Les observations récentes des navigateurs Anglois, ne permettent presque pas de douter que toutes les isles de la mer du Sud n'ayent formé plus ou moins anciennement une même masse. La Nouvelle Zé-

lande, la plus considérable de ces isles, est remplie de montagnes, où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitants ne sont ni imberbes ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; & malgré un éloignement de six cents quatre-vingts lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'isle d'Otahiti, découverte par M. de Bougainville.

Des monuments certains attestent ces grands changements. Le Physicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les especes, des coraux, des bancs d'huîtres, des poissons de mer, entiers ou mutilés, entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'Univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & sur la superficie des montagnes; l'instabilité du continent, qui perpétuellement battu, rongé, bouleversé par l'Océan, dont il éprouve les vicissitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenses, & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays; de longues plaines de sable devant des cités, qui furent autrefois des ports fameux; la situation horisontale & parallele des couches de terres & de productions marines, assemblées alternativement de la même façon, composées des mêmes matieres, réguliérement cimentées par l'action constante & successive de la même cause; la correspondance entre les côtes séparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles saillants opposés à des angles rentrants de l'autre; à droite, des lits du même sable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de semblables lits qui s'étendent à gauche; la direction des montagnes & des fleuves vers la mer, comme à leur source commune; la formation des collines & des vallons où ce vaste fluide a, pour ainsi dire, laissé l'empreinte éternelle de ses ondula-

tions : tout nous dit que l'Océan a franchi ses bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'insurmontables ; & que disposant du globe de la terre au gré de son inconstance, il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ses habitants. Delà ces déluges successifs & jamais universels, qui ont couvert la face de la terre, sans la dérober toute entiere à la fois : car les eaux agissant en même-temps dans les cavités & sur la superficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, sans en diminuer les autres dimensions, ni se dérober d'une part sans tarir de l'autre ; & l'on ne sauroit imaginer une altération dans la masse entiere, qui fît tout-à-coup disparoître les montagnes, ou s'élever la mer au-dessus de leur sommet. Quel changement subit d'organisation pousseroit tous les rochers & toutes les matieres solides au centre du globe, pour exprimer de ses flancs & de ses veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une masse d'eaux & de germes perdus ? N'est-ce pas assez que chaque hémisphere soit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer ? Ce sont ces assauts continuels qui nous ont sans doute caché si long-temps le nouveau monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que séparé du nôtre.

Quelles que soient les causes secretes de ces révolutions particulieres, dont la cause générale est visiblement dans les loix connues du mouvement universel, les effets en seront toujours sensibles pour tout homme qui aura le courage & la sagacité de les voir. Ils le seront plus particuliérement pour les Antilles, si l'on parvient à constater qu'elles éprouvent des secousses violentes toutes les fois que les volcans des Cordillieres jettent des matieres, ou

que le Pérou est ébranlé. Cet archipel, comme celui des Indes Orientales, situé presque à la même hauteur, paroît formé par la même cause, c'est-à-dire, par le mouvement de la mer d'Orient en Occident, mouvement imprimé par celui qui pousse la terre d'Occident en Orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée; où la mer semble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppose, & s'ouvrant un cours sans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, est, à peu de chose près, Nord, & Nord Nord-Ouest. Cette direction se continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le Nord-Ouest, & se termine à Antigoa. Ici la ligne se courbe tout d'un coup, & se prolongeant en ligne droite à l'Ouest, au Nord-Ouest, rencontre successivement Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, connues sous le nom d'Isles sous le vent. Ces isles sont séparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont six lieues, d'autres quinze ou vingt; mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent, un petit Archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'est pas à dix brasses.

La direction des montagnes dont les Antilles sont couvertes, suit celles que ces isles gardent entr'elles. Cette direction est si réguliere, qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent, dont la Martinique seroit le promontoire le plus au Nord-Ouest.

Les sources d'eau, qui, aux Isles du vent, se précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie oc-

cidentale de ces iſles. Tout le côté oriental, c'eſt-à-dire celui qui, ſelon nos conjectures, a été mer dans tous les temps, eſt privé d'eau courante. Nulles ſources n'y coulent des hauteurs. Elles euſſent été perdues, parce qu'après avoir parcouru un eſpace fort court & très-rapide, elles ſe ſeroient jettées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques rivieres dont l'embouchure eſt à la côte du Nord, & la ſource eſt dans les montagnes qui regnent de l'Eſt à l'Oueſt; c'eſt-à-dire, dans toute la longueur de ces iſles. Ces rivieres arroſent un plat pays conſidérable, qui n'a pas été ſans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes qui regarde vers le Sud, où la mer bat plus furieuſement & imprime des traces de ſubmerſion, verſe dans les trois iſles pluſieurs belles rivieres, quelques-unes même aſſez conſidérables pour recevoir les plus grands vaiſſeaux.

Des obſervations qui paroiſſent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, ſont fortifiées par des obſervations d'un autre genre, mais auſſi déciſives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les iſles les plus voiſines de la terre ferme, produiſent comme elle des arbres mous, du cacao ſauvage. Ces eſpeces ne ſe retrouvent plus, du moins en quantité, dans les iſles qui vont au Nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba ſituée à l'autre extrémité des Antilles, produit comme la Floride, dont elle eſt peut-être détachée, du cedre, du cyprès, l'un & l'autre très-propres pour la conſtruction des vaiſſeaux.

CHAPITRE II.

Nature du sol des isles.

Le sol des Antilles est en général une couche d'argille ou de tuf plus ou moins épaisse, sur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argille ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là où l'argille moins humide & plus friable se mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il se forme une couche de terre plus épaisse que celle qu'on trouve sur des argilles grasses. Le tuf a aussi ses propriétés, suivant ses différentes qualités. Là où il est moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties se détachent en forme de caissons toujours altérés, mais conservant une fraîcheur utile aux plantes. C'est ce qu'on appelle en Amérique un sol de pierre-ponce. Par tout où l'argille & le tuf ne comportent pas ces modifications, le sol est stérile, aussi-tôt que la couche formée de la décomposition des plantes originaires, est détruite par la nécessité des sarclages qui exposent trop souvent les sels aux rayons du soleil. Delà vient que la culture, qui exige le moins de sarclage, & dont la plante couvre de ses feuilles les sels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorsque les Européens aborderent aux Antilles, ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainsi dire les uns aux autres par des plantes rampantes, qui s'élevant comme du lierre, embrassoient toutes les branches, & les déroboient à la vue. Cette espece parasite croissoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les

bois sans la couper. On lui donna le nom de Liane, analogue à sa flexibilité. Ces forêts aussi anciennes que le monde, avoient plusieurs générations d'arbres, qui, par une singuliere prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, sans excrescence, ni défectuosité. La chûte annuelle des feuilles, leur décomposition, la destruction des troncs pourris par le temps, formoient sur la surface de la terre un sédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuse dans les nouvelles plantations qu'on substituoit à ces arbres.

Dans quelque terrein qu'ils eussent poussé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins; mais elles s'étendoient en superficie à proportion du poids qu'elles avoient à soutenir. L'extrême sécheresse de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénetrent jamais bien avant, parce que le soleil les repompe en peu de temps, & des rosées continuelles qui humectent sa surface, leur donnoient une direction horisontale, au-lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croissoient au sommet des montagnes & dans des endroits escarpés, étoient très-durs. Ils avoient l'écorce lisse & collée sur le bois. Le courbari, l'acajou, le machenilier, le barata, le bois de fer & plusieurs autres se laissoient à peine entamer par l'instrument le plus tranchant : pour les abattre ou pour les déraciner, il falloit les brûler. Lorsqu'ils étoient tombés, la scie où la hache les façonnoient au gré de l'ouvrier. Le plus singulier de ces arbres, étoit l'acoma, qui, mis en terre, se pétrifie. On regardoit comme le plus utile le gommier, dont le tronc de cinq pieds de diametre, sur une fleche de qua-

tante-cinq à cinquante, servoit à former des canots d'une seule piece.

Les vallées, toujours fertilisées aux dépens des montagnes, étoient remplies de bois mous. Au pied de ces arbres, croissoient indistinctement les plantes que la terre libérale produisoit pour la nourriture des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étoient le couch-couch, l'igname, le choux Caraïbe & la patate. C'étoient des especes de pommes de terre nées à la racine de plantes qui rampoient, mais qui forçoient tous les obstacles dont elles sembloient devoir être étouffées. La nature qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractere des peuples & les denrées destinées à leur subsistance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du soleil, qui se plaisoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne traversoient pas le travail libre & spontané de la nature, en détruisant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation, sans lui assigner le lieu & le temps de féconder. Cueillant au hasard & dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins, ils avoient observé sans étude que la décomposition de ce que nous appellons mauvaises herbes, étoit nécessaire à la réproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-saines; mais insipides sans préparation, elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les assaisonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & avec le fruit acide d'une plante assez semblable à notre oseille, elles donnoient une liqueur forte qui étoit l'uni-

que boisson composée des sauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de la faire fermenter quelques jours dans de l'eau commune, aux rayons d'un soleil brûlant.

Outre les racines, les isles offroient à leurs habitants des fruits extrêmement variés. On y en trouvoit qui ne s'éloignoient pas infiniment de nos pommes, de nos cerises, de nos abricots; & nous n'avons rien dans nos climats qui puisse nous donner l'idée de la plupart des fruits des Antilles. Le plus utile étoit la banane. Elle avoit la forme, la grosseur, la couleur de nos concombres, un goût approchant de celui de nos poires, & croissoit dans des lieux frais, sur une fleche molle, spongieuse & haute d'environ sept pieds. Cette fleche périssoit avec la maturité de son fruit; mais avant qu'elle tombât, on voyoit sortir de sa souche un rejetton qui, un an après, donnoit son fruit, périssoit à son tour, & se régénéroit successivement de la même maniere.

Une singularité qui mérite d'être observée, c'est que tandis que la plante vorace que nous avons appellée liane, embrassoit tous les arbres stériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confusément mêlés avec les premiers. Il sembloit que la nature lui eût ordonné de respecter ce qu'elle destinoit à la nourriture des hommes.

Les isles n'avoient pas été traitées aussi favorablement en plantes potageres, qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le cresson formoient en ce genre toutes leurs richesses.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domestiques. Les quadrupedes, tous bon à manger, se réduisoient à cinq especes, dont la plus grosse ne surpassoit pas nos lapins. Les oiseaux,

plus brillants & moins variés que dans nos climats, n'avoient guere d'autre mérite que leur parure : peu d'entr'eux rendoient de ces sons touchants qui charment les oreilles ; tous ou presque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poisson y étoit à-peu-près aussi commun que dans les autres mers ; mais il y étoit ordinairement moins sain ou moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les isles contre les infirmités peu communes de leurs habitants. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les mangeât, soit qu'on en prît le suc par infusion, elles produisoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux, autrefois paisibles, ont adopté ces simples toujours verds, toujours dans leur force, & ils les ont préférés à tous les remedes que l'Asie est en possession de fournir au reste de l'Univers.

CHAPITRE III.

Climat des isles.

POur le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux isles ; celle de la sécheresse & celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse & qui cache ses opérations secretes sous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les observateurs, qui étudient sa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du temps, & dans celles de la végétation, découvrent qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une maniere moins sensible.

Ces changements presque imperceptibles ne préservent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la Zone Torride. Comme ces isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des positions & des qualités du terrein, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après-midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Le thermometre atteste qu'elle monte très-souvent à quarante-quatre degrés, même jusqu'à quarante-sept & demi, au-dessus du terme de la glace. Rien n'est plus rare qu'un temps couvert, propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations dans la température de l'air viennent moins des saisons que du vent. Par-tout où il ne souffle pas, on brûle; & tous les vents ne rafraîchissent pas : il n'y a que les vents de l'Est qui temperent la chaleur. Ceux qui viennent du Sud ou de l'Ouest, procurent peu de soulagement. Mais ils sont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'Est. Les arbres exposés à son action, sont forcés de pousser leurs branches vers l'Ouest dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche, leurs racines sont plus robustes & plus allongées sous terre du côté de l'Est, comme pour former un point d'appui dont la résistance soit égale à la force du vent dominant. Aussi remarque-t-on que lorsque le vent d'Ouest souffle avec quelque violence, les arbres sont renversés facilement; de sorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne suffit pas de savoir combien

d'arbres sont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'Est a deux causes permanentes, dont la vraisemblance est frappante. La premiere est ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'Occident en Orient, & qui est nécessairement plus rapide sous la ligne équinoxiale que sous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'espace à parcourir dans le même temps. La seconde vient de la chaleur du soleil qui, en paroissant sur l'horison, raréfie l'air, & l'oblige à fluer vers l'Occident, à mesure que la terre avance vers l'Orient.

Aussi le vent d'Est, qui ne se fait guere sentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à mesure que le soleil monte sur l'horison. Il diminue à mesure que cet astre baisse. Il tombe enfin tout-à-fait vers le soir, mais le long des côtes seulement, & non en pleine mer. Les raisons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du soleil, l'air de la terre qui demeure long-temps raréfié à cause des exhalaisons qui sortent continuellement du globe échauffé, reflue nécessairement sur celui de la mer : c'est ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il se fait sentir la nuit, & continue jusqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du soleil, reflue à son tour vers la terre, où l'air s'est condensé par la fraîcheur de la nuit. Enfin, on observe que le vent d'Est se trouve plus régulier, plus fort sous la canicule que dans les autres temps ; parce que le soleil agit plus vivement sur l'air. Ainsi la nature fait servir les ardeurs même de cet astre, au rafraîchissement des contrées qu'il embrase. Tel dans les pompes à feu, l'art employe cet élément à remplir sans cesse de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuise continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue aussi à tempérer le climat des isles de l'Amérique ; mais non par-tout également. Là où rien ne fait obstacle au vent d'Est, il chasse les nuées à mesure qu'elles se forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou sur les montagnes. Mais quand les orages sont trop violents, ou que les vents variables & passagers du Sud & de l'Ouest viennent troubler l'empire du vent d'Est, alors il pleut. Dans les autres positions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies sont si communes & si abondantes, sur-tout durant l'hyver qui dure depuis la mi-Juillet jusqu'à la moitié d'Octobre, qu'elles donnent, suivant les meilleures observations, autant d'eau dans une semaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'espace d'un an. Au-lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce sont des torrents dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle, si elle n'étoit pour ainsi dire inconnue sous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchissent l'air ; mais elles causent une humidité dont les suites sont également incommodes & funestes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conserve au plus vingt-quatre heures. Les fruits se pourrissent, soit qu'on les cueille mûrs, ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biscuit, pour ne pas moisir. Les vins ordinaires s'aigrissent en fort peu de temps. Le fer se rouille du matin au soir. Ce n'est qu'avec des précautions continuelles qu'on conserve les semences, jusqu'à ce que la saison de les confier à la terre soit arrivée. Dans les premiers temps qui suivirent la découverte des Antilles, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitants du pays, se gâtoit si vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ses épis. Cette précaution

nécessaire enchérissoit si fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On substitua la farine aux grains, ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conservation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du son qui contribue à sa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des pilons de fer, de maniere qu'elle formoit un corps dur presqu'impénétrable à l'air. L'expérience confirma une physique si judicieuse; & cet usage généralement adopté s'est toujours perfectionné de plus en plus. Si cette pratique n'assure pas aux farines la durée qu'elles ont dans nos climats secs ou tempérés, elle les conserve du moins six mois, un an, & même davantage, selon qu'elles ont été préparées avec plus ou moins de soin. Cet intervalle doit suffire à des métropoles actives, pour l'approvisionnement de leurs colonies.

CHAPITRE IV.

Phénomenes ordinaires dans les isles.

Quelque fâcheux que soient ces effets naturels de la pluie, elle en occasionne de plus redoutables encore : ce sont des tremblements de terre assez fréquents, & quelquefois terribles dans les isles. Comme ils se font sentir le plus souvent dans le cours, ou vers la fin de la saison pluvieuse, & dans les temps des grandes marées, d'habiles physiciens ont conjecturé que ce phénomene pouvoit provenir de ces deux causes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creusent & ra-

vagent la terre de plus d'une maniere. L'Océan, sur-tout, attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les assauts que cet élément inquiet & turbulent ne cesse de lui livrer, il en est un connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée*. On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis Juillet jusqu'en Octobre; & c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'Ouest ou du Sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui, de loin, paroissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cents pas, s'élevent tout-à-coup près du rivage, comme si elles étoient pressées obliquement par une force supérieure, & crevent avec une violence extrême. Les vaisseaux qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni se soutenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant plusieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement si extraordinaire de la mer a été regardé jusqu'ici comme la suite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; & le raz de marée se fait sentir dans une partie d'une isle couverte par une autre isle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette observation a déterminé M. Dutasta, qui a vu l'Afrique & l'Amérique en physicien, en négociant & en homme d'Etat, à chercher une cause plus vraisemblable de ce singulier phénomene. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une science, s'il se détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraisemblablement des lumieres plus sûres sur les ouragans.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné

pagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, & toujours des circonſtances les plus terribles, les plus deſtructives que les vents puiſſent raſſembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la Zone Torride, ſuccede une nuit univerſelle & profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus triſtes hyvers. Des arbres auſſi anciens que le monde ſont déracinés & diſparoiſſent. Les plus ſolides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil ſe plaiſoit à regarder des côteaux riches & verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleverſées & des cavernes hideuſes. Des malheureux dépouillés de tout pleurent ſur des cadavres, ou cherchent leurs parents ſous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & ſe briſent contre les rochers ébranlés & fracaſſés, les cris & les hurlements des hommes & des animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de ſable, de pierres & de débris, tout ſemble annoncer les dernieres convulſions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amenent des récoltes plus abondantes, & hâtent les productions de la terre. Soit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charie quelques matieres propres à la végétation des plantes, on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant qui pourvoit à la régénération par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitants des Antilles croyoient avoir de ſûrs pronoſtics de ce phénomene effrayant. Lorſqu'il doit

arriver, diſoient-ils, l'air eſt trouble, le ſoleil rouge, & cependant le temps eſt calme, & le ſommet des montagnes clair. On entend ſous terre, ou dans les citernes, un bruit ſourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le diſque des étoiles ſemble obſcurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le Ciel eſt, au Nord-Oueſt, d'un ſombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & ſe ſouleve même au milieu du calme. Le vent tourne ſubitement de l'Eſt à l'Oueſt, & ſouffle avec violence par des repriſes qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'oſe aſſurer la vérité de toutes ces obſervations, il ſemble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de Philoſophie, à négliger les idées & même les préjugés des peuples ſauvages ſur les temps & ſur les ſaiſons. Leur déſœuvrement, & l'habitude où ils ſont de vivre en plein champ, les mettent dans l'occaſion & la néceſſité d'obſerver les plus petits changements qui ſe paſſent dans l'air, & d'acquérir ſur ce ſujet des connoiſſances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus ſédentaires. Peut-être eſt-ce aux ſauvages à trouver les faits, aux peuples ſavants à chercher les cauſes. Démêlons, s'il ſe peut, celle des ouragans, phénomene ſi commun en Amérique, qu'il auroit ſuffi ſeul pour la faire déſerter, ou la rendre inhabitable depuis des ſiecles.

Aucun ouragan ne vient de l'Eſt, c'eſt-à-dire, du plus grand eſpace de mer qu'on voye aux Antilles. Ce fait bien conſtaté nous engageroit à croire qu'ils ſe forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'Oueſt qui regne conſtamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du Sud, depuis Juillet juſqu'en Janvier, & le vent du Nord qui ſouffle en même-temps dans la partie

feptentrionale, doivent, lorfqu'ils fe rencontrent, fe heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit fortir avec impétuofité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raifon combinée de fa force motrice & du diametre de la gorge. Tout corps folide qui fe trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impreffion plus ou moins forte, felon qu'il lui oppofera plus ou moins de furface; en forte que fi fa pofition coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne fait ce qui pourroit en réfulter pour la maffe entiere. Heureufement les divers gifements des ifles, leur forme fphérique ou angulaire, préfentent à ces effroyables torrents d'air, des furfaces plus ou moins obliques, qui détournent le courant, divifent fes forces, ou les brifent par degrés. L'expérience même autorife à dire que leur activité s'épuife à tel point, que, dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine à dix lieues plus loin. Les meilleurs obfervateurs ont remarqué que tous les ouragans qui, fucceffivement, ont bouleverfé les ifles, venoient du Nord-Oueft, & par conféquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La diftance où font quelques ifles de cette direction, n'eft pas une raifon fuffifante pour faire rejetter ce fentiment; parce que plufieurs caufes peuvent faire décliner vers le Sud ou vers l'Eft un courant d'air. Ainfi nous croyons qu'on s'eft mépris, quand on a penfé que la violence d'un ouragan agiffoit fous tous les rumbs de vent. Tels font les phénomenes deftructeurs, aux prix defquels la nature fait acheter les richeffes du nouveau monde; mais quel obftacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert?

CHAPITRE V.

Habitudes des Caraïbes, anciens habitants des isles du vent.

CHristophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trouva pas des insulaires aussi foibles, aussi timides que ceux qu'il avoit d'abord subjugués. Les Caraïbes qui se croyoient originaires de la Guyane, & de la même nation que les Galibis, avoient la taille médiocre, renforcée & nerveuse; telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robustes, si leur vie & leurs exercices avoient secondé ces dispositions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites; leurs yeux étoient noirs, gros & un peu saillants. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature, pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des sourcils & des cheveux, ils n'avoient pas un seul poil sur tout le corps. Ils ne portoient aucune espece de vêtement, & n'en étoient pas moins chastes. Seulement pour se garantir de la morsure des insectes, ils se peignoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écrevisse cuite.

Leur Religion se bornoit à cette opinion si naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, & conservée même chez plusieurs des nations civilisées; c'est-à-dire, qu'ils croyoient confusément un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit guere; mais ils redoutoient beaucoup l'ê-

tre mal-faisant. Leurs autres superstitions étoient plus absurdes que dangereuses, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au Christianisme, lorsqu'on le leur offrit. Sans disputer contre ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refusoient de les croire, *de peur*, disoient-ils, *que leurs voisins ne se moquassent d'eux*.

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espece de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix dont ils jouissoient, à cette pitié innée qui précede toute réflexion, & d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme, auquel il suffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ses semblables. Ainsi, pour humaniser les despotes, il suffiroit qu'ils fussent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilassent de leurs mains voluptueuses les eunuques de leur serrail; qu'ils allassent dans les champs de bataille recueillir le sang, entendre les imprécations, voir les convulsions & l'agonie de leurs soldats mourants; qu'ils entrassent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies, les fractures, les maladies occasionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal-sains, par la dureté des corvées & des impôts, par les calamités qui naissent des vices de leur caractere. Combien ces sortes de spectacles ménagés à l'éducation des Princes, épargneroient de crimes & de maux aux humains! Que les larmes des Rois vaudroient de biens aux peuples!

Les Caraïbes, qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent, ne connoissoient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni

les assassinats, si communs chez les peuples policés. La Religion, les loix, les échafauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne suivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquoit quelque chose, ils disoient que *les Chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces insulaires connoissoient peu les grands mouvements de l'ame, sans en excepter celui de l'amour. Ce sentiment n'étoit pour eux qu'un besoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonstration de tendresse, pour ce sexe si recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, avoient usurpé le droit de les répudier, sans leur laisser celui de changer d'engagement. Elles-mêmes se sentoient nées pour obéir, & se résignoient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectoit guere l'ame des Caraïbes. Sans distinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils remarquerent de la subordination entre les Européens. Ce systême blessoit si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves, ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servoient-ils les moins forts? Comment un seul commandoit-il à tous? La guerre, la fourberie & la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problême.

Un peuple qui ne connoiſſoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille compoſoit une eſpece de république ſéparée, juſqu'à un certain point, du reſte de la nation. Elle formoit un hameau appellé *Carbet*, plus ou moins conſidérable, ſelon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le Chef ou le Patriarche de la famille, avec ſes femmes & ſes enfants du bas âge. Tout autour, on voyoit les caſes de ceux de ſa poſtérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toît, & pour meubles, des armes, des lits de coton ſans art & ſans travail, quelques corbeilles & des uſtenſiles de calebaſſe.

C'eſt-là que les Caraïbes paſſoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en ſortoient, c'étoit pour reſter accroupis dans un coin, où ils paroiſſoient enſévelis dans une profonde méditation. Lorſqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit ſans les interrompre, ſans les contredire, ſans leur répondre que par un ſigne muet d'approbation.

Comme ils mangeoient peu, le ſoin de leur ſubſiſtance ne les occupoit pas beaucoup. Les hommes qui vivent dans les bois, font moins de conſommation que ceux qui habitent des campagnes découvertes. L'air y eſt plus condenſé, & on peut croire que la tranſpiration des plantes forme des molécules nourriſſantes. Ainſi la ſobriété des Caraïbes, qu'on prit d'abord pour une ſuite de leur pareſſe, pouvoit bien être attribuée en partie à l'eſprit de végétation qu'ils reſpiroient dans les forêts dont leurs iſles étoient couvertes.

C'eſt au milieu de ces forêts que ce peuple oiſif trouvoit, ſans être réduit au travail pénible des défrichements,

une nourriture assurée, saine, convenable à son tempérament, & qui ne demandoit point ou qui ne demandoit que peu de préparation. Si quelquefois il ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale, les produits de sa chasse ou de sa pêche, ce n'étoit guere qu'à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractere. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danses étoient si graves & si sérieuses, que les mouvements du corps se ressentoient de la pesanteur de l'ame. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces temps sombres qui couvent des orages, se terminoient rarement sans effusion de sang. Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivroient assemblés; l'ivresse échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes. On finissoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les seuls sentiments profonds qui pussent émouvoir ces ames sauvages, se perpétuoient ainsi par les plaisirs mêmes. C'est dans la joie des festins que les parents, les amis s'embrassoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent.

Les Caraïbes s'embarquoient sur des bateaux formés d'un seul arbre, qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. Des années entieres avoient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes de la Guyane, ces guerriers libres & volontaires, y cherchoient les Arauques, qui les en avoient chassés autrefois. Ils attaquoient avec une espece

de massue, moins longue que le bras, avec leurs fleches empoisonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, les sauvages retomboient dans leur inaction. (*)

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec succès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils chercherent des esclaves; mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes si fiers & si mélancoliques mourant dans l'esclavage, les Espagnols renoncerent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conserver, sans des guerres continuelles & sanglantes.

CHAPITRE VI.

Les Anglois & les François s'établirent aux isles du vent, & y détruisirent les Caraïbes.

Les Anglois & les François instruits de ce qui se passoit, hasarderent quelques foibles armements pour intercepter les vaisseaux Espagnols qui alloient dans ces parages. Les succès multiplierent les corsaires. La paix qui

(*) Ceux qui s'étoient le plus distingués choisissoient pour épouses celles des jeunes filles qui étoient le plus à leur gré. S'ils faisoient encore de belles actions, ils étoient encore recompensés de la même maniere; de sorte qu'un héros Caraïbe pouvoit se former un serrail. On comptoit ses triomphes par ses femmes.

régnoit souvent en Europe, n'empêchoit pas les expéditions. L'usage où étoit l'Espagne d'arrêter tous les bâtiments qu'elle trouvoit au-delà du tropique, justifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis long-temps les isles du vent, sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de se brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus ? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention, un sol qui ne produisoit aucune des denrées qui étoient d'usage dans l'ancien monde ? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Danambuc, aborderent en 1625, à Saint-Christophe, le même jour, par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres, qu'ils ne s'enrichiroient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorsqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliement. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagerent paisiblement les côtes de l'isle où le hasard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en leur disant : *Il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous, ou que vous en ayiez bien peu, pour en venir chercher si loin à travers tant de périls.*

La Cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Fréderic de Tolede, qu'elle envoyoit en 1630 au Brésil avec une flotte redoutable, destinée contre les Hollandois, eut ordre d'exterminer en passant les pirates qui, suivant les préjugés de cette Couronne, avoient usurpé une de ses possessions. Le voisinage de deux nations actives, industrieuses, causoit de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentoient que leurs colonies seroient expo-

ſées, ſi d'autres peuples parvenoient à ſe fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne reſterent pas dans l'action, morts ou priſonniers, ſe réfugierent avec précipitation dans les iſles voiſines. Le danger paſſé, ils retournerent la plupart à leurs habitations. L'Eſpagne, occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importants, ne les inquiéta plus, & ſe repoſa peut-être de leur deſtruction ſur leur jalouſie.

Les deux nations vaincues ſuſpendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déja ſoupçonnés de méditer une trahiſon à Saint-Chriſtophe, ils avoient été chaſſés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'eſprit d'inquiétude qui ſuit l'uſurpation, fit penſer aux Européens que les autres peuples ſauvages entroient dans la conſpiration. On les attaqua dans leurs iſles. Inutilement ces hommes ſimples, qui ne ſongeoient pas à diſputer un terrein où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à meſure que nos prétentions s'étendoient; on ne les en pourſuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, ſans être injuſtes.

Dans les premiers temps, les Anglois & les François faiſoient cauſe commune contre les Caraïbes; mais cette eſpece de ſociété fortuite étoit ſouvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie des poſſeſſions réciproques. Quelquefois les ſauvages avoient l'adreſſe de faire la paix tantôt avec une

nation, tantôt avec l'autre; & par-là ils se ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires, si l'Europe, qui ne s'occupoit guere d'un petit nombre d'aventuriers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de Janvier 1660 leurs sujets du nouveau monde, à faire eux-mêmes une convention qui assuroit à chaque peuple les possessions que les événements variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nieves, à Antigoa, à Montferrat, en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux Puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation se réunirent. Leur population n'excédoit pas alors six mille hommes.

A cette époque, les établissements Anglois qui, sous un gouvernement supportable quoique vicieux, avoient acquis quelque consistance, virent augmenter leur prospérité. Les Colonies Françoises, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitants, qui

étoient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des privileges exclusifs. Ces hommes passionnés pour la liberté, se réfugierent à la côte septentrionale de Saint-Domingue, qui servoit d'asyle à plusieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chassés de Saint-Christophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la maniere des sauvages, ils faisoient sécher à la fumée dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils se nourrissoient. Comme ils étoient sans femmes & sans enfants, ils avoient pris l'usage de s'associer deux à deux, pour se rendre les services qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces sociétés, & demeuroient toujours à celui qui survivoit à son compagnon. On ne connoissoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé; & ce qu'on ne trouvoit pas chez soi, on l'alloit prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de les en avertir, s'ils y étoient; ou s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. Les différends étoient rares, & facilement terminés. Lorsque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fusil. Si la balle avoit frappé par-derriere ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on cassoit la tête à l'auteur de l'assassinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils se prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au passage du tropique, de toute obligation envers elle. Ils avoient quitté jusqu'à leur nom de famille pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendants.

Une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse, un caleçon encore plus sale fait en tablier de brasseur, pour ceinture une courroye où pendoient un sa-

bre fort court & quelques coûteaux; un chapeau ſans autre bord qu'un bout abattu ſur le devant pour le prendre; des ſouliers ſans bas : tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition ſe bornoit à avoir un fuſil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

Les Boucaniers n'avoient pas d'autre occupation que de faire la guerre aux bœufs ſauvages, extrêmement multipliés dans l'iſle, depuis que les Eſpagnols les y avoient apportés. On les écorchoit à meſure qu'on les tuoit, & l'on ne s'arrêtoit que lorſqu'on en avoit abattu autant qu'il y avoit de chaſſeurs. On faiſoit cuire alors quelques pieces de viande, dont le piment & le jus d'orange formoient tout l'aſſaiſonnement. Ils ne connoiſſoient pas le pain, & n'avoient que de l'eau pour leur boiſſon. L'occupation d'un jour étoit celle de tous les jours, juſqu'à ce qu'on eût raſſemblé le nombre des cuirs qu'on ſe propoſoit de livrer aux navires de différentes nations qui fréquentoient ces mers. On les alloit vendre alors dans quelque rade. Ils y étoient portés par les *engagés*, eſpece d'hommes qui ſe vendoient en Europe, pour ſervir comme eſclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux oſa repréſenter à ſon maître, qui choiſiſſoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proſcrit cet uſage, quand il avoit dit : *Tu travailleras ſix jours, & le ſeptieme tu te repoſeras. Et moi*, reprit le féroce Boucanier, *& moi je dis : ſix jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le ſeptieme tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font obſerver, & tantôt font violer les commandements de Dieu.

Des hommes de ce caractere, livrés à un exercice con-

tinuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoiſſoient peu les infirmités. Leurs courſes n'étoient interrompues que par des fievres éphémeres, dont ils ne ſe reſſentoient pas le lendemain. Le temps devoit cependant les affoiblir, ſous un ciel trop brûlant pour une vie ſi dure.

Le climat étoit proprement le ſeul ennemi que les Boucaniers euſſent à craindre. La colonie Eſpagnole, d'abord ſi conſidérable, n'étoit plus rien. Oubliée de ſa métropole, elle avoit perdu elle-même le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Le peu qui lui reſtoit d'habitants, vivoient dans l'oiſiveté. Leurs eſclaves n'avoient d'autre travail, que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux beſoins que la nature ſeule pouvoit ſatisfaire, la frugalité les faiſoit parvenir à une vieilleſſe rare ſous un ciel plus tempéré.

Il eſt vraiſemblable que leur indolence ne ſe ſeroit pas réveillée, ſi une activité trop entreprenante & trop audacieuſe ne les eût pourſuivis à meſure qu'ils s'éloignoient. Déſeſpérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des iſles voiſines, des troupes qui coururent ſur les Boucaniers diſperſés. Elles ſurprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Pluſieurs furent maſſacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient ſucceſſivement péri, s'ils ne ſe fuſſent attroupés pour ſe défendre. Ils ſe ſéparoient néceſſairement pendant le jour, mais ils ſe raſſembloient le ſoir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué, & les chaſſes étoient ſuſpendues juſqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que ſa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands

sans patrie & sans loix; chasseurs & guerriers par besoin, par instinct, excités au sang & au massacre par l'habitude d'attaquer & la nécessité de se défendre. Aussi dans leur fureur, tout étoit-il immolé, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin, les Espagnols désespérant de vaincre des ennemis si féroces & si acharnés, s'aviserent de détruire eux-mêmes par des chasses générales, tous les bœufs de l'isle. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers de leurs ressources ordinaires, les réduisit à former des habitations, & à les cultiver.

La France qui avoit désavoué jusqu'alors des brigands dont les succès n'avoient aucune stabilité, les reconnut pour ses sujets quand ils devinrent sédentaires. Elle leur envoya en 1665 un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A sa suite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait passer en différents temps dans le nouveau monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas blessés de ces mœurs. *Je ne vous demande pas compte du passé*, disoit chacun d'eux à celle que le sort lui destinoit; *vous n'étiez pas à moi. Repondez-moi seulement de l'avenir, à présent que vous allez m'appartenir; je vous quitte du reste.* Puis frappant de la main sur le canon de son fusil, il ajoutoit: *Voilà qui me vengera de vos infidélités; si vous me manquez, il ne vous manquera pas.*

CHAPITRE VII.

Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.

LES Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour

y former eux-mêmes un établiſſement. La décadence de l'Eſpagne affoiblie par ſes diviſions domeſtiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulſions du Royaume de Naples, par la deſtruction de ſa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ſes pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choſes, avoit dégénéré en une pareſſe ſuperbe : la décadence de l'Eſpagne ne laiſſoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec ſuccès. La France profitoit habilement de tous ces déſordres, qui étoient en partie ſon ouvrage ; & Cromwel ſe joignit à elle en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs Officiers Anglois, qui n'y appercevoient qu'une grande injuſtice, & les détermina à abandonner le ſervice. Ils jugeoient que la volonté de leurs Supérieurs ne ſuffiſoit pas pour juſtifier une entrepriſe qui bleſſoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à ſon exécution, ils ſe rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuſes, comme l'effet de cet eſprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnoit alors en Angleterre ; mais elle attaqua le Protecteur d'un autre côté.

L'Eſpagne avoit long-temps menacé de ſes fers les autres nations. Il étoit poſſible que la multitude, qui n'eſt pas faite pour calculer les forces des Puiſſances, pour ſuivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ſes préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit ſaiſi ceux des bons eſprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que ſi le torrent des

proſpérités de la France n'étoit arrêté par une cauſe étrangere, elle dépouilleroit les Eſpagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'aſſureroit l'héritage de Charles-Quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venoit de renverſer le gouvernement de ſa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des Rois; mais ils le regarderent comme le plus inepte des politiques, lorſqu'ils lui virent former des liaiſons que ſes intérêts particuliers, ceux de ſa nation, ceux de l'Europe entiere, ſembloient lui interdire abſolument.

Ces réflexions ne dûrent point échapper au génie pénétrant & profond du Tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il ſoutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que ſa nation avoit de ſes talents. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il ſe déclaroit pour l'Eſpagne; parce qu'il pouvoit tout au plus ſe promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ſes vues de ſe lier d'abord avec la France, & de la combattre enſuite, lorſqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de ſon ambition. Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'hiſtoire, & qui conviennent du moins au caractere du politique étonnant auquel on attribue cette maniere de raiſonner, les Anglois allerent attaquer dans le nouveau monde l'ennemi qu'ils venoient de ſe donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitants, à la vue d'une flotte nombreuſe commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, ſe réfugierent dans les bois. Mais la faute de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent ſur leurs pas,

& le forcerent à ſe rembarquer honteuſement. Ce revers étoit l'effet des meſures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entrepriſe n'avoient que peu de talent. On les ſavoit mal enſemble, & ils n'étoient pas affectionnés au Protecteur. On leur avoit donné des ſurveillants, qui, ſous le nom de Commiſſaires, gênoient leurs opérations. Les ſoldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & ceux qu'on avoit tirés de la Barbade & de Saint-Chriſtophe, n'étoient que des brigands. On leur avoit ôté le ſeul encouragement convenable à cette eſpece d'hommes, l'eſpoir du pillage; quoique l'expérience de tous les âges eût démontré que c'étoit le plus puiſſant aiguillon pour faire réuſſir des entrepriſes éloignées & difficiles. Tout étoit tellement diſpoſé, que les ſoldats ne pouvoient être d'accord avec les Généraux, ni les Généraux entr'eux, ni les uns & les autres avec les Commiſſaires. On manquoit à la fois, & d'armes convenables, & de vivres propres au climat, & de connoiſſances pour ſe bien conduire.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit ſe faire ſans danger dans le port même, fut fait ſans guide à quarante milles. Les troupes errerent quatre jours ſans eau & ſans ſubſiſtances. Epuiſées par les chaleurs exceſſives du climat, découragées par la lâcheté, la méſintelligence de leurs Officiers, elles ne diſputerent ſeulement pas la victoire aux Eſpagnols. Elles avoient regagné leurs vaiſſeaux, & elles ſe croyoient à peine en ſûreté.

Cependant la mauvaiſe fortune rapprocha les eſprits juſqu'alors extrêmement aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ſes

fautes même à l'amour de la patrie, du devoir & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitants de cette isle soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoroient les événements qui venoient de se passer à Saint-Domingue, ne savoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans leurs parages. Aussi les Anglois firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchoient fiérement à l'assaut de Saint-Iago, le seul poste fortifié de la colonie, lorsque le Gouverneur rallentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles adroitement prolongée, donna le temps aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes ils se réfugierent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors & sans provisions.

Cette tromperie jetta les assaillants dans une rage extrême. Ils envoyerent des détachements de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien découvert, la privation de toutes les commodités plus sensible pour cette nation que pour les autres; la mortalité qui augmentoit tous les jours; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du nouveau monde : ces causes réunies faisoient demander à grands cris de retourner en Angleterre. On alloit s'exposer aux reproches flétrissants de la nation par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la Jamaïque, si l'on n'eût trouvé les prairies où les Espagnols avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Un bonheur si inespéré changea les dispositions; & les Anglois prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne seroient pas en sûreté dans les forêts & les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette isle avec l'ignominie que méritoit la foiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des secours insuffisants contre les forces qu'il falloit combattre. Par un sentiment de cet honneur, qui, chez la plupart des hommes, est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrêmité qu'ils évacuerent une isle importante, qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuse des possessions Britanniques dans le nouveau monde.

CHAPITRE VIII.

Les Flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires.

Avant que les Anglois fussent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célebres depuis sous le nom de Flibustiers, avoient chassé les Espagnols de la petite isle de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formoient entr'eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande étoit tout leur armement. C'est-là que nuit & jour, exposés à toutes les

injures de l'air, il leur reſtoit à peine aſſez de place pour ſe coucher. L'indépendance, le plus grand des biens pour ceux qui n'ont point de terre, les rendant ennemis de cette gêne mutuelle, que s'impoſe toute ſociété pour l'intérêt commun, les uns chantoient quand les autres vouloient dormir. Comme l'autorité, qu'ils avoient donnée à leur Capitaine, ſe bornoit à commander dans l'action, tout étoit dans une confuſion extrême. Semblables aux ſauvages, ſans crainte de manquer, ſans ſoin de conſerver, ils étoient toujours réduits aux plus cruelles extrémités de la faim & de la ſoif. Mais tirant de leur détreſſe un courage incroyable, la vue d'un navire échauffoit le ſang juſqu'au tranſport. Ils ne délibéroient jamais pour attaquer. Leur méthode étoit de courir à l'abordage. La petiteſſe de leurs bâtiments & l'art de les manier, les déroboient à l'artillerie du vaiſſeau; & ne préſentant que la proue chargée de fuſiliers qui tiroient ſur les ſabords avec une juſteſſe qui leur étoit propre, ils déconcertoient les plus habiles canoniers. Dès qu'ils avoient jetté le grappin, il étoit rare que le plus gros navire pût leur échapper.

Dans un beſoin extrême, ils attaquoient toutes les nations, & l'Eſpagnol en quelque moment que ce fût. Ils fondoient la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, ſur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les habitants du nouveau monde. Mais à cette averſion ſe joignoit un reſſentiment perſonnel, la douleur de ſe voir interdire la chaſſe & la pêche qu'ils croyoient avec raiſon de droit naturel. Tels étoient leurs principes de juſtice & de Religion, qu'ils ne s'embarquoient jamais ſans avoir recommandé au Ciel le ſuccès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage ſans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaiſſeaux qui alloient d'Europe en Amérique, tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandiſes dont la vente n'étoit ni facile ni avantageuſe dans ces premiers temps. C'étoit au retour qu'ils les attendoient; parce qu'ils étoient ſûrs d'y trouver de l'or, de l'argent, des pierres précieuſes, toutes les riches productions du nouveau monde. Lorſqu'ils rencontroient un vaiſſeau ſeul, ils ne manquoient jamais de l'attaquer. Pour les flottes, il les ſuivoient juſqu'au débouquement de Bahama; & dès qu'un bâtiment s'écartoit ou reſtoit en-arriere, il étoit pris. L'Eſpagnol, qui trembloit à l'approche des flibuſtiers qu'il appelloit des démons, ne ſavoit que ſe rendre. On lui faiſoit quartier, ſi la priſe étoit riche; mais ſi elle ne l'étoit pas, on jettoit les vaincus à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'avoit ſur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foibleſſe ne l'empêcha pas d'attaquer le Vice-Amiral des Galions. Il l'aborda, après avoir donné ſes ordres pour faire couler ſon bâtiment à fond; & il étonna ſi fort l'équipage Eſpagnol par ſon audace, que perſonne ne tenta de faire le moindre mouvement. Il alla lui-même trouver le Capitaine qui jouoit dans ſa chambre, & lui mettant le piſtolet ſur la gorge, il l'obligea de ſe rendre. On débarqua ce Commandant & ſon monde au Cap le plus proche, comme un poids inutile du vaiſſeau qu'ils avoient ſi mal gardé; & l'on n'y conſerva que ce qu'il falloit de matelots pour faire la manœuvre.

Cinquante-cinq flibuſtiers qui étoient entrés dans la mer du Sud, pouſſerent leurs courſes juſqu'à la Californie. Pour regagner la mer du Nord, il leur fallut faire deux mille lieues contre le vent dans un canot. Ils étoient

arrivés au détroit de Magellan, lorsque le dépit de ne rien emporter d'un pays si riche, leur fit reprendre la route du Pérou. Ils apprirent qu'il y avoit dans le port d'Auca un vaisseau chargé de plusieurs millions ; ils le prirent, & s'y embarquerent.

Le Basque, Jonqué & Laurent le Graff, croisoient devant Carthagene avec trois petits bâtiments. Il sortit du port deux vaisseaux de guerre qui avoient ordre de combattre ces flibustiers, & de les amener morts ou vifs. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt apperçus, qu'ils les attaquerent & les enleverent. Tout ce qui n'avoit pas péri dans l'action fut envoyé à terre, avec une lettre où l'on remercioit le Gouverneur d'avoir envoyé ces deux bons navires, en lui donnant avis que s'il en avoit encore quelques-uns de trop, on les attendroit quinze jours; mais que s'ils ne portoient pas d'argent, il n'y auroit point de quartier pour les hommes.

Les Capitaines Michel & Brouage, avertis que, pour tromper leur vigilance, on vient d'embarquer à Carthagene sous pavillon étranger des richesses considérables, attaquent les deux vaisseaux Hollandois qui portoient ces trésors, & les en dépouillent. Outrés de se voir vaincus par des bâtiments très-inférieurs aux leurs, les Hollandois osent dire en face à Michel, que s'il avoit été seul, il n'auroit pas si bien réussi : *Recommençons à combattre*, répondit fiérement Michel, *& mon compagnon ne sera que spectateur du combat. Si je suis vainqueur, je n'aurai pas seulement l'argent, mais je resterai le maître de vos deux vaisseaux.* Les Hollandois, loin d'accepter le défi, se retirerent bien vîte, dans la crainte que, s'ils délibéroient, on ne les laissât pas les maîtres de le refuser.

Le Capitaine Laurent fut surpris par deux vaisseaux

Espagnols, qui avoient chacun ſoixante pieces de canon, & quinze cents hommes d'équipage. *Vous êtes*, dit-il à ſes camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout haſarder, ſe défendre & attaquer en même-temps. La valeur, la ruſe, la témérité, le déſeſpoir même, tout doit être mis en uſage dans cette occaſion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis; & pour leur échapper, combattons.*

Après ce diſcours reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des flibuſtiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier ſignal qu'il lui en fera; témoignant par cette réſolution qu'il n'y a de ſalut que dans la mort même, ou dans le courage. Auſſitôt il diſpoſe ſes combattants des deux côtés de ſon navire; puis hauſſant la voix pour être entendu de tout le monde, & leur montrant de la main les ennemis : *C'eſt entre leurs bâtiments*, dit-il, *qu'il nous faut paſſer, & tirer à droite & à gauche.* Ce mouvement eſt exécuté avec une rapidité, une réſolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les galions; mais on éclaircit ſi bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'oſent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui même en ſe retirant remportent l'honneur de la victoire. Le Commandant Eſpagnol va payer de ſa tête la honte que ſon ignorance & ſa lâcheté impriment à ſa nation. Dans tous les combats, les flibuſtiers montrerent la même intrépidité.

Lorſqu'ils avoient fait un butin conſidérable, ils ſe rendoient dans les premiers temps à l'iſle de la Tortue pour faire leur partage; dans la ſuite, les François allerent à

Saint-Domingue, & les Anglois à la Jamaïque. Chacun levant la main, protestoit qu'il n'avoit rien détourné de ce qu'il avoit pris. Si quelqu'un, ce qui fut toujours rare, étoit convaincu de faux serment, à la premiere occasion on le jettoit dans quelque isle déserte, comme un traître indigne de la société. Les braves qui arrivoient mutilés de leurs courses, étoient les premiers pourvus. Une main, un bras, une jambe, un pied coupés, se payoient deux cents écus. Un œil, un doigt, un orteil perdus dans le combat, ne valoient que la moitié. Les blessés avoient pendant deux mois un écu par jour pour leur pansement. S'il ne se trouvoit pas de quoi remplir ces obligations, qui furent toujours sacrées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la course, de la continuer jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisants pour acquitter une dette si respectable.

Après cet acte de justice & d'humanité, on partageoit ce qui restoit en autant de lots qu'il y avoit de flibustiers. Leur Commandant n'avoit droit qu'à un seul lot comme les autres; mais on lui en faisoit présent de trois ou quatre, selon qu'on étoit plus ou moins content de lui. Lorsque le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, l'armateur qui l'avoit fourni, avec les munitions de guerre & de bouche, avoit un tiers de toutes les prises. La faveur n'influa jamais dans le partage. Tout étoit tiré au sort. On trouveroit difficilement l'exemple d'une justice si rigoureuse. Elle s'étendoit jusqu'aux morts. On donnoit leur part à celui qu'on savoit être leur camarade, & par conséquent leur héritier. Si le mort n'avoit point de compagnon, sa part étoit envoyée à ses parents, lorsqu'ils étoient connus. Au défaut des uns & des autres, elle étoit distribuée aux pauvres & aux Eglises, qui devoient prier pour celui au nom duquel

se faisoient ces largesses, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Ces devoirs remplis, on voyoit commencer les profusions de toute espece. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finissoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ruinés, sans habits, sans vivres, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de plusieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même destinée. Si on leur demandoit quel plaisir ils trouvoient à dissiper si rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de risque, ils répondoient ingénuement : „ Exposés comme nous sommes à une infinité de dangers, notre vie est bien différente de celle des autres hommes. Aujourd'hui vivants, demain morts ; que nous importe d'amasser ? Nous ne comptons que sur le jour que nous avons vécu, jamais sur celui que nous avons à vivre. Notre soin est plutôt de consumer la vie que de la conserver. "

Les colonies Espagnoles qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, désespérées de se voir continuellement la proie de ces brigands, se dégoûterent de la navigation. Elles sacrifierent ce que leur liaison leur procuroit de force, de commodités, de richesses, & formerent presqu'autant d'Etats isolés. Elles ne se dissimuloient pas les inconvénients de cette conduite ; mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des Flibustiers. Ils ne s'étoient montrés jusqu'alors dans les établissements Espagnols que pour y enlever quelques vivres lorsqu'ils en manquoient. Ils ne virent pas plutôt diminuer leurs

priſes, qu'ils demanderent à la terre ce que la mer leur refuſoit. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévaſtées. La culture tomba comme la navigation ; & les Eſpagnols n'oſerent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les Flibuſtiers qui ſe diſtinguerent dans cette nouvelle carriere, Montbars, Gentilhomme Languedocien, ſe fit un nom ſingulier. Le haſard ayant fait tomber entre ſes mains dès l'enfance, une relation détaillée des cruautés commiſes dans la conquête du nouveau monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haine qu'il portoit juſqu'à la frénéſie. On raconte à ce ſujet, qu'étant au college, & jouant dans une piece le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Eſpagnol, il ſe jetta ſur ſon interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, ſi on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui repréſentoit ſans ceſſe des peuples innombrables, égorgés par les monſtres ſortis de l'Eſpagne. Il ne reſpiroit que l'ardeur d'expier tant de ſang innocent. L'enthouſiaſme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que le fanatiſme de Religion qui avoit immolé tant de victimes. On eût dit que leurs mânes crioient vengeance au fond de ſon ame. Il entendit parler *des freres de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom Eſpagnol : il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaiſſeau Eſpagnol qui fut attaqué, & auſſi-tôt abordé ; c'étoit l'uſage de ce temps-là. Montbars fondit le ſabre à la main ſur les ennemis, ſe fit jour au milieu d'eux ; & ſe portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, renverſa tout ce qui ſe trouvoit ſur

son passage. Lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre, laissant à ses compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contempler avec une volupté sanguinaire les cadavres entassés de cette nation, à laquelle il avoit juré une haine insatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler, sans s'assouvir. Le vaisseau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les Boucaniers viennent d'abord troquer des viandes contre de l'eau-de-vie. Comme ce qu'ils offroient étoit peu de chose, ils dirent que leurs ennemis avoient battu le pays, ravagé leurs établissements, & tout emporté. „ Comment souffrez-vous cela, dit brusquement Montbars ? Nous ne le souffrons „ pas non plus, repliquerent-ils du même ton, & les Espagnols savent bien qui nous sommes ; aussi ont-ils „ pris le temps que nous étions à la chasse. Mais nous „ allons joindre quelques-uns de nos camarades, qu'ils „ ont encore plus maltraités que nous ; alors on verra „ beau jeu. Si vous voulez, reprend Montbars, je marcherai à votre tête, non pour vous commander, mais „ pour m'exposer le premier. " Les Boucaniers voyant à son air que c'est un homme tel qu'il le leur faut, l'acceptent volontiers. On trouve le même jour les ennemis, & Montbars fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides. Il n'échappe presque pas un Espagnol à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette premiere action. Il fit tant de mal sur terre & sur mer à cette nation, qu'il lui en resta le surnom d'*Exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres Flibustiers qui suivoient ses traces, ayant déterminé les Espagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces considérables,

& les associations devinrent plus nombreuses. La premiere qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit son nom des Sables-d'Olone, sa patrie. Du vil état d'*engagé*, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvint à se rendre maître sur la côte de Cuba, d'une frégate Espagnole. Un esclave ayant vu tuer tous les blessés après le combat, & craignant pour sa vie, voulut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit destiné. Le Gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour servir de bourreau à tous les Flibustiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent prisonniers. A ces mots, le féroce l'Olonois saisi de rage, se fit amener les Espagnols l'un après l'autre, & leur coupa la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoûtoit de son sabre. Il se rendit ensuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtiments destinés à lui donner la chasse. Il les prit, jetta leurs équipages à la mer, & ne fit grace qu'à un seul homme, qu'il envoya au Gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui mandoit ce qu'il venoit de faire, & l'avertissoit qu'il traiteroit de la même maniere tous les Espagnols qui lui tomberoient entre les mains, lui-même, s'il avoit le bonheur de l'attraper. Après cette expédition, il échoua ses canots, ses prises, & se rendit avec sa frégate seule à la Tortue.

Il y trouva Michel le Basque, fameux pour avoir pris sous le canon même de Porto-Belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq millions de livres, & pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publierent qu'ils alloient partir ensemble pour l'exécution d'un projet également glorieux & utile; & ils virent accourir quatre cents quarante hommes. Ce corps, le plus nombreux qu'eussent

encore formé les Flibuſtiers, ſe porta ſur la baye de Venezuela, qui s'avance à cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garniſon de deux cents cinquante hommes paſſée au fil de l'épée. On ſe rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie ſur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de ſon embouchure. Cette ville enrichie par ſon commerce de cuirs, de tabac & de cacao, étoit abandonnée. Les habitants s'étoient retirés avec leurs effets, à l'autre côté de la baye. Si les Flibuſtiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar vers l'extrêmité du lac, ce qu'on vouloit ſouſtraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrerent que des retranchements nouvellement conſtruits, qui leur coûterent beaucoup de ſang pour une victoire inutile. Déja tous les effets précieux en avoient été tranſportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit ſubi le même ſort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de ſa rançon, ils emporterent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le deſſein, diſoient-ils, de bâtir une chapelle dans l'iſle de la Tortue, & d'y conſacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la Religion de ces hommes féroces, qui ne pouvoient offrir au Ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils diſſipoient follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des Flibuſtiers Anglois, partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses meſures étoient ſi bien concertées, qu'il ſurprit la ville, & s'en rendit maître ſans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les Prêtres, perſuadé que la galanterie & la ſuperſtition des Eſpagnols ne leur per-

mettroient pas de tirer sur ce qu'ils aimoient & respectoient le plus. Mais la garnison ayant résisté à ce piege, il fallut la vaincre de force, & l'on acheta par beaucoup de sang les trésors qu'on emporta de ce port célebre.

Une conquête encore plus importante, c'étoit celle de Panama. Pour la faire réussir, Morgan crut devoir aller sur les parages de Costa-Ricca, chercher des guides dans l'isle Sainte-Catherine, où les malfaicteurs des Indes Espagnoles étoient confinés. Ce poste étoit si bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers une armée considérable. Cependant dès que les Pirates parurent, le Gouverneur envoya secretement pour savoir comment il pourroit se rendre, sans être accusé de lâcheté. On arrêta que Morgan insulteroit pendant la nuit un fort détaché, que le Commandant sortiroit de la citadelle pour aller au secours d'un ouvrage si important, que les assaillants viendroient ensuite le prendre par-derriere, & le feroient prisonnier, ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu aussi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit personne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Espagnols, sans avoir couru de risque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir; & les Flibustiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournerent leurs voiles vers le Chagre, la seule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs espérances.

A l'embouchure de cette riviere importante étoit un fort construit sur un roc escarpé, que battoient les flots de la mer. Ce boulevard, d'un accès difficile, étoit défendu par un Officier d'une intrépidité, d'une capacité rares,

&

& par une garnison digne de son chef. Les Flibustiers éprouverent pour la premiere fois une résistance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le siege, quand un heureux hasard vint au secours de leur gloire & de leur fortune. Le Commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'assaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laissa ses vaisseaux à l'ancre, avec les gens nécessaires pour les garder, & sur ses chaloupes remonta le fleuve l'espace de quarante-trois milles, jusqu'à Crucès, où il finissoit d'être navigable. Il continua son chemin par terre jusqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une vaste prairie qui est devant la ville, il rencontra des troupes nombreuses qu'il dissipa sans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des trésors immenses, cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta de riches effets sur des bateaux que la basse marée avoit laissés à sec. Les forêts voisines rendirent des dépôts précieux. Peu contents de ce butin, les partis de Flibustiers qui couroient les campagnes, employerent les plus affreux tourments, pour faire avouer aux Espagnols, aux Negres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recelé leurs richesses & celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le hasard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits, dont il se revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demanderent où étoit son or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Aussi-tôt il fut mis à la question; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des esclaves qui l'acheverent. C'est ainsi que les Espagnols rendoient les trésors du nouveau

monde comme ils les avoient amassés, dans le sang & les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractere n'étoit pas propre à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher par la violence, de la belle Espagnole qui tourmentoit son cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle, en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir, & me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant toujours brûlant d'une passion que cette furieuse résistance avoit changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitements barbares. Mais l'Espagnole inébranlable irritoit & repoussoit toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en route avec un grand nombre de prisonniers, dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Chagre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan, avec les principaux Flibustiers de sa nation, fit voile pour la Jamaïque sur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui servoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du nouveau monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglois suivirent le voleur, dans l'espérance d'arra-

cher de ſes mains la proie dont il avoit fruſtré leurs droits & leur avidité. Pour les François aſſociés à la même perte, ils ſe retirerent à la Tortue, d'où ils firent diverſes expéditions. Mais elles furent médiocres juſqu'en 1683, qu'ils en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Oſtende, mais qui toute ſa vie avoit ſervi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de ſouffrir une marque de foibleſſe parmi ceux qui s'aſſocioient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit ſon vaiſſeau, obſervoit ſes gens l'un après l'autre, & tuoit ſur le champ ceux qui baiſſoient la tête, au bruit imprévu des coups de piſtolet, de fuſil, de canon. Cette étrange diſcipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reſte, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ſes immenſes richeſſes, fruit d'un courage ſi bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faiſoit la courſe avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célebre qu'eux. Douze cents Flibuſtiers ſe joignirent à ces chefs ſi renommés, & l'on partit ſur ſix bâtiments pour la Vera-Cruz.

Le débarquement ſe fit à la faveur des ténebres, à trois lieues de la place, où l'on arriva ſans avoir été découvert. Le Gouverneur, le fort, les caſernes, les poſtes importants, tout ce qui étoit capable de faire quelque réſiſtance, étoit pris, lorſque le jour parut. Tous les citoyens, hommes, femmes, enfants, furent enfermés dans les Egliſes, où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avoit roulé des barils de pou-

dre, pour faire sauter l'édifice. Un Flibustier, la mèche allumée, devoit y mettre le feu au moindre signal de soulevement.

Pendant qu'on tenoit ainsi la ville dans la consternation, elle fut pillée à loisir; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on proposa aux citoyens qu'on tenoit en prison dans l'asyle des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de dix millions de livres. Ces malheureux qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours, accepterent avec joie la proposition. La moitié de la somme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorsqu'on apperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes, & près du port une flotte de dix-sept vaisseaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les Flibustiers, sans s'étonner, se retirerent tranquillement avec quinze cents esclaves qu'ils emmenerent comme un foible dédommagement du reste de la somme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyerent la liquidation à un temps plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, sur les côtes où ils étoient descendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils se faisoient signer l'engagement, mais sur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuse. Ils passerent fiérement au milieu de la flotte Espagnole, qui n'osa pas tirer un coup de canon. Elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il est vraisemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, si les bâtiments flibustiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou si la flotte ennemie

avoit eu sur son bord d'autres richesses que des marchandises dont ces corsaires faisoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorsque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les esprits. Il est à présumer qu'on espéra trouver plus de trésors sur une mer, pour ainsi dire, intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis si long-temps. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les Anglois & les François, les bandes même particulieres des deux nations, ayant eu la même vue dans le même-temps, quoiqu'elles n'agissoient pas de concert, & qu'elles ne se fussent rien communiqué. Près de quatre mille hommes se trouverent engagés dans cette expédition. Les uns se rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs espérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, il n'est pas douteux qu'on n'eût enlevé à l'Espagne cette importante colonie. Leur caractere s'opposoit invinciblement à une union si rare. Ils formerent toujours plusieurs corps séparés, & quelquefois jusqu'à dix ou douze qui se quittoient & se rapprochoient au moindre caprice. Grognier, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les Capitaines les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Towslé.

Ceux de ces aventuriers qui étoient passés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, se jetterent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouverent sur la côte. Leurs camarades venus sur leurs propres bâtiments, n'étoient guere mieux équipés. Dans cet état de foiblesse, ils ne laisserent pas de battre plusieurs fois toutes les escadres qu'on arma contre eux. Ces victoires leur furent

préjudiciables, parce qu'elles interrompirent la navigation. Dès qu'il n'y eut plus de vaisseaux à prendre, il fallut recourir à des descentes continuelles pour avoir des vivres, il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On attaqua successivement Seppa, Pueblo-Nuevo, Léon, Realeguo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Lesparso, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoanteque, Mucmeluna, Chiloteca, la nouvelle Ségovie, & Guayaquil, plus considérable que toutes les autres.

Plusieurs de ces places furent surprises, & la plupart abandonnées de leurs habitants qui s'enfuirent à l'approche de l'ennemi, avec la précaution d'emporter leurs plus riches effets. Les Espagnols ne se déterminoient point à se défendre, sans être au moins vingt contre un; encore étoient-ils battus. Ils avoient si fort dégénéré, qu'il ne leur restoit aucune idée de l'art de la guerre. Ils ne connoissoient pas même les armes à feu. On les trouvoit plus ignorants, plus lâches que les Américains dont ils fouloient les cendres. Cette poltronnerie s'étoit accrue par la frayeur qu'ils éprouvoient au nom seul des Flibustiers. Les Moines les avoient peints avec toutes les couleurs qu'ils prêtent aux démons, comme des antropophages, des êtres qui n'avoient rien d'humain, des especes de singes plus méchants que des hommes. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans les ames la haine avec la terreur. Toujours fugitifs devant ces monstres, les Espagnols ne savoient se venger qu'en brûlant ou en coupant en morceaux un Flibustier. Dès que ces aventuriers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, si quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque, on déterroit son cadavre, on le mutiloit, on le faisoit passer par tous les genres de supplice qu'on eût voulu rassembler sur l'hom-

me vivant. L'horreur qu'on avoit pour les Flibustiers s'étendoit sur les endroits même qu'ils avoient souillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient prises; on dévouoit à l'anathême les murailles & le sol des places dévastées, & les habitants les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuissante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorsqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les prisonniers qu'ils faisoient étoient massacrés sans pitié, si le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop pesant pour sa valeur, les auroit embarrassés. Enfin, le sort, dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition, & les malheurs sans dédommagement, expia la conquête du nouveau monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisoient le mal, en jouirent peu. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misere, ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au Cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par terre la mer du Nord, laisserent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & se trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitants.

Dans le temps qu'on ravageoit la mer du Sud, celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un

Gentilhomme Parisien, qui avoit servi avec quelque distinction en Europe, & que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes, avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit peut-être assez de vertu pour racheter tant de vices; de la grace, de la politesse, de la générosité, de l'éloquence, un sens très-adroit, une valeur distinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des Flibustiers François. Dès qu'on sut qu'il alloit armer, mille braves se rangerent autour de lui. Le Gouverneur de Saint-Domingue qui avoit fait enfin goûter à sa Cour le projet si sage & si juste de fixer les forbans, & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projettée, & la défendit de la part du Roi. Granmont, qui, avec plus d'esprit que ses pareils, n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore, & dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours?* Cette réponse charma tous les Flibustiers, qui s'embarquerent sans délai en 1685, pour aller attaquer Campeche.

Le débarquement se fit sans résistance. On fut assailli à quelque distance du rivage par huit cents Espagnols, qu'on battit, & qu'on poursuivit jusqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque stratagême pour se rendre maître de la place, lorsqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit resté qu'un canonier, un Anglois, & un Officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le Général Flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux présents : tant l'honneur, le cou-

rage & la fidélité conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société ? (*)

Les vainqueurs de Campeche employerent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées, soit au-dedans, soit au-dehors de la place, on proposa au Gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cents hommes, de racheter sa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la destruction de la forteresse. Les François voulurent célebrer la fête de leur Roi, le jour de Saint Louis. Dans les transports du patriotisme, de l'ivresse, de l'amour national pour le Prince, ils brûlerent pour un million de bois de Cam-

---

(*) Mais c'est que ces vertus tiennent à la probité qui est la premiere loi de la nature, tandis que la plupart des autres loix ne sont que des conventions factices & souvent injustes, ouvrages de la violence & de la fraude qui se maintiennent dans leur usurpation par les mépris des droits qu'elles font respecter.

Oui, les transfuges & les bandits qui s'emparerent à force ouverte du sol où ils bâtirent Rome, qui enleverent les Sabines, qui pillerent le Latium, & se firent un territoire acheté de leur sang ; oui, ces brigands valoient mieux que ce Sénat, qui, sous prétexte de protéger les opprimés, soumit le vainqueur & les vaincus, qui poliça des barbares avec ses armes, qui détruisit Carthage pour régner sur les mers, qui pacifia la Grece pour la mieux subjuguer, qui mit enfin le monde aux fers, & fit place à des Empereurs, à des monstres heureusement détrônés par des barbares. Faut-il le dire : les fondateurs & les destructeurs de Rome, ne font pas le déshonneur de son histoire ; les Boucaniers & les Flibustiers sont peut-être l'élite des Européens, que le nouveau monde a vu inonder ses côtes & ses terres.

peche, qui faisoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, insigne, mais dont il n'y a que des François qui puissent se glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les Flibustiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernieres expéditions dans le continent, les avoit ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorsque les François se virent rengagés par les circonstances dans une carriere dont tout les dégoûtoit. On les détermina par les puissants mots de gloire, de patrie & d'or, à suivre, au nombre de douze cents hommes, sept vaisseaux de guerre partis d'Europe en 1697 sous les ordres de Pointis, pour attaquer la célebre ville de Carthagene. C'étoit la plus difficile entreprise qu'il fût possible de former dans le nouveau monde. La situation du port, la force de la place, le vice du climat, opposoient des obstacles, qui paroissoient insurmontables pour d'autres hommes que les Flibustiers. Aussi l'honneur du succès leur fut-il décerné par toutes les nations; mais le fruit leur en fut lâchement dérobé. L'avide Général qui avoit embarqué un butin estimé quarante millions, ne craignit pas, dès qu'on eut mis à la voile, d'offrir quarante mille écus pour leur part, à ceux qui avoient fait tomber dans ses mains tant de richesses.

Les Flibustiers indignés de ce traitement, résolurent sur le champ d'aborder le *sceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaisseaux, pour être secouru à temps. Cet avare Commandant alloit être massacré, quand un des mécontents s'écria : *Freres, pourquoi nous en prendre à ce chien? il n'emporte rien à*

nous. Il a laissé notre part à Carthagene, c'est-là qu'il la faut aller chercher. Cette proposition fut reçue avec acclamation. Une joie féroce succéda tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands; & sans délibérer davantage, tous leurs bâtiments cinglerent vers la ville.

La premiere chose qu'ils firent, après y être entrés sans opposition, ce fut d'enfermer tous les hommes dans la grande Eglise, & de leur parler en ces termes : „ Nous „ n'ignorons pas que vous nous regardez comme des „ gens sans foi & sans Religion, comme des diables plutôt que comme des hommes. Les termes injurieux dont „ vous affectez de vous servir en parlant de nous, & le „ refus que vous avez fait de traiter avec nous de la reddition de votre place, sont des preuves manifestes de „ vos sentiments. Nous voici les armes à la main, en état „ de nous venger. La pâleur qu'on voit répandue sur vos „ visages, prouve que vous vous attendez aux plus cruels „ supplices, & votre conscience vous dit sans doute que „ vous les méritez. Nous allons vous désabuser, & vous „ faire connoître que les titres odieux dont vous nous „ chargez ne nous conviennent point, mais au Général „ sous les ordres duquel vous nous avez vus combattre. „ Le perfide nous a trompés. Quoiqu'il n'ait dû qu'à „ notre valeur la conquête de votre ville, il a refusé d'en „ partager avec nous les dépouilles, & nous a réduits par „ cette injustice à vous visiter une seconde fois. Ce n'est „ pas sans regret que nous nous y voyons forcés, & „ notre modération vous en convaincra. Nous vous donnons parole de nous retirer, au moment que vous nous „ aurez compté cinq millions de livres; c'est à quoi nous „ nous bornons. Mais si vous vous refusez à une demande „ si raisonnable, il n'est point de malheur que vous ne

„ deviez craindre, sans en pouvoir accuser que vous-
„ mêmes, & l'infame Pointis, que nous vous permet-
„ tons de charger de toutes les malédictions possibles."

Après ce discours, le Religieux le plus respecté de la ville monta en chaire, & employa l'éloquence de ses mœurs, de son autorité & de la parole, pour convaincre ses auditeurs de la nécessité de livrer sans réserve tout ce qui leur restoit d'or, d'argent & de bijoux. La quête qui suivit le sermon n'ayant pas produit ce qu'on exigeoit, le pillage fut ordonné. Il s'étendit, sans grand succès, des maisons & des temples jusqu'aux tombeaux, & se termina par les tortures qu'on fit subir aux principaux bourgeois.

On saisit deux citoyens des plus distingués, & on leur demanda séparément où étoient les richesses du fisc & des particuliers. Ils répondirent qu'ils n'en savoient rien; mais avec tant de franchise & de fermeté, qu'on ne voulut pas les maltraiter. Cependant on fit semblant de les passer par les armes, en tirant plusieurs coups de fusil. Deux autres citoyens furent appellés; leur conduite, exactement la même que celle des premiers, fut suivie des mêmes démonstrations. On publia que tous les quatre avoient eu la tête cassée, & qu'une pareille destinée attendoit tous ceux qui s'opiniâtreroient à garder le silence. Cette déclaration produisit le plus grand effet. Dès le jour même, on apporta plus d'un million. Les jours suivant rendirent encore quelque chose. Enfin, les aventuriers désespérant de rien ajouter à ce qu'ils avoient déja amassé, se rembarquerent. Le malheur voulut qu'ils rencontrassent une flotte d'Anglois & de Hollandois, alliés des Espagnols. Plusieurs des corsaires furent pris ou coulés à fond avec leur butin: le reste se sauva à Saint-Domingue:

Tel fut le dernier événement mémorable de l'hiſtoire des Flibuſtiers. La ſéparation des Anglois & des François, lorſque la guerre du Prince d'Orange diviſa les deux nations, les heureux efforts de l'un & l'autre gouvernement, pour accélérer la culture de leurs colonies, par le travail de ces hommes entreprenants; la ſageſſe qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entr'eux, en leur confiant des poſtes civils ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner ſucceſſivement aux poſſeſſions Eſpagnoles qu'ils avoient ravagées juſqu'alors; l'impoſſibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périſſoient tous les jours : toutes ces cauſes, & cent autres, ſe réunirent pour anéantir la ſociété la plus ſinguliere qui eut jamais exiſté. Sans ſyſtême, ſans loix, ſans ſubordination, ſans moyens, elle devint l'étonnement de ſon ſiecle, comme elle le ſera de la poſtérité. Elle auroit ſubjugué l'Amérique entiere, ſi elle avoit eu l'eſprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande, firent paſſer à diverſes repriſes de nombreuſes flottes dans le nouveau monde. L'intempérie du climat, le défaut de ſubſiſtances, le découragement des troupes, ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des projets conſidérables. Sur le théâtre de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteuſement repouſſées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient de reſſource pour faire la guerre que la guerre même, réuſſiſſoient dans les entrepriſes les plus difficiles. Ils ſuppléoient à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puiſſance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une paſſion démeſurée pour l'indépendance & la liberté, produiſoit & nourriſſoit en eux

cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette supériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaisons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus honorables, les distinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romanesques, n'est plus facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin : ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice? Ils n'auroient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à sa défense, à son agrandissement, à ses vengeances, qu'ils se dévouoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connue, les auroit préservés de cette foule d'atrocités & de crimes, qui offusquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'espoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les causes morales qui donnerent aux Flibustiers une existence si singuliere? Cette terre où la nature sembloit avoir condamné toutes les passions turbulentes à un silence perpétuel; où les hommes avoient besoin de se réveiller d'une létargie habituelle, par l'ivresse & l'intempérance des festins, où ils vivoient contents de leur repos & de leur ennui : cette terre se trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impétueux qui semble respirer avec l'air d'un athmosphere brûlant l'excès de tous les sentiments, le délire de toutes les passions. Tandis qu'un ciel de feu énervoit les anciens conquérants du nouveau monde, que les Espagnols, alors

ſi remuants dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence, des hommes ſortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiſer ſous l'équateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux ſources de cette révolution, on verra que les Flibuſtiers avoient vécu dans les entraves des gouvernements Européens. Le reſſort de la liberté comprimé dans les armes depuis des ſiecles, eut une activité incroyable, & produiſit les plus terribles phénomenes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthouſiaſtes de toutes les nations, ſe joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs ſuccès. L'attrait de la nouveauté, l'idée & le deſir des choſes éloignées, le beſoin d'un changement de ſituation, l'eſpérance d'une meilleure fortune, l'inſtinct qui porte l'imagination aux grandes entrepriſes, l'admiration qui mene promptement à l'imitation, la néceſſité de ſurmonter les obſtacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres; en un mot, cette fermentation paſſagere que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le ſang & dans la volupté, fit des Flibuſtiers un peuple iſolé dans l'hiſtoire, mais un peuple éphémere qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on eſt accoutumé à regarder ces brigands avec une ſorte d'exécration. Elle eſt juſte, parce que la fidélité, la probité, le déſintéreſſement, la généroſité même qu'ils pratiquoient entr'eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faiſoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits, une

foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des Flibustiers s'étoient chargés, pour une somme, d'escorter un vaisseau Espagnol très-richement chargé. Un d'entr'eux osa proposer à ses camarades de faire tout d'un coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Le célebre Montauban qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi? nous quitter! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? On délibéra sur le champ. On arrêta que le coupable seroit jetté sur la premiere côte qui se présenteroit. On jura que cet homme sans bonne foi ne seroit jamais reçu dans aucun armement où se trouveroit un seul des braves gens que sa société déshonoroit. Si ce n'est pas-là de l'héroïsme, sera-ce dans un siecle où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros ?

CHAPITRE IX.

Raisons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la succession d'Espagne.

L'Amérique respiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'industrie des Flibustiers, devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le spectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, Roi d'Espagne, venoit de finir une carriere agitée. Ses sujets

jets convaincus qu'un Bourbon ſeul étoit en état de conſerver la monarchie ſans démembrement, l'avoient preſſé ſur la fin de ſa vie d'appeller à ſa ſucceſſion le Duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux Couronnes tranſportées dans une maiſon rivale & ennemie de la ſienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant, après des combats & des irréſolutions ſans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de juſtice & de magnanimité, qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foibleſſe de ſon caractere.

L'Europe, fatiguée depuis un demi-ſiecle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ſes forces pour empêcher l'accroiſſement d'une Puiſſance déja trop redoutable. L'anéantiſſement où la plus mauvaiſe adminiſtration avoit plongé l'Eſpagne; l'eſprit de bigoterie, & par conſéquent de foibleſſe, qui dominoit alors en France, procurerent à la ligue des ſuccès dont on voit peu d'exemples dans l'union de pluſieurs Puiſſances contre une ſeule. Cette ligue prit un aſcendant que des victoires également glorieuſes & utiles augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne reſta aux deux Couronnes ni force, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs déſaſtres étoient l'objet de la joie univerſelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compaſſion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur ſang & leurs tréſors pour l'Empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Eſpagne, depuis la deſtruction de ſes galions à Vigo, n'avoit pas un vaiſſeau; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers, qui la conduiſirent ſur les bords du précipice, avoit laiſſé tomber ſa marine. Cette conduite vicieuſe avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans sa jeunesse de toutes les especes de gloire, pensa qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de son regne, s'il n'avoit pas des vaisseaux. On est fondé à croire qu'il ne les envisagea que comme un des moyens dont il vouloit se servir pour fixer sur lui l'admiration des nations, pour châtier Gênes & Alger, pour porter la terreur de son nom aux extrémités du monde. S'il avoit fait entrer des forces navales dans la combinaison de la puissance qu'il vouloit élever, il auroit, comme Cromwel, favorisé la navigation qui nourrit la marine par le commerce. De fausses vues l'égarerent. A mesure que son inquiétude lui suscita de nouveaux ennemis, qu'il se vit obligé d'avoir sur pied un plus grand nombre de troupes, que les frontieres de la Monarchie s'étendirent, & que les citadelles se multiplierent, on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses, pour supprimer une partie des fonds qui devoient être destinés à lui former une puissance maritime. Les voyages de la Cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres choses aussi frivoles, absorberent l'argent qu'exigeoit l'entretien de la marine. Dès-lors cette branche de la force Françoise s'affoiblit. Elle tomba insensiblement, & se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque, les possessions des deux Couronnes dans les Indes occidentales, se trouverent sans défense. Elles s'attendoient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies, les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immenses découvertes avoient mis, il est vrai, dans les mines des Castillans & des Portugais,

la possession exclusive de trésors & de productions qui sembloient leur promettre l'Empire de l'Univers, si les richesses pouvoient le donner; mais ces nations ivres d'or & de sang, n'avoient pas seulement soupçonné qu'un monde nouveau dût soutenir leur puissance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un systême fondé sur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe, emporterent les Anglois & les Hollandois dans une extrémité tout-à-fait opposée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit nuls avantages naturels, & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient saisi de bonne heure les vrais principes du commerce, & les avoient suivis avec plus de persévérance que les différentes situations où elles s'étoient trouvées ne paroissoient le leur permettre. Le hasard des circonstances ayant d'abord excité l'industrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par sa rivale, dont le génie étoit plus ardent & les ressources plus considérables. La guerre d'industrie, excitée par la jalousie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & sanglants. Ce n'étoient pas seulement des hostilités entre un peuple & un peuple; c'étoit une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La nécessité de se réunir, pour contenir, pour réprimer la France, suspendit ces hostilités. Des succès peut-être trop rapides, trop décisifs, réveillerent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'agrandissement l'une de l'autre, elles renoncerent à toute invasion en Amérique. Enfin, la Reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particuliere, elle se fit accorder des avantages qui laisserent la nation rivale de la sienne, fort en-arriere. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

Les années qui ſuivirent la pacification d'Utrecht, rappellerent le ſiecle d'or à l'univers, qui ſeroit toujours aſſez tranquille, ſi les Européens qui ont porté leurs armes & leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troubloient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moiſſon du laboureur. Le navigateur oſa montrer ſon pavillon dans toutes les mers, ſans crainte des pirates. Les meres ne virent plus leurs enfants arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur ſang aux caprices d'un Roi imbécille ou d'un Miniſtre ambitieux. Les nations ne s'aſſocierent plus, pour ſervir les paſſions de leurs maîtres. Les hommes vécurent quelque temps en freres, autant que l'orgueil des Monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fût l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des Empires, les progrès de la raiſon univerſelle y avoient quelque part. La Philoſophie commençoit à parler de l'*humanité*, que l'impoſture ne ceſſe d'appeller un cri de révolte contre la Religion. Les écrits de quelques Sages étoient paſſés de leurs cabinets dans les mains de la multitude; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les eſprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu juſqu'alors à s'égorger. La ſoif du ſang paroiſſoit appaiſée, & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur, avec des lumieres nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur induſtrie.

Cette activité ſe faiſoit ſur-tout remarquer dans les Antilles. Les Etats du continent peuvent ſe ſoutenir, & même proſpérer, lorſque le feu de la guerre eſt allumé dans le voiſinage & ſur leurs frontieres; parce qu'ils ont

pour but principal le travail des terres & des manufactures, la subsistance & les consommations intérieures. Il n'en est pas ainsi des établissements que plusieurs nations ont formés dans le grand Archipel de l'Amérique. La vie & les richesses y sont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui est nécessaire à la nourriture. Les vêtements & les instruments du labourage n'y sont pas fabriqués. Toutes les productions sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre & facile avec l'Afrique, avec les côtes septentrionales du nouveau monde, & sur-tout avec l'Europe, qui puisse procurer à ces isles cette circulation libre du nécessaire qu'elles reçoivent, & du superflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient souffert du long & terrible embrasement qui avoit tout consumé, plus elles se hâtoient de réparer les breches faites à leur fortune. L'espérance même qu'on avoit conçue que l'épuisement universel rendroit la tranquillité durable, enhardissoit les négociants les moins confiants à faire aux colons des avances sans lesquelles, malgré tant de soins, les progrès auroient été nécessairement fort lents. Ces secours assuroient & augmentoient la prospérité des isles, lorsqu'on vit crever en 1739 un nuage qui se formoit depuis long-temps, & qui troubla le repos de la terre.

CHAPITRE X.

Les isles de l'Amérique occasionnent la guerre de 1739.

Les colonies Angloises, sur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les possessions Espagnoles du nouveau mon-

de, un commerce interlope qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La Cour de Madrid devenue plus éclairée sur ses intérêts, prit des mesures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être sage, mais il falloit que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude se fussent bornés à arrêter les bâtiments qui la faisoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'esprit de vengeance, firent que, sous prétexte de contrebande, on arrêta, loin des côtes suspectes, des navires qui avoient une destination légitime.

La nation Angloise qui mettant sa sûreté, sa puissance & sa gloire dans le commerce, avoit souffert impatiemment de voir réprimer ses usurpations, fut révoltée des vexations qui passoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le Parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le Ministere qui les souffroit. Robert Walpole, qui gouvernoit depuis long-temps la Grande-Bretagne avec un caractere & des talents plus propres pour la paix que pour la guerre, & le Conseil d'Espagne, qui, à mesure que l'orage approchoit, montroit moins de vigueur, chercherent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & signées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts, par son ressentiment, par l'esprit de parti, & singuliérement par des écrits politiques qui se succédoient avec rapidité.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de livres, où tout ce qui touche la nation est traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en est de solides, composés par de bons esprits, par des citoyens instruits & zélés. Leurs

avis servent à éclairer le public sur ses intérêts, & à diriger le Gouvernement dans ses opérations. On connoît dans l'Etat peu de réglements utiles d'économie intérieure, qui n'ayent été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui se prive de cet avantage! Mais pour un homme sage qui répand la lumiere, il se trouve des Ecrivains, sans nombre, qui, soit par mécontentement des gens en place, soit pour flatter le goût de la nation, soit pour des raisons personnelles, se plaisent à émouvoir les esprits. Le moyen qu'ils employent le plus ordinairement, est de porter les prétentions de leur pays au-delà de leurs justes bornes, de lui faire envisager comme des usurpations manifestes les moindres précautions que prennent les autres Puissances pour conserver leurs possessions. Ces exagérations remplies de partialité & de fausseté, répandent des opinions, établissent des préjugés, dont l'effet ordinaire est d'entretenir la nation dans un état de guerre perpétuelle avec ses voisins. Si le Gouvernement qui voudroit tenir une balance de justice entre ses sujets & les étrangers, refuse de se conduire par des erreurs populaires, il s'y voit forcé.

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois, considéré politiquement, est le premier peuple du monde, soutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, assiege par des cris & par des menaces le Sénat de la nation, & regle ses délibérations. Souvent ces clameurs sont excitées par une faction du Parlement lui-même. Ces hommes méprisables, une fois émus, insultent le meilleur citoyen, qu'on a réussi à leur rendre suspect, incendient sa maison, & insultent scandaleusement les têtes les plus

ſacrées. Ils ne s'arrêtent, qu'après avoir fait adopter par le Miniſtere toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais ſuivie, du commerce ſur les réſolutions publiques, ne fut peut-être jamais auſſi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arſenaux regorgeoient de munitions, & ſes chantiers étoient animés. Ses eſcadres toutes armées, & commandées par des Officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de ſon pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi ſa patrie, en négligeant de ſi grands avantages. Il doit être au-deſſus de tout ſoupçon, puiſqu'il ne fut pas accuſé de corruption dans un pays, où l'on a ſouvent formé ces accuſations ſans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de ſe précipiter dans des embarras qui mettroient en danger ſon adminiſtration, l'obligation d'appliquer à des armements militaires les tréſors deſtinés juſqu'alors à lui acheter des partiſans, la néceſſité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour ſa perſonne & pour ſes principes, toutes ces conſidérations & quelques autres le jetterent dans des irréſolutions funeſtes. Il perdit un temps toujours précieux, déciſif ſur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagene, plutôt par l'intempérie du climat, par la méſintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garniſon. Anſon vit ruiner ſon armement au Cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé ſans riſque ; à juger de ce qu'il auroit pu

faire avec une escadre, par ce qu'il fit avec un vaisseau, on peut penser qu'il auroit au moins ébranlé l'Empire Espagnol dans la mer du Sud. Un établissement entrepris dans l'isle de Cuba eut une issue funeste. Ceux qui vouloient y fonder une ville, n'y trouverent que leur cimetiere. Le Général Ogletorpe fut obligé après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le siege du fort Saint-Augustin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel Montiano, à qui on avoit laissé le loisir de se préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Espagnole eussent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur restoit leur marine, leur caractere, leur gouvernement, trois grands moyens qui faisoient trembler. Inutilement la Cour de Versailles joignit ses forces navales à celles que la Cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne rassuroit pas des esprits trop abattus par la crainte. Heureusement pour les deux nations & pour cette partie du monde, la mort de l'Empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts fort équivoques, y retenoit les forces Britanniques. Les hostilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, se réduisirent insensiblement de part & d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la prise de l'isle Royale, qui exposoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette Puissance recouvra à la paix une possession si précieuse; mais le traité qui la lui rendit ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François, toujours imbus de cet esprit de chevalerie, qui a été si long-temps la brillante folie de toute l'Eu-

rope, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé les frontieres de leur patrie, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont mis leur Prince dans la nécessité de les gouverner plus mal ; & ils croyent leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes, qu'il faut pardonner à des temps barbares, mais dont les siecles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légere pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établissement quel qu'il fût à l'infant Dom Philippe, on s'assuroit de l'alliance de l'Espagne à qui on donnoit de grands interêts à discuter avec la Cour de Vienne; qu'en garantissant au Roi de Prusse la Silésie, on établissoit en Allemagne deux Puissances rivales, fruit précieux de deux siecles de méditation & de travaux; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandre détruites, on se procuroit des conquêtes aisées, si les fureurs de la guerre reçommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les temps de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainsi quand la France n'auroit pas eu besoin de s'occuper de son intérieur dont le dépérissement étoit extrême; quand son crédit & son commerce n'auroient pas été ruinés; quand quelques-unes de ses plus importantes Provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada; quand ses colonies n'auroient pas été ménacées d'une invasion infaillible & prochaine; quand sa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un seul vaisseau à envoyer dans le nouveau monde; quand l'Espagne n'au-

roit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre : la conclusion de la paix auroit encore mérité l'approbation des esprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le Maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra sans peine que rien ne paroissoit impossible aux armes victorieuses de Louis XV; mais seroit-ce un parodoxe de dire que les Anglois éclairés ne desiroient rien tant que cet événement? Si la République, qui étoit dans l'impossibilité de se détacher de ses alliés, avoit été conquise, ses habitants, qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le Gouvernement, les loix, les mœurs, la Religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre sous sa domination? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur industrie dans la Grande-Bretagne? Et qui peut douter que de si grands avantages n'eussent été infiniment plus précieux pour les Anglois, que l'alliance de la Hollande?

A cette observation nous oserons en ajouter une autre, qui, pour être aussi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la Cour de Vienne, fort heureuse ou fort habile, d'avoir par la négociation arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuse, si elle eût laissé à son ennemi une partie de ses conquêtes? Il est passé ce temps, où la Maison d'Autriche égaloit, surpassoit peut-être les forces de la Maison de Bourbon. Sa politique est donc d'intéresser les autres Puissances à son sort, même par ses pertes. Elle le pouvoit, en faisant des sacrifices apparents à la France. L'Europe allarmée de l'agrandissement de cette Monarchie qu'on est porté à haïr, à envier, à redouter,

auroit repris contre elle cette haine qu'on avoit vouée à Louis XIV; & des ligues plus redoutables que jamais devenoient la ſuite néceſſaire de ces ſentiments. Cette diſpoſition univerſelle des eſprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle Maiſon d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il eſt vrai, avoir aſſez bonne opinion du Plénipotentiaire François qui conduiſoit la négociation, & du Miniſtre qui la dirigeoit, pour penſer qu'ils auroient démêlé le piege. Nous ne balancerons pas même à aſſurer que ces deux hommes d'Etat n'avoient aucune vue d'agrandiſſement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le Conſeil, auquel ils devoient compte de leurs opérations? C'eſt ce qu'on n'oſe décider. En général, tous les gouvernements du monde ſont portés à s'étendre, & celui de France eſt de nature à le deſirer.

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions, il faut avouer que l'eſpérance des deux Miniſtres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conſervation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette ſource d'une opulence illimitée, auſſi-tôt que le danger fut paſſé. La France garda des troupes ſans nombre, négocia des ligues dans le Nord & dans le Midi de l'Europe, ſoudoya une partie de l'Allemagne, ſe conduiſit comme ſi un nouveau Charles-Quint eût menacé ſes frontieres, ou ſi un autre Philippe II eût pu bouleverſer l'intérieur de ſon pays par ſes intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent, qu'il n'y avoit point de Puiſſance qui, ſeule, pût oſer l'attaquer; & que les événements de la derniere guerre, les arrangements de la derniere paix, avoient rendu

la réunion de plusieurs Puissances impossible. Mille petites craintes, toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêcherent de sentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de son attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuses flottes.

Les Anglois, plus portés à s'affliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas seulement être riches : ils veulent être les seuls riches. Leur ambition est d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce; & le desir de le rendre exclusif, leur a fait faire de grandes choses & de grandes injustices. Cette passion est si forte, qu'elle a subjugué jusqu'à leurs Philosophes. Le célebre Boyle disoit qu'il étoit bon de prêcher l'Evangile aux sauvages; parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de Christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce seroit un grand bien pour les manufactures Angloises.

CHAPITRE XI.

C'est de l'Amérique que sort la guerre de 1755.

Un tel systême que la nation n'a guere perdu de vue, se manifesta en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. La culture des colonies Françoises, dont l'accroissement rapide étonnoit tous les esprits attentifs, réveilla la jalousie Angloise. Cependant cette passion, honteuse de se montrer, se couvrit quelque temps des ombres du mystere; & un peuple assez fier ou assez

modeste pour appeller les négociations *l'artillerie de ses ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruses de la politique la plus insidieuse.

La France, effrayée du désordre de ses finances, intimidée par le petit nombre de ses vaisseaux, & l'inexpérience de ses Amiraux, séduite par l'amour de l'oisiveté, du plaisir & de la paix, secondoit les efforts qu'on faisoit pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétoient sans cesse que la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande : ces inquiétudes paroissoient absurdes dans un pays où l'on n'avoit fait jusqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les especes, où on l'avoit continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature, un sol excellent; au hasard, de riches colonies; à sa sensibilité vive & souple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouissances; à ses conquêtes, à sa gloire littéraire, à la dispersion même des Protestants qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le desir qu'on avoit de l'imiter : cette nation, qui seroit trop heureuse si l'on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque chose de ses avantages, & se prêtoit sans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui étoit plus nécessaire, elle commença les hostilités, sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Quand même la déclaration de guerre ne seroit qu'une

vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être, ne se doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger, on ne peut s'empêcher de voir que le Ministere Britannique faisoit plus que soupçonner le vice de sa conduite. La timidité de ses démarches, l'embarras de ses opérations, les variations de ses défenses justificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction si scandaleuse par le Parlement : cent autres choses décéloient une conscience coupable. Si dans ces foibles administrateurs d'une grande puissance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé le plan le plus vaste. En faisant illégalement attaquer les vaisseaux François sur les côtes de l'Amérique septentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La destruction du seul pouvoir qui fût en état de faire quelque résistance, étoit la suite nécessaire d'une combinaison si forte. Sa chûte auroit effrayé les autres nations : & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à se montrer pour donner des loix par-tout l'univers. Un succès brillant & décisif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'auroit justifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des Sages.

CHAPITRE XII.

Les commencements de la guerre sont funestes aux Anglois.

UNe conduite foible, mais toujours injuste, produisit des effets contraires. Le Conseil de George II fut haï &

méprisé de toute l'Europe. Les événements seconderent ces sentiments. La France, quoique surprise, fut victorieuse dans le Canada, remporta sur mer un avantage considérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi sentit alors ce que les bons esprits disoient depuis long-temps, même en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes; qu'ils réunissoient des vertus & des vices, des traits de foiblesse & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles; qu'ils étoient efféminés, mais braves; également amoureux du plaisir & de l'honneur; sérieux dans la bagatelle, & enjoués dans les choses graves; toujours prêts à la guerre, & prompts dans l'attaque; en un mot, des enfants, comme les Athéniens, se laissant agiter & passionner pour des intérêts vrais ou faux; aimant à entreprendre & à marcher, quels que soient leurs guides, & se consolant de toutes leurs disgraces par le moindre succès. L'esprit Anglois qui, suivant le mot si trivial & si énergique de Swift, *est toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injustement méprisée. Le découragement prit la place de la présomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit mise dans son opulence; abaissée par l'introduction des troupes étrangeres, par le caractere moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient; affoiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ses forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre : la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémissoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver, & de ceux qu'elle prévoyoit, sans s'occuper du soin de venger les uns, ni d'écarter les autres. Tout le zele pour la défense

fenſe commune ſe bornoit à des ſubſides immenſes. On paroiſſoit ignorer que le lâche eſt plutôt prêt que le brave à ouvrir ſa bourſe pour éloigner le péril; & que dans la criſe où l'on ſe trouvoit, il ne s'agiſſoit pas de ſavoir qui payeroit, mais qui combattroit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques ſuccès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdiſſement de leur ennemi pour une démonſtration de ſa foibleſſe, ils s'engagerent plus que leur ſituation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviſer l'Allemagne.

Un ſyſtême qui devoit les couvrir de honte s'il ne réuſſiſſoit pas, & ruiner leur puiſſance s'il réuſſiſſoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier, que quelques mois auparavant ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui pour écarter une guerre de terre que quelques Miniſtres vouloient commencer en déſeſpérant de ſoutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'aſſurance du génie : *Meſſieurs, partons tous tant que nous ſommes dans le Conſeil, &, la torche à la main, allons brûler tous nos vaiſſeaux, s'ils ne ſervent qu'à nous faire inſulter, & non à nous défendre.* Cet aveuglement politique les jetta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajouterent des fautes militaires. Les intrigues de Cour préſiderent à la conduite des armées. Un changement continuel de Généraux entraîna une ſuite de diſgraces. Ce peuple léger & ſuperficiel ne vit pas qu'en ſuppoſant, ce qui étoit impoſſible, que tous ceux qu'il chargeoit ſucceſſivement de diriger les opérations guerrieres euſſent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme ſupérieur. Ses malheurs ne changerent rien à ſa

conduite. Les révolutions des Généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainsi le change, le peuple Anglois passant du découragement à la fureur, proscrivoit un Ministre justement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des résolutions foibles, de la prérogative royale, & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet esprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il se trouva tel que les circonstances l'exigeoient. Guillaume Pitt, respecté depuis sa jeunesse dans les trois Royaumes, pour son intégrité, pour son désintéressement, pour son zele contre la corruption, pour son attachement inviolable à l'intérêt public, avoit la passion des grandes choses, une éloquence sûre d'entraîner les esprits, le caractere entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever sa patrie au-dessus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthousiasme transporta une nation, qu'au défaut de son climat, sa liberté passionnera toujours. On saisit un Amiral, qui avoit laissé prendre l'isle de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuse, on le juge, on le condamne. Ni son sang, ni ses talents, ni sa famille, ni ses amis, ne peuvent le sauver de la sévérité de la loi. Le mât de son vaisseau lui sert d'échafaud. L'Europe entiere, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On se crut ramené au temps des Républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une maniere terrible à ceux qui servoient la nation, le sort qui les attendoit, s'ils trahissoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne se dît au fond de son cœur dans le moment du combat: C'est ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du supplice. Ainsi le sang d'un homme accusé de lâcheté, devint un germe d'héroïsme.

A ce ressort de crainte fait pour vaincre la peur, se joignit un encouragement qui annonçoit le rétablissement de l'esprit public. La dissipation, le plaisir, le désœuvrement, souvent le crime & la corruption des mœurs, forment des liaisons vives & fréquentes dans la plupart des Etats de l'Europe. Les Anglois se communiquent moins, vivent moins ensemble, ont moins, si l'on veut, le goût de la société que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les rassemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les sectes, concourent à son succès, avec une générosité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à soi. Cette ardeur est sur-tout remarquable, lorsque la nation a une confiance entiere dans le Ministre qui est à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du Gouvernement, il se forma une société de marine, qui, ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte, & n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens, invita dans la classe indigente du peuple, les enfants des trois Royaumes à se faire mousses, & les peres à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour naviguer sainement. Le Roi, touché de ce trait de patriotisme, donna 22, 500 livres, le Prince de Galles 9, 000 livres, la Princesse sa mere, 4, 500 livres. Les acteurs des différents spectacles, dont cette nation philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouerent leurs meilleures pieces pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avoit vu un si grand concours au théâtre. Cent de ces mousses, cent de ces matelots, habillés par un zele vraiment sacré, ornoient l'enceinte de

la ſcene ; & cette décoration valoit bien celle des luſtrines, des dentelles & des diamants.

CHAPITRE XIII.

Les Anglois ſortent de leur léthargie, & s'emparent des iſles Françoiſes & Eſpagnoles.

Ce dévouement public au ſervice de la patrie, échauffa les eſprits. Tous les Anglois ſe crurent d'autres hommes. Ils porterent le ravage ſur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent ſur toutes les mers. Ils intercepterent ſa navigation. Ils tinrent toutes ſes forces en échec dans la Weſtphalie. Ils le chaſſerent de l'Amérique ſeptentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Juſques au Miniſtere de M. Pitt, toutes les entrepriſes de ſa nation dans les contrées éloignées, avoient eu & dû avoir une iſſue funeſte, parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets ſi ſages & ſi utiles, il fit ſes préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité, il combina ſi juſte la fin avec les moyens, il choiſit ſi bien les dépoſitaires de ſa confiance, il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & celles de mer, il éleva ſi haut le cœur Anglois, que ſon adminiſtration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame plus haute encore lui fit mépriſer les vains diſcours des eſprits timides, qui blâmoient ſes diſſipations. Il répétoit après Philippe, pere d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, & non conſerver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes, M. Pitt avoit toujours & par-tout triomphé des François. Il les pourſuivit

jusques dans leurs isles les plus cheres, jusques dans leurs colonies à sucre. Ces possessions, quoique justement vantées pour leurs richesses, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées sans génie, & tombant en ruine. Ces masures manquoient également de défenseurs, d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hostilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établissements & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des subsistances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtiments nécessaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les esclaves, également dépourvus de tout, sacrifioient à leur nourriture les bestiaux destinés aux travaux de l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient jusqu'à eux, c'étoit à travers de si grands périls, qu'il falloit payer au prix de l'or ce qu'ils importoient, & leur céder comme pour rien ce qu'ils vouloient bien exporter. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas présumer que sa vertu iroit jusqu'à se défendre opiniâtrément, contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ses calamités.

C'est dans ces circonstances que dix vaisseaux de ligne, des galiotes à bombes, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, se présenterent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 Janvier 1759; le lendemain ils écraserent de bombes la ville de Basse-terre. Si les assaillants avoient su profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la résistance de l'isle eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvements, donnerent le temps à la garnison & aux habitants de se fortifier dans un défilé, qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. Delà ils tinrent en échec leur en-

nemi, qui souffroit également & de la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchissements. Les Anglois désespérant de réduire la colonie par ce côté, l'allerent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-Terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-Terre, qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérants retomberent encore dans leur premiere faute, & ils en furent punis de la même maniere. Le succès de leur expédition devenoit douteux, lorsque Barington, que la mort d'Hopson venoit de placer à la tête des troupes, changea de systême. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses soldats, qui fondirent successivement sur les habitations & les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient firent tomber les armes des mains des colons. L'isle entiere se soumit, mais à des conditions très-honorables, & après trois mois de défense. Ce fut le 21 Avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légérement abandonné; mais elle y destina de plus grands moyens & de meilleurs instruments. Le 16 Janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du Général Monkton, & autant de vaisseaux de ligne commandés par l'Amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique septentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'isle. La descente, qui se fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtriere, ni difficile. Il paroissoit moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues, qui dominoient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs; & la place,

qui se voyoit à la veille d'être écrasée par les bombes, capitula le 9 de Février. La colonie entiere suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination Angloise, influa beaucoup dans une résolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres isles du vent, ou Françoises, ou, quoique neutres, peuplées de François, ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la seule possession qui restât à la France dans le grand Archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroissoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la premiere proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à son avidité? Une Puissance si ambitieuse auroit-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités, jusqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble? Cet événement n'étoit pas un problême. Tout le monde savoit que la colonie sans défense au-dedans & au-dehors, étoit hors d'état de faire la moindre résistance. Elle-même étoit si convaincue de son impuissance, qu'elle paroissoit disposée à se soumettre à la premiere sommation qui lui seroit faite.

La Cour de Versailles fut également étonnée & consternée des pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une résistance opiniâtre, insurmontable même. Les descendants des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroissoient un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient se briser. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie secrete de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le Ministere avoit inspiré sa con-

fiance à la nation; & c'étoit être mauvais citoyen, que d'oser montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire, que ce qui est arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune consiste dans des champs & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ses possessions avec courage. Il ne hasarde tout au plus que la récolte d'une année; & un revers, quel qu'il soit, ne le ruine pas. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme, en prenant les armes, ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs esclaves enlevés, les espérances même de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation, ils se soumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils seroient contents du gouvernement sous lequel ils vivent, ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses. (*)

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la constance, n'affoiblit pas cette observation. Alors la guerre avoit pour objet

---

(*) L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la constance, n'affoiblit pas ce principe. Livré à la culture peu précieuse du tabac par où toutes les colonies ont commencé, ces hommes intrépides ne couroient aucun des risques qui peuvent affoiblir le courage. Le sol étoit tout ce qu'on vouloit ou pouvoit leur ravir. En le défendant, ils combattoient pour leur vie; & c'est ce qui donne l'opiniâtreté dans la résistance. L'une de ces situations n'offre qu'un péril momentané, que la bravoure peut seul repousser; l'autre est un risque de plusieurs années qu'on augmente pour la défense, & qui cesse par la soumission. Mais peut-être est-ce le sujet d'une discussion philosophique trop profonde pour être suivie ici.

de s'emparer du territoire, & d'en chasser les habitants: aujourd'hui, la guerre faite à une colonie, n'est qu'une guerre faite à son Souverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique; mais il ne conduisoit plus les affaires dans le temps qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célebre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les causes & les effets des révolutions politiques. Sans doute, un Historien qui ose écrire les événements de son siecle, a rarement des lumieres sûres. Les Conseils des Rois sont un sanctuaire, dont le temps seul ouvre le voile d'une main lente. Leurs Ministres, fideles au secret, ou intéressés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ses recherches la curiosité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque sagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaison des événements, il est réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'est sans le savoir, ou sans oser l'assurer; & cette incertitude ne satisfait guere plus qu'une ignorance entiere. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt, dispensés du silence, laissent éclore la vérité; que la mort lui rende, pour ainsi dire, le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive, & que des mémoires précieux & originaux, devenus publics, dévoilent enfin le jeu des ressorts qui ont fait la destinée des nations.

Ces considérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que suivre le fil des intrigues politiques. Mais c'est dans l'ame d'un des plus importants personnages du siecle que nous cherchons à lire, & c'en est peut-être le vrai moment. La postérité, qui ne reçoit guere que les grands traits, sera privée de mille détails simples & naïfs, qui portent la lumiere dans l'esprit d'un observateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'espece d'opprobre où les commencements de la guerre l'avoient plongée, arriva à des succès qui étonnerent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarrassé, & se détermina à les pousser aussi-loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foiblesse ou l'indolence. Il crut que les Empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, & qu'il étoit sans exemple qu'un Etat eût pu acquérir la supériorité sur un autre, & ne l'eût pas fait. Le parallele de l'Angleterre & de la France l'affermissoit dans ses principes. Il voyoit avec douleur, que la puissance Angloise fondée sur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale, que la nature, l'art, les événements, avoient élevée à un degré de force, qui, sous d'heureuses administrations, avoit fait trembler l'Europe entiere. Il le sentit. Dès-lors, il résolut de dépouiller les François de leurs colonies, & d'en faire un peuple ordinaire, en le bornant au continent.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée, lui paroissoient assurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaissoient devant lui. Quoique la nation dont il étoit l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagements, il n'en étoit pas embarrassé; parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'étoit qu'un torrent, auquel il sauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses succès avoient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il

étoit despote avec les Grands, avec le Monarque. C'étoit être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentiments différents des siens.

Il se servoit utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie, qui, s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre humain, ramene tout aux principes de la raison universelle, il nourrissoit un fanatisme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces navales, ne lui laissoit entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances qu'on peut avoir sur terre de changer la situation des affaires par une action heureuse, auroient été des chimeres. Quand une de ses escadres auroit détruit une ou plusieurs escadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ses prétentions. Regle générale. Une Puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée; à plus forte raison, si la supériorité vient de plus loin, & sur-tout si elle tient en partie au génie des nations. Autre regle générale. La prépondérance sur un continent dépend toute entiere du talent d'un seul homme : elle peut passer en un moment. La puissance sur mer, fondée au contraire sur l'intérêt toujours actif de chacun des sujets de l'Etat, doit aller sans cesse en augmentant, principalement lorsqu'elle est favorisée par

la constitution nationale; elle ne peut cesser que par une invasion subite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre; mais M. Pitt en sentoit l'impossibilité. Il connoissoit les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suede & du Danemarck, l'inexpérience des Russes, l'indifférence de plusieurs de ces Puissances pour les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inspirée à toutes, la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir, d'être opprimée avant d'être secourue.

L'Espagne étoit dans une position particuliere. Le feu qui dévoroit les colonies Françoises, & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aisément gagner les siennes. Soit que cette Couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit, soit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta son indolence ordinaire sur ces grands événements. Enfin, elle changea de maître; & en changeant de maître, elle changea de systême. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie, il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt, qui avoit mûrement pesé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propositions qu'on lui faisoit : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté l'épée à la main la Tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il imposoit.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque la Cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre Cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, & l'on ne se trompoit pas. Il consentit à ouvrir une négociation; mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit sans intention de la suivre. Ses vues étoient d'acquérir assez

de preuves des engagements des deux branches de la Maison de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre sa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir besoin, il rompit les conférences, & proposa de déclarer la guerre à l'Espagne. La supériorité des forces maritimes de l'Angleterre sur celles des deux Couronnes, & la certitude qu'elles seroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le systême de Mr. Pitt parut à de grands politiques le seul élevé, le seul même raisonnable. Sa nation avoit contracté une si prodigieuse masse de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en soutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles sources d'opulence. L'Europe fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faisoit éprouver, attendoit avec impatience l'occasion de mettre son oppresseur dans l'impossibilité de les continuer. Il n'étoit pas possible que la Maison de Bourbon ne conservât un vif ressentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elles avoit essuyées; & qu'elle ne préparât en secret, qu'elle ne mûrît à loisir une vengeance, dont elle pourroit s'assurer par une bonne combinaison de ses forces. Toutes ces raisons faisoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour se maintenir, de s'agrandir sans cesse. Cette nécessité cruelle ne fut pas sentie par le Conseil de Georges III, aussi vivement que M. Pitt le souhaitoit. L'esprit de modération lui parut une foiblesse ou un aveuglement, peut-être une trahison; & il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture? Les Ministres Anglois voyoient tous l'impossibilité d'éviter une nouvelle guerre; mais également fatigués & avilis par l'em-

pire de Mr. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'ame du Gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le faire descendre jusqu'à eux les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contr'eux; ils s'attacherent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir; son caractere ardent s'offroit à ce piege, il y tomba. Si Mr. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avoit plus de connoissance des affaires que des hommes. Si, comme il l'a dit, il se retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger, il est permis de croire qu'il tenoit plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays. Mais quelle que fût la cause de sa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuste, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talents.

Quoi qu'il en soit, la premiere démarche du nouveau Ministere, fut dans les principes de M. Pitt, & une sorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Espagne; & les Indes Orientales furent le théâtre de ces nouvelles hostilités. L'expérience du passé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues se tournerent vers Cuba. Une raison éclairée fit sentir qu'en prenant cette isle, on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies; on s'assureroit l'empire du Golfe du Mexique, on couperoit toutes les ressources à l'ennemi, principalement riche du produit de ses douanes; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitants aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils

étoient accoutumés à voir arriver d'Europe; on réduiroit enfin la Puissance qui auroit fait une si grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer.

D'après cette réflexion, une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtiments de transport, ayant à bord dix mille soldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentoit cette navigation peu connue & trop négligée furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'Amiral Pockok. Il arriva le 6 Juillet 1762 à sa destination; & le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'Est des ouvrages effrayants qu'il falloit réduire.

Les opérations de terres ne furent pas aussi bien conduites que celles de mer. Si Albemarle qui commandoit l'armée, eût eu les talents qu'exigeoit la commission dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La simple muraille seche qui la couvroit, ne pouvoit pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les Généraux, les Conseils, la Régence, que ce succès facile mettoit dans ses mains, auroient décidé la capitulation du Moro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous les secours, de tous les rafraîchissements qu'elle reçut de la ville durant le siege, & il s'assuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de temps.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Moro, l'exposoit à de grands malheurs. L'eau qui se trouvoit à sa portée étoit mal-saine, & il se vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de son camp. Comme les chalou-

pes chargées de cet approvisionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter, pour les soutenir, un corps de quinze cents hommes sur la hauteur d'Arostigny, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes absolument détachées de l'armée, & que l'on ne pouvoit ni retirer ni soutenir que par mer, étoient continuellement exposées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractere de l'ennemi par la tranquillité dont on laissoit jouir le corps posté à Arostigny, auroit dû placer un autre corps sur le grand chemin de la ville. Par ce moyen, il l'eût comme investie, très-certainement affamée, empêché tout transport d'effets dans les terres, & communiqué avec Arostigny moins dangereusement, que par les détachements qu'il étoit continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siege du Moro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminoit vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton, qu'on tira de quelques bâtiments marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, inestimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le Général Anglois ayant perdu la plus grande partie de son armée, & se voyant obligé, faute de force, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut : mais il falloit passer un large & profond fossé taillé dans le roc, & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis depuis plus d'un mois que la guerre étoit commencée entre les deux nations,

rations, ils n'étoient pas sortis de leur létargie. L'ennemi paroissoit à la côte, & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de Généraux de terre & de mer qui se trouvoit à la Havane, mit durant les premiers jours du siege, une incertitude dans les Conseils qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux assaillants.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la passe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtiments.

Il étoit dans les regles de la prudence la plus ordinaire de faire appareiller douze vaisseaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoit d'aucune utilité pour la défense de la place, & qu'il étoit important de sauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorsqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombassent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps Anglois placé à Arossigny, où il ne pouvoit être secouru, étoit très-facile. Ce succès auroit gêné les assiégeants dans leur approvisionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, auroit enfin inspiré de la confiance aux troupes Espagnoles. Bien-loin de tenter une chose si aisée, on n'attaqua pas, même en plaine, un seul de leurs détachements tous composés d'infanterie, quoiqu'on eût à leur opposer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut presque toujours libre; & cependant il ne tomba dans l'esprit d'aucun de ceux qui avoit part à l'administration,

de faire passer le trésor du Prince dans les terres, pour le soustraire à l'ennemi.

La derniere négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laissé au milieu du fossé un bloc de rocher pointu & isolé. Les Anglois mirent dessus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la breche, & de l'autre à la contrescarpe. Un sergent & quinze hommes y passerent à une heure après-midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres soldats les suivirent. Lorsqu'ils se virent à-peu-près cent, au bout d'une heure, ils monterent sur la breche, assurés de n'être pas découverts, & ils n'y trouverent personne pour la défendre. Il est vrai que Valasco averti de ce qui s'y passoit, accourut pour sauver la place; mais il fut tué en arrivant; & sa mort troublant l'esprit aux troupes qui le suivoient, elles se rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une sentinelle pour observer les mouvements d'un ennemi logé sur le fossé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'isle entiere. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagerent amplement des fraix de son expédition.

CHAPITRE XIV.

Avantages que la paix procure à l'Angleterre dans les isles.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur Espagnole dans le nouveau monde, rendoit la paix aussi nécessaire à la Cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les Ministres qui gouvernoient alors l'Angleterre, consentoient à l'accorder; mais les conditions paroissoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des succès prodigieux dans le Nord & dans le Midi de l'Amérique. Quelle que fût son ambition, elle ne pouvoit se flatter de tout retenir. On soupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ses conquêtes septentrionales qui ne lui donnoient que des espérances éloignées, médiocres, incertaines, & qu'elle s'en tiendroit aux riches colonies, aux colonies à sucre, qui venoient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paroissoit l'exiger. L'augmentation de ses douanes qui étoit une suite nécessaire de ce systême, devenoit la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer, & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables. Le premier, de dépouiller une Puissance rivale, & redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son commerce; le second, de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine; le troisieme, de tenir dans

une dépendance plus étroite & plus assurée de la métropole, la nouvelle Angleterre, qui auroit toujours eu besoin d'appui, contre un voisin inquiet, actif & guerrier.

Mais quand le Conseil de George III auroit cru devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, & garder des isles opulentes, il n'auroit peut-être osé suivre un plan si judicieux. Dans les autres gouvernements, les fautes des Ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des Rois qui les en punissent. En Angleterre, les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation, qui veut qu'on suive ses volontés, ne fussent-elles que ses caprices.

Le peuple Anglois, qui s'est plaint des conditions de la derniere paix, lorsqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par le sujet de ses murmures, soit avant, soit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les sauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent, consternés des maux qu'ils souffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris jusqu'en Europe. Leurs correspondants, intéressés à leur procurer des secours prompts & considérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les Ecrivains qui saisissent avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient cessé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des spectacles effrayants qu'on offroit sans cesse à son imanation, desiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitants des colonies à sucre, contents de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de desirer la con-

quête des établissements de leurs voisins, ils la craignoient; parce qu'ils la regardoient, quoique avantageuse à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de supériorité sur celles des Anglois, qu'il étoit impossible de soutenir la concurrence. Leurs associés pensoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il résulta d'une conduite si opposée, que la nation indifférente pour les colonies à sucre, desira vivement l'acquisition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique septentrionale. Les Ministres, qui, en Angleterre, ne peuvent se soutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-temps avec succès contre sa haine, tournerent toutes leurs vues de ce côté-là, & trouverent la France & l'Espagne disposées à adopter ce système. Les Cours de Madrid & de Versailles céderent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient possédé depuis la riviere Saint-Laurent, jusqu'au fleuve Mississipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago; elle consentit aussi que les Anglois gardassent les isles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût de son côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur restitua aux deux Couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur elles en Amérique.

Dès ce moment, il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des sources de toutes les richesses du nouveau monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit seul l'entrée. Un si beau continent tomboit de lui-même entre ses mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image & l'espérance de la liberté; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'a-

voit des armes que pour opprimer ses colonies, & non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entiere eût changé de face; & les Anglois plus libres & plus justes que les autres peuples monarchistes, ne pouvoient que gagner à venger le genre humain de l'oppression du nouveau monde, & à faire cesser les préjudices qu'elle cause à l'Europe en particulier.

Tous les sujets qui sont la victime de nos gouvernements, durs, exacteurs, violents & fourbes; toutes les familles ruinées par la levée des soldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix; tous les hommes nés pour vivre & penser en hommes, au-lieu d'obéir & servir en brutes; une multitude d'ouvriers sans travail, de cultivateurs sans terre, d'hommes éclairés sans emploi, des milliers de malheureux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitants justes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit sur-tout appellé de ces paysans du Nord, esclaves de la Noblesse qui ne fait que les fouler; de ces Russes qu'on employe comme le fer à mutiler le genre humain, au-lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri sans doute un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers en des climats nouveaux; mais c'eût été, sans comparaison, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & raffinée, qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin, les Anglois seroient bien plus glorieusement occupés à soutenir & favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les Rois leur envient & tâchent de saper au-dedans & au-dehors.

O souhait vainement juste & humain, qui ne laisse que

des regrets à l'ame qui l'a formé ! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde, périssent, tandis que ceux de l'ambitieux, de l'insensé, sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité !

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carriere des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien? Mais qu'a produit le dernier embrasement, l'un de ceux qui ayent le plus affligé l'espece humaine? Il a ravagé les quatre parties du monde; il a coûté à l'Europe seule plus d'un million de ses habitants. Les hommes qui n'en furent pas les victimes, gémissent, & leur postérité gémira long-temps, sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La nation, que la victoire suivit par-tout, voit encore saigner les blessures dont elle acheta ses triomphes. Sa dette publique, qui, au commencement des troubles, ne passoit pas 1, 617, 087, 060 livres, s'élevoit, à la conclusion de la paix, à 3, 330, 000, 000 livres, pour lesquelles il lui falloit payer un intérêt de 111, 577, 490 livres.

Mais c'est assez parler de guerre. Il est temps de voir par quels moyens les nations qui se sont partagé le grand Archipel de l'Amérique, source de tant de querelles, de négociations & de réflexions, sont parvenues à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder, sans exagération, comme le premier mobile des grands événements qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du Livre dixieme.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE ONZIEME.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont se fait ce commerce. Productions dues aux travaux des esclaves.

QUelques vagabonds inquiets, la plupart flétris par les loix, ou ruinés par leurs débauches, imaginent dans leur désespoir, d'attaquer des vaisseaux Espagnols ou Portugais, richement chargés des dépouilles du nouveau monde. Des isles sauvages, qui par leur situation, assurent le succès de ces pirateries, servent de repaire à ces

brigands, & deviennent bientôt leur patrie. Accoutumés au meurtre, ils méditent la destruction du peuple simple & confiant, qui les avoit accueillis avec humanité ; & les nations policées, dont les Flibustiers étoient le rebut, adoptent sans balancer ce projet exécrable : il est exécuté. Mais il s'agissoit de rendre utiles tant de crimes. L'or & l'argent qu'on n'avoit pas encore cessé de regarder comme les seules productions précieuses qu'on pût tirer de l'Amérique, n'avoient jamais existé dans plusieurs de ces acquisitions, ou n'y existoient plus en assez grande abondance, pour qu'il y eût de l'avantage à les extraire. Quelques spéculateurs, moins aveuglés par les préjugés que la multitude, penserent qu'un sol & un climat si différents des nôtres, pourroient nous fournir des denrées qui manquoient à notre bonheur, ou que nous étions obligés de payer trop cher, & ils proposerent d'y en établir la culture. Des obstacles, en apparence invincibles, s'opposoient à l'exécution de ce plan. Les anciens habitants du pays n'étoient plus ; & quand ils n'auroient pas été exterminés, la foiblesse de leur tempérament, l'habitude du repos, une aversion insurmontable pour le travail, n'eussent guere permis d'en faire des instruments propres à servir l'avidité de leurs oppresseurs. Ces barbares eux-mêmes, nés dans un climat tempéré, ne pouvoient soutenir les travaux pénibles d'un défrichement sous un ciel brûlant & mal-sain. L'intérêt, fertile en expédients, imagina d'aller demander ces cultivateurs à l'Afrique, qui a toujours été dans l'usage vil & inhumain de vendre ses habitants.

CHAPITRE XV.

Les Européens vont chercher en Afrique des cultivateurs.

L'Afrique est une région immense qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'isthme de Suez; lien physique & barriere politique, que la mer doit rompre tôt ou tard par cette pente qu'elle a de faire des golfes & des détroits à l'Orient. Cette presqu'isle, coupée par l'Equateur en deux parties inégales, forme un triangle irrégulier, dont un des côtés regarde l'Orient, l'autre le Nord, & le troisieme l'Occident.

CHAPITRE XVI.

Notions sur la côte orientale de l'Afrique.

Le côté oriental, qui s'étend depuis Suez jusqu'auprès du Cap de Bonne-Espérance, est baigné par la mer Rouge & par l'Océan. L'intérieur du pays est peu connu; & ce qu'on en sait ne peut intéresser, ni l'avidité du négociant, ni la curiosité du voyageur, ni l'humanité du Philosophe. Les Missionnaires même qui avoient fait quelques progrès dans ces contrées, sur-tout dans l'Abyssinie, rebutés par les traitements qu'ils éprouvoient, ont abandonné ces peuples à leur légéreté & à leur perfidie. Les côtes ne sont le plus souvent que des rochers affreux, un amas de sable brûlant & aride. Celles qui sont susceptibles de quelque culture, sont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais & les Hollandois.

Leur commerce, qui ne consiste qu'en un peu d'ivoire ou d'or, & en quelques esclaves, est lié avec celui des Indes Orientales.

CHAPITRE XVII.

Notions sur la côte septentrionale de l'Afrique.

LE côté septentrional, qui va depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Gibraltar, est borné par la Méditerranée. Il a neuf cents lieues de côtes, occupées par l'Egypte, & par le pays connu depuis plusieurs siecles sous le nom de Barbarie.

L'Egypte qui fut le berceau des arts, des sciences, du commerce, du gouvernement, n'a rien conservé qui rappelle à l'esprit des savants le souvenir de sa grandeur passée. Courbée sous le joug du despotisme, que l'ignorance & la superstition des Turcs lui ont imposé, elle ne paroît avoir quelque communication avec les nations étrangeres par les ports de Damiete & d'Alexandrie, que pour les rendre témoins de sa décadence entiere.

La destinée de l'ancienne Lybie, habitée aujourd'hui par les Barbaresques, n'est pas moins étrange. Rien n'est plus ténébreux que les premiers âges de cette immense contrée. Le cahos commence à se débrouiller à l'arrivée des Carthaginois. Ces négociants d'origine Phénicienne bâtissent, cent trente-sept ans avant la fondation de Rome, une ville, dont le territoire d'abord très-borné, s'étend avec le temps à tout le pays connu de nos jours sous le nom de Royaume de Tunis, & plus loin ensuite.

L'Espagne, la plupart des isles de la Méditerranée tom-

bent sous sa domination. Beaucoup d'autres Etats paroissoient devoir encore grossir la masse de cette puissance énorme, lorsque son ambition se heurta contre celle des Romains. A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre si acharnée & si furieuse, qu'il fut aisé de voir qu'elle ne finiroit que par la destruction de l'une ou de l'autre. Celle qui étoit dans la force de ses mœurs républicaines & patriotiques, prit, après les combats les plus savants & les plus opiniâtres, une supériorité décidée sur celle qui étoit corrompue par ses richesses. Le peuple commerçant devint l'esclave du peuple guerrier.

Le vainqueur resta en possession de sa conquête, jusques vers le milieu du cinquieme siecle. Les Vandales poussés par leur premiere impétuosité au-delà de l'Espagne dont ils s'étoient emparés, passerent les colonnes d'Hercule, & se répandirent dans la Lybie comme un torrent. Sans doute, ces barbares y auroient maintenu les avantages de leur irruption, s'ils eussent conservé l'esprit militaire que leur Roi Genseric leur avoit donné. Mais cet esprit s'anéantit avec ce barbare, qui avoit du génie; la discipline se relâcha, & alors s'écroula le gouvernement qui ne portoit que sur cette base. Belizaire surprit ces peuples dans cette confusion, les extermina, & rétablit l'Empire dans ses anciens droits; mais ce ne fut que pour un moment. Les grands hommes qui peuvent former & mûrir une nation naissante, ne sauroient rajeunir une nation vieillie & tombée.

Dans le septieme siecle, les Sarrasins, redoutables par leurs institutions & par leurs succès, armés du glaive & de l'Alcoran, obligerent les Romains, affoiblis par leurs divisions, à repasser les mers, & grossirent de l'Afrique

feptentrionale, la vafte domination que Mahomet venoit de fonder avec tant de gloire. Les Lieutenants du Calife arracherent dans la fuite ces riches dépouilles à leur maître : ils érigerent en Etats indépendants les Provinces commifes à leur vigilance.

Cet ordre de chofes fubfiftoit au commencement du feizieme fiecle, lorfque les Mahométans d'Alger, qui craignoient de tomber fous le joug de l'Efpagne, appellerent les Turcs à leur fecours. La Porte leur envoya Barberouffe, qui, après avoir commencé par les défendre, finit par les affervir. Les Bachas qui lui fuccéderent, ceux qui gouvernoient Tunis & Tripoli, villes également fubjuguées & opprimées, exercerent une tyrannie, heureufement affez cruelle pour devoir expirer dans fes excès. On s'en délivra par la violence qui la foutenoit ; & ce qui mérite peut-être d'être remarqué, le même gouvernement fut adopté par les trois Etats : c'eft une efpece d'ariftocratie. Le Chef, qui, fous le nom de Dey, conduit la République, eft choifi par la milice qui eft toujours Turque, & qui compofe feule la nobleffe du pays. Il eft rare que ces élections fe faffent entre des foldats fans effufion de fang, & il eft ordinaire qu'un homme élu dans le carnage foit maffacré dans la fuite par des gens inquiets qui veulent s'emparer de fa place, ou la vendre pour s'avancer. L'Empire de Maroc, qui a englouti fucceffivement les Royaumes de Fez, de Tafilet & de Sus, parce qu'il eft héréditaire dans une famille nationale, eft cependant fujet aux mêmes révolutions. L'efprit atroce des Souverains & des peuples eft la fource de cette inftabilité.

L'intérieur de la Barbarie eft rempli d'Arabes, qui font ce que devoient être les hommes des premiers âges, pafteurs errants & fans domicile. Des ufages choquants pour

notre délicatesse efféminée, n'ont pour eux rien que de noble ou de simple, comme la nature qui les leur dicte. Lorsque les plus considérables de ces Arabes veulent recevoir un étranger avec distinction, ils vont chercher eux-mêmes le meilleur agneau de leur bergerie, l'égorgent de leurs propres mains; & comme les Patriarches de Moïse ou les Héros d'Homere, ils le coupent par morceaux, tandis que leurs femmes s'occupent des autres préparatifs du festin. Les enfants des personnes les plus qualifiées, ceux même des Scheiks & des Emirs, gardent les troupeaux de leur famille, les garçons & les filles n'ont pas d'autre occupation dans leur jeunesse.

Ces heureuses mœurs ne sont pas celles des peuples qui habitent les côtes & les villes. Une égale aversion pour les travaux champêtres & pour les arts sédentaires, en a fait des pirates. D'abord ils se contentoient de ravager les plaines vastes & fécondes de l'Espagne. Ils surprenoient dans leur lit les habitants paresseux des riches campagnes de Valence, de Grenade, d'Andalousie, & les emmenoient esclaves. Dédaignant dans la suite le butin qu'ils faisoient sur des terres qu'ils avoient autrefois cultivées, ils construisirent de gros vaisseaux, & insulterent le pavillon de toutes les nations. Cette marine qui s'est élevée successivement jusqu'à former de petites escadres, s'accroît tous les ans par l'avidité d'un grand nombre de Chrétiens, qui fournissent aux Barbaresques les matériaux de leurs armements, qui s'intéressent dans leurs courses, qui osent même quelquefois diriger leurs opérations. Ces pirates ont réduit les plus grandes Puissances de l'Europe à la honte de leur faire des présents annuels, qui, sous quelque nom qu'on les déguise, sont un vrai tribut. On les a quelque-

fois punis & humiliés, mais on n'a pas arrêté leurs brigandages. (*)

Charles-Quint, qui, toujours occupé à troubler le siecle où il vécut, ſavoit cependant quelquefois, par cette prévoyance qui rachete les défauts d'un eſprit inquiet, pénétrer dans l'avenir, entrevit ce que les Barbareſques pourroient un jour devenir. Dédaignant d'entrer dans aucune eſpece de négociation avec eux, il forma le généreux projet de les détruire. La rivalité de François I le fit échouer; & l'hiſtoire ne peut louer aucun Prince d'avoir repris depuis l'idée d'une entrepriſe ſi glorieuſe. L'exécution en ſeroit pourtant facile.

Les peuples qui habitent la Barbarie, gémiſſent ſous un joug qu'ils ſont impatients de rompre. Le tyran de Maroc ſe joue inſolemment de la liberté, de la vie de ſes ſujets. Ce Deſpote, bourreau dans toute la rigueur du terme, expoſe tous les jours aux murs de ſon palais ou de ſa Capitale, les têtes innocentes ou criminelles abattues de ſa propre main. Alger, Tunis, Tripoli, quoiqu'à l'abri d'une ſemblable férocité, ne laiſſent pas de traîner des chaînes très-peſantes. Eſclaves de quinze ou vingt mille Turcs ramaſſés dans les boues de l'Empire Ottoman, ils ſont de cent manieres différentes les victimes de cette audacieuſe

---

(*) De l'hommage à la dépendance, à la ſoumiſſion, il n'y a qu'un pas. Pour peu que leurs forces augmentent, on ne pourra plus naviguer ſans leur paſſe-port; & peut-être un jour auront-ils l'ambition de s'établir de nouveau ſur notre continent, ou d'aller nous diſputer la poſſeſſion de l'Amérique. Si le Mahométiſme étoit dans le nouveau monde, il y feroit bien d'autres progrès que le Chriſtianiſme. Une Religion née ſous la Zone Torride doit l'occuper toute entiere avec le temps.

soldatesque. Une autorité qui porte sur une base aussi mouvante, ne peut avoir jetté des racines bien profondes, & rien ne seroit plus aisé que de la renverser.

Nul secours étranger ne retarderoit d'un instant sa chûte. La seule Puissance qu'on pourroit soupçonner d'en desirer la conservation, l'Empire Ottoman, n'est pas assez content du vain titre de protecteur qu'on lui accorde, pour y prendre un vif intérêt. Il lui seroit inutilement inspiré, par les déférences que les circonstances arracheroient vraisemblablement à ces brigands. Ce desir ne donneroit point de forces. Depuis deux siecles, la Porte n'a point de marine, & sa milice se précipite vers le même anéantissement.

Mais à quel peuple est-il réservé de briser les fers que l'Afrique nous forge lentement, & d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs? Aucune nation ne peut le tenter seule; & si elle l'osoit, peut-être la jalousie de toutes les autres y mettroit-elle des obstacles secrets. Ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue universelle. Il faut que toutes les Puissances maritimes concourent à l'exécution d'un dessein qui les intéresse toutes également. Ces Etats, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à se défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils se causent réciproquement. Qu'après s'être si souvent unis pour leur destruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conservation. La guerre aura été, du moins une fois utile & juste.

On ose présumer qu'elle ne seroit pas longue, si elle étoit conduite avec l'intelligence & l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même temps l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible résistance. Qui sait même s'il en trouveroit

trouveroit aucune. Les Barbaresques mis tout-à-coup hors d'état de défense, abandonneroient sans doute à leur fatale destinée, des maîtres & des gouvernements dont ils n'ont encore senti que l'oppression. Peut-être la plus noble, la plus grande des entreprises, coûteroit-elle moins de sang & de trésors à l'Europe, que la moindre des querelles dont elle est continuellement déchirée.

On ne fera pas aux politiques qui formeroient ce plan, l'injure de soupçonner qu'ils borneroient leur ambition à combler des rades, à démolir des forts, à ravager des côtes. Des idées si étroites seroient trop au-dessous des progrès de la raison humaine. Les pays subjugués resteroient aux conquérants, & chacun des alliés auroit des possessions proportionnées aux moyens qu'il auroit fournis à la cause commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus sûres, que le bonheur des vaincus en devroit être la suite. Ce peuple de pirates, ces monstres de la mer, seroient changés en hommes, par de bonnes loix & des exemples d'humanité. Elevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumieres, ils abjureroient, avec le temps, un fanatisme que l'ignorance & la misere ont nourri dans leurs ames; ils se souviendroient toujours avec attendrissement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés sur leurs rivages.

On ne les verroit plus laisser en friche une terre autrefois si fertile. Des grains & des fruits variés couvriroient cette plage immense. Ces productions seroient échangées contre les ouvrages de notre industrie & de nos manufactures. Les négociants d'Europe, établis en Afrique, deviendroient les agents de ce commerce, réciproquement utile aux deux contrées. Une communication si natu-

relle entre des côtes qui se regardent, entre des peuples qui se rencontrent nécessairement, reculeroit pour ainsi dire les barrieres du monde. Ce nouveau genre de conquête qui s'offre à nos premiers regards, deviendroit un dédommagement précieux de celles qui, depuis tant de siecles, font le malheur de l'humanité.

Le plus grand obstacle à une révolution si intéressante, a toujours été la jalousie des grandes Puissances maritimes, qui se sont opiniâtrément refusées aux moyens de rétablir sur nos mers la tranquillité. L'espérance d'arrêter l'industrie de toute nation qui n'a pas de forces, leur a fait habituellement desirer, favoriser même les entreprises des Barbaresques. C'est une atrocité dont elles se seroient épargné l'ignominie, si leurs lumieres avoient égalé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteroient de cet heureux changement; mais les fruits les plus abondants seroient infailliblement pour les Etats maritimes, dans les proportions de leur pouvoir. Leur situation, la sûreté de leur navigation, l'abondance de leurs capitaux, cent autres moyens leur assureroient cette supériorité. Ils se plaignent tous les jours des entraves que l'envie nationale, la manie des interdictions & des prohibitions, les petites spéculations de négoce exclusif, ne cessent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par degrés aussi étrangers les uns aux autres, qu'ils l'étoient dans des temps barbares. Le vuide que forme nécessairement ce défaut de communication seroit rempli, si l'on réduisoit l'Afrique à avoir des besoins & des ressources pour les satisfaire. Le commerce verroit alors une nouvelle carriere ouverte à son ambition.

Cependant si la réduction & le désarmement des Bar-

barefques ne devoient pas être une fource de bonheur pour eux comme pour nous; fi nous ne voulons pas les traiter en freres; fi nous n'afpirons pas à les rendre nos amis; fi nous devons entretenir & perpétuer chez eux l'efclavage & la pauvreté; fi le fanatifme peut encore renouveller ces odieufes croifades, que la philofophie a vouées trop tard à l'indignation de tous les fiecles; fi l'Afrique enfin alloit devenir le théâtre de notre barbarie, comme l'Afie & l'Amérique l'ont été, le font encore : tombe dans un éternel oubli le projet que l'humanité vient de nous dicter ici, pour le bien de nos femblables! Reftons dans nos ports. Il eft indifférent que ce foient les Chrétiens ou les Mufulmans qui fouffrent. Il n'y a que l'homme qui foit digne d'intéreffer l'homme.

Efpere-t-on accoutumer les Africains au commerce, par les voies lentes & douces des traités qu'il faut renouveller fouvent, quand on eft obligé de les acheter chaque fois? Pour être affuré du contraire, il fuffit de jetter un coup d'œil fur la fituation actuelle des Européens avec ces peuples.

Les François n'ont jamais négocié avec Maroc, avec lequel ils ont toujours été dans un état de guerre; & les Anglois, les Hollandois, les Suédois, rebutés par des avanies multipliées, ne s'y montrent que par intervalle. Prefque toutes les affaires font entre les mains du Danemarck, qui les a remifes à une compagnie formée par cinq cents actions de cinq cents écus chacune. Sa création eft de 1755, & fa durée doit être de quarante ans. Elle porte des draps d'Angleterre, des étoffes d'argent & de foie, quelques toiles, des planches, du fer, du goudron, du fouffre; & elle tire du cuivre, des gommes, des laines, de la cire, & des cuirs. C'eft à Salé, à Tetuan, à Mo-

gador, à Safy, à Sainte-Croix que se font ces échanges. On jugera de l'étendue de ce commerce par le produit des douanes qui est affermé 255, 000 livres.

Celui d'Alger est moins considérable. Les Anglois, les François, & les Juifs de Livourne, le font en concurrence. Les deux premieres nations envoyent, par leurs vaisseaux, & la derniere sous pavillon neutre, des draps, des épiceries, du papier, des clincailleries, du café, du sucre, des toiles, de l'alun, de l'indigo, de la cochenille; & reçoivent en payement des laines, de la cire, des plumes, des cuirs, des huiles, plusieurs marchandises provenant des prises. Les retours, quoique d'un quart plus forts que les expéditions, ne passent pas annuellement un million de livres. La moitié est pour la France; & ses rivaux se partagent à-peu-près le reste.

Indépendamment de ce commerce qui appartient tout entier à la capitale, il se fait quelques affaires à la Calle, à Bonne & à Collou, trois autres ports de la République. On auroit vu ce commerce s'étendre & s'améliorer, s'il n'avoit pas été soumis au monopole, & à un monopole étranger. D'anciennes stipulations qui ont été assez communément observées, ont livré cette vaste côte à une compagnie exclusive établie à Marseille. Ses fonds sont de douze cents mille francs; & son commerce annuel, qui peut monter à huit ou neuf cents mille, occupe trente ou quarante bâtiments. Elle fait ses achats de grain, de laine, de corail & de cuir, avec de l'argent. (*)

Tunis peut recevoir pour deux millions de marchandi-

(*) On peut prédire que ses opérations diminueront à mesure que l'exportation du bled actuellement permise en France, rendra l'approvisionnement de la Provence plus facile.

les étrangeres, & vendre des siennes pour deux millions cinq cents mille livres. Les François entrent pour les deux tiers dans ces opérations, & les Toscans pour le reste. La base en est à-peu-près la même que celle de toutes les combinaisons qui se font dans tous les autres Etats Barbaresques.

Les affaires qui se traitent à Tripoli, sont les plus bornées. Le pays est si misérable, qu'on n'y peut porter que quelques clincailleries de peu de valeur. Ce qu'on en tire de laine, de séné, de cendres, de cire & de légumes, n'est d'aucune considération. Mais si cette côte n'est guere profitable au commerce par le peu qu'elle y fournit, & si elle lui est nuisible par les pirateries dont elle l'infeste, la côte occidentale de l'Afrique dédommage de ces pertes par l'utilité dont elle est aux colonies d'Amérique.

CHAPITRE XVIII.

Climat de la côte occidentale de l'Afrique connue sous le nom de Guinée.

LA côte de cette contrée immense s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Tous les habitants en sont noirs. On a recherché la cause de cette couleur, & cette recherche a fait éclore bien des systêmes. La théologie, qui s'est emparée de l'esprit humain par l'opinion, qui a profité des premieres frayeurs de l'enfance, pour en inspirer d'éternelles à la raison; qui a tout dénaturé, géographie, astronomie, physique, histoire; qui a voulu que tout fût merveille & mystere, pour avoir le droit de tout expliquer: la théologie, après avoir

fait une race d'hommes coupables & malheureux par la faute d'Adam, fait une race d'hommes noirs, pour punir le fratricide de son fils. C'est de Caïn que sont descendus les negres. Si leur pere étoit assassin, il faut convenir que son crime est cruellement expié par ses enfants, & que les descendants du pacifique Abel ont bien vengé le sang innocent de leur pere.

Grand Dieu! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent & n'agissent que par un bienfait continuel de ta puissance, & qui te font agir & parler suivant les ridicules caprices de leur ignorance présomptueuse! Sont-ce les démons qui te blasphêment, ou les hommes qui se disent tes Ministres: si pourtant, à ton égard, on peut appeller blasphême, les discours de ces foibles créatures, dont l'existence est si loin de toi, & dont la voix t'insulte, sans être entendue, comme l'insecte murmure dans l'herbe sous les pieds de l'homme qui passe & ne l'entend pas.

Mais les negres tiennent-ils leur couleur du climat qu'ils habitent? Des Philosophes, des Naturalistes célebres le pensent. Il n'existe des negres, dit-on, que dans les pays les plus chauds. Leur couleur devient plus foncée, à mesure qu'ils approchent de l'Equateur. Elle s'adoucit ou s'éclaircit aux extrémités de la Zone Torride. Toute l'espece humaine en général blanchit à la neige, & se hâle au soleil. On voit les nuances du blanc au noir & celles du noir au blanc, marquées, pour ainsi dire, par les degrés paralleles qui coupent la terre, de l'Equateur aux deux poles. Si les Zones imaginées par les inventeurs de la sphere, étoient représentées avec de vraies peintures, on verroit le noir d'ébene se dégrader insensiblement à droite & à gauche jusqu'aux deux tropiques; delà

le brun pâlir & s'éclaircir jusqu'aux cercles polaires, par des nuances de blancheur toujours plus éclatantes. Mais il est singulier que la nature qui a répandu l'émail des plus belles couleurs sur le poil & la plume des animaux, sur les végétaux & les métaux, ait laissé proprement l'homme sans couleur; puisque le noir & le blanc ne sont, l'un que la génération, & l'autre que l'extinction des couleurs.

Quelle que soit la cause primitive & radicale des variétés du coloris dans l'espece humaine, on convient que ce coloris vient d'une substance gélatineuse qui se trouve entre l'épiderme & la peau. Cette substance est noirâtre dans les negres, brune dans les peuples olivâtres ou basanés, blanche dans les Européens, parsemée de taches rougeâtres chez les peuples extrêmement blonds ou roux.

L'anatomie a découvert que dans les negres la substance du cerveau étoit noirâtre; la glande pinéale comme toute noire, & le sang d'un rouge plus foncé que dans les blancs. Leur peau est toujours plus échauffée, & leur pouls plus vif. Aussi la crainte & l'amour sont-ils portés à l'excès chez ce peuple; & c'est ce qui le rend plus efféminé, plus paresseux, plus foible, & malheureusement plus propre à l'esclavage. D'ailleurs, ses facultés intellectuelles étant presque épuisées par les prodigalités de l'amour physique, il n'a ni mémoire ni intelligence, pour suppléer par la ruse à la force qui lui manque. Leur poil, dit-on, est frisé, parce qu'ayant à traverser un rézeau d'une substance plus tenace & plus épaisse, il s'entortille & ne peut s'allonger. La sueur des negres répand une odeur forte & désagréable; parce qu'elle est empreinte de cette graisse épaisse & rance qui séjourne long-temps, & suinte

lentement entre l'épiderme & la peau. Cette substance est si sensible, qu'on y distingue au microscope un sédiment formé en petits grains noirâtres. Aussi la transpiration d'un negre, quand elle est abondante, noircit-elle le linge blanc dont il s'essuye. Un des inconvénients de cette couleur noire, image de la nuit qui confond tous les objets, c'est que les negres ont été obligés, pour être reconnus de loin, de se ciseler, de se marqueter la peau de différentes couleurs. Cet usage est commun, sur-tout parmi les tribus errantes de cette race. Cependant, comme on le voit établi chez les peuples sauvages de la Tartarie & du Canada, l'on peut douter s'il n'appartient pas plutôt à leur genre de vie vagabond, & dispersé, qu'à la couleur du teint.

Enfin, l'anatomie a trouvé l'origine de la noirceur des negres, dans les germes de la génération. Il n'en faut pas davantage, ce semble, pour prouver que les negres sont une espece particuliere d'hommes. Car si quelque chose différencie les especes, ou les classes dans chaque espece, c'est assurément la différence des spermes. C'est donc sans fondement qu'on attribue au climat la couleur des negres, puisqu'en Afrique, sous les mêmes paralleles, la côte orientale n'a point de negres, ou même produit des blancs; puisque dans toute l'Amérique le soleil & le sol n'ont point fait éclore de negres.

Quand on conviendroit que la côte occidentale de l'Afrique est le pays le plus brûlant de tout le globe, il s'ensuivroit uniquement qu'il y a des climats qui ne sont propres qu'à certaines especes, ou des especes affectionnées à certains climats; mais non que la différence des climats change la même espece du blanc au noir. Le soleil ne va point jusqu'à altérer & modifier les germes de la repro-

duction. Les blancs ne deviennent point negres en Afrique, & les negres ne deviennent point blancs en Amérique. L'union ſexuelle de ces deux eſpeces produit des metis, qui participent également de la couleur, des traits, du caractere de l'une & de l'autre. Si l'homme étoit originairement blanc, il faudroit ſuppoſer qu'ayant été créé plus près des Zones glaciales que de la Zone-Torride; il a peuplé la terre ſucceſſivement des poles à l'Equateur; tandis qu'au contraire la fécondité du globe entre les tropiques fait préſumer qu'il s'eſt peuplé de l'Equateur aux poles.

Le climat habité par les negres n'offre de variations ſenſibles que celles dont les ſables ou les marais peuvent être la cauſe. A la chaleur preſque inſupportable du jour ſuccedent des nuits très-fraîches; avec cette différence, qu'elles le ſont moins dans la ſaiſon des pluies que dans le temps de la ſéchereſſe. La roſée moins abondante ſous un ciel nébuleux que dans un horiſon ſerein, eſt ſans doute la cauſe de cette ſingularité.

CHAPITRE XIX.

Sol de la Guinée.

DEpuis les frontieres de l'Empire de Maroc juſqu'au Sénégal, la terre eſt tout-à-fait ſtérile. Quelques Arabes deſcendus de ceux qui conquirent la Barbarie; quelques Maures, anciens habitants du pays, errent miſérablement parmi des ſables brûlants & arides qui vont ſe perdre dans les vaſtes ſolitudes de Sahara.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra-Léona, ceux des rivieres moins conſidérables qui coulent dans le

long espace qui sépare ces principaux fleuves, sont d'une abondance extrême. Le maïs y croît sans beaucoup de soin, ainsi que tous les fruits naturels à l'Amérique; & l'éducation des troupeaux fait presque l'unique occupation des habitants. Ils se nourrissent par goût du lait de juments, & voyagent peu parce que nul besoin ne les fait sortir de leur patrie.

Ceux du Cap de Monté, enveloppés de tous côtés par des sables, forment une nation entiérement isolée du reste de l'Afrique. C'est dans le riz de leurs marais que consiste toute leur nourriture & leur unique richesse. Ils en vendent aux Européens une petite quantité, qui leur est payée avec de l'eau-de-vie & des clincailleries.

Depuis le Cap de Palme jusqu'à la riviere de Volte, les habitants sont marchands & cultivateurs. Ils sont cultivateurs, parce que leur terre, quoique pierreuse, paye largement les peines & les avances nécessaires pour la défricher. Ils sont marchands, parce qu'ils ont derriere eux des nations qui leur fournissent de l'or, du cuivre, de l'ivoire, des esclaves, & que rien ne s'oppose à une communication suivie entre les peuples des terres & ceux de la côte. C'est la seule contrée de l'Afrique où, dans un long espace, on ne soit arrêté ni par de vastes déserts, ni par des rivieres profondes, & où l'on trouve de l'eau & des subsistances.

Entre la riviere de Volte & celle de Calbary, la côte est plate, fertile, bien peuplée, bien cultivée. Il n'en est pas ainsi du pays qui s'étend depuis le Calbary jusqu'au Gabon. Presque entiérement couvert d'épaisses forêts, produisant peu de fruits & point de grains, il est plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoique les pluies y soient abondantes, comme elles doivent

l'être sous l'Equateur, la terre est si sablonneuse, qu'un instant après qu'elles sont tombées, il ne reste aucune trace d'humidité.

Au Sud de la ligne, & jusqu'au Zaire, la côte offre un aspect riant. Basse dans sa naissance, elle s'éleve insensiblement, & présente des champs cultivés, mêlés de bois toujours verds, & des prairies couvertes de palmiers.

Du Zaire au Coanza, & plus loin encore, la côte est ordinairement haute & escarpée. On trouve dans l'intérieur une plaine exhaussée, dont le sol est composé d'un gros sable fertile.

Un peu au-delà du Coanza, commence un pays stérile qui a plus de deux cents lieues d'étendue, & qui se termine aux Hottentots. Dans ce long espace, on ne connoît d'habitants que les Cimbebas, avec lesquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on observe dans les rives de l'Afrique occidentale, n'empêchent pas qu'elles ne jouissent toutes d'un avantage bien rare, peut-être unique. Nulle part sur cette côte immense, on ne voit de ces rochers affreux, dont l'aspect repousse le navigateur. Par-tout la mer est tranquille, le vent régulier, l'ancrage sûr. Par-tout on trouve des ports excellents, où l'on peut se livrer sans inquiétude au travail qu'exige le radoub des plus grands vaisseaux.

Les vents & les courants ont à-peu-près la même direction pendant six mois de l'année, depuis Avril jusqu'en Novembre. Au Sud de la ligne, le vent regne Sud-Est, & la direction des courants est vers le Nord : au Nord de la ligne, le vent regne à l'Est, & la direction des courants est vers le Nord-Est. Dans les six autres mois, les orages changent par intervalles la direction du vent ; mais

il ne souffle plus avec la même force : le ressort de l'air semble s'être relâché. La cause de ce changement paroît influer sur la direction des courants : au Nord de la ligne, ils vont au Sud Ouest; au-delà de la ligne, ils vont au Sud.

CHAPITRE XX.

Gouvernement, politique, guerres, Religion, mœurs de la Guinée.

On ne peut former que des conjectures vagues sur tout ce qui regarde l'intérieur de l'Afrique; mais il est bien avéré que sur toute la côte, le gouvernement est arbitraire. Que le Despote soit appellé au trône par les droits de sa naissance, ou qu'il le soit par élection, les peuples n'ont d'autre loi que sa volonté.

Mais ce qu'on peut trouver singulier en Europe, où le grand nombre des Monarchies héréditaires s'oppose à la tranquillité des gouvernements électifs & à la prospérité de tous les Etats libres, c'est qu'en Afrique les contrées où il y a le moins de révolutions, sont celles qui ont conservé le droit de choisir leurs chefs. Pour l'ordinaire, c'est un vieillard dont la sagesse est généralement connue. La maniere dont se fait ce choix, est simple, mais ne peut convenir qu'à de très-petits Etats. Le peuple se rend à son gré dans trois jours chez le citoyen qui lui paroît le plus propre au commandement. Si les voix se trouvent partagées, celui qui en a réuni un plus grand nombre, nomme le quatrieme jour un de ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de suffrage. Il y

a même quelques tribus où les femmes jouissent de ce privilege.

Telle est, à l'exception des Royaumes héréditaires de Benin & de Juda, la formation de cette foule de petits Etats qui sont au Nord de la ligne. Au Sud, on trouve le Mayombé & le Quilingo, dont les chefs sont pris parmi les Ministres de la Religion; les Empires de Loango & de Congo, où la Couronne se perpétue dans la ligne masculine du côté des femmes, c'est à-dire, que le premier fils de la sœur aînée du Roi, hérite du Trône devenu vacant. Ces peuples croyent qu'un enfant est bien plus sûrement le fils de sa mere que de l'homme qu'elle a épousé: ils s'en rapportent plus au moment de l'enfantement, qu'ils voyent, qu'à celui de la conception, qu'ils ne voyent pas.

Ces nations vivent dans une ignorance entiere de cet art si révéré parmi nous sous le nom de politique. Cependant ils ne laissent pas d'en observer les formalités, & certaines bienséances. L'usage des Ambassades leur est familier, soit pour solliciter des secours contre un ennemi puissant, ou pour réclamer une médiation dans les différends, ou pour faire compliment sur des succès, sur une naissance, sur une pluie après une grande sécheresse. L'envoyé ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de sa mission, ni voyager pendant la nuit dans les Etats d'un Prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin son caractere, & accompagné de cinq ou six de ses amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos, il est reçu avec respect; mais il n'en peut partir avant le lever du soleil, & sans que son hôte ait assemblé quelques personnes qui puissent témoigner qu'il ne lui est arrivé aucun accident. Au reste, on ne connoît aucune de ces

négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on ne stipule rien pour le passé, jamais rien pour l'avenir; tout est pour le présent. D'où l'on peut conclure que ces nations ne sauroient avoir aucun rapport suivi avec les autres parties du globe.

La guerre n'est pas plus combinée que la politique. Nul gouvernement n'a de troupes à sa solde. La profession militaire est l'état de tout homme libre. Tous prennent les armes pour couvrir leurs frontieres, ou pour aller chercher du butin. Les Généraux sont choisis par les soldats, & le choix est confirmé par le Prince. L'armée marche, & le plus souvent les hostilités, commencées le matin, sont terminées le soir. L'incursion du moins n'est jamais longue, parce que n'ayant point de magasins, le défaut de subsistances oblige de se retirer. Ce seroit un grand malheur pour ces peuples, qu'on leur enseignât l'art de tenir la campagne quinze jours de suite.

Ce n'est point le desir de s'agrandir, qui donne naissance aux troubles qui déchirent assez souvent ces contrées. Une insulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille, voilà les sujets ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille, le rachat des prisonniers se fait de part & d'autre. On les échange avec des marchandises, ou avec des esclaves. Jamais on ne cede aucune portion du territoire; il appartient tout entier à la commune, dont le chef fixe l'étendue que chacun doit cultiver pour en recueillir les fruits.

Cette maniere de terminer les différends n'est pas seulement celle des petits Etats qui ont des chefs trop sages pour chercher à s'agrandir, trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands Empires sont réduits à s'y conformer avec des voisins plus foibles qu'eux. Le Despote n'a jamais

de milice sur pied; & quoiqu'il dispose à son gré de la vie des Gouverneurs de ses Provinces, il ne leur prescrit aucun principe d'administration. Ce sont de petits Souverains, qui, dans la crainte d'être soupçonnés d'ambition & punis de mort, vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre les Puissances considérables & les autres Etats, subsiste en même-temps par le pouvoir immense que le Prince a sur ses sujets, & par l'impossibilité où il est de s'en servir comme il le voudroit. Sa volonté n'est qu'un trait, qui ne peut frapper qu'un coup & qu'une tête à la fois. Il peut bien ordonner la mort de son Lieutenant, & toute la Province l'étranglera à son commandement; mais s'il ordonnoit la mort de tous les habitants de la Province, personne ne voudroit exécuter cet ordre, & sa volonté ne suffiroit pas pour armer une autre Province contre celle-là. Il peut tout contre chacun en particulier; mais il ne peut rien contre tous ensemble.

Une autre raison qui empêche l'asservissement des petits Etats par les grands, c'est que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le seul homme qui en ait paru touché, étoit un courtier d'esclaves, qui, dès son enfance, avoit fréquenté les vaisseaux Européens, & qui, dans un âge plus mûr, fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit dire, enflamma son imagination, & lui apprit qu'on se faisoit souvent un grand nom en occasionnant de grands malheurs. De retour dans sa patrie, il se sentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'éleverent à la dignité de Chef des Akanis, & il vint à bout de les armer contre leurs voisins. Rien ne put résister à sa valeur, & sa domination s'étendit sur plus de cent lieues de côtes, dont

Anamabou étoit le centre. Il mourut; personne n'osa lui succéder : & tous les ressorts de son autorité se relâchant à la fois, chaque chose reprit sa place.

La Religion Chrétienne & la Religion Mahométane semblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique occidentale, fréquentée par les Européens. Les Musulmans de la Barbarie ont porté leurs dogmes aux peuples du Cap-Verd, qui, eux-mêmes, les ont étendus plus loin. A mesure que ces dogmes se sont éloignés de leur source, ils se sont si fort altérés que chaque Royaume, chaque village, chaque famille en a de différents. Sans la circoncision, qui est d'un usage général, à peine soupçonneroit-on les peuples de professer le même culte. Il ne s'est tout-à-fait arrêté qu'au Cap de Monté, dont les habitants n'ont point de communication avec leurs voisins.

Ce que les Arabes avoient fait au Nord de la ligne pour l'Alcoran, les Portugais le firent dans la suite au Sud pour l'Evangile. Ils établirent son Empire vers la fin du quinzieme siecle, depuis le pays de Benguela jusqu'au Zaïre. Un culte qui présentoit des moyens sûrs & faciles pour l'expiation de tous les crimes, se trouva du goût des nations qui avoient une Religion moins consolante. S'il fut proscrit depuis dans plusieurs Etats, ce furent les violences de ses promoteurs qui lui attirerent cette disgrace. On l'a même tout-à-fait défiguré, dans les contrées où il s'est maintenu. Quelques pratiques minucieuses sont tout ce qui en reste.

Les côtes placées au centre ont conservé des superstitions locales, dont l'origine doit être fort ancienne. Elles consistent dans le culte de cette foule innombrable de divinités ou de fétiches que chacun se fait à sa mode & pour son usage; dans la foi aux augures, aux épreuves du

du feu & de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris. Il y a des superstitions plus dangereuses; c'est la confiance aveugle qu'on a dans les Prêtres qui en sont les Ministres & les propagateurs : ils ont le dépôt des traditions nationales; ils se mêlent de divination. Le commerce qu'ils sont supposés avoir avec l'esprit mal-faisant, les fait regarder comme les arbitres de la stérilité, de la fertilité des campagnes : à ce titre, on leur offre toujours les premiers fruits. Toutes les autres erreurs dirigent l'homme vers une fin sociale, & tendent à le rendre plus doux & plus paisible.

Les différentes Religions répandues en Afrique, n'en ont pas changé la maniere de vivre, parce que l'influence du climat y est si forte, qu'elle ne laisse que peu d'empire aux opinions sur les mœurs. Les maisons y sont toujours construites de branches de palmier, tout au plus de terre, & couvertes de paille, d'osier ou de roseau. Il n'y a pas d'autres meubles que des paniers, des pots de terre, des nattes qui servent de lit, & des calebasses avec lesquelles on fait tous les ustensiles. Une ceinture qui couvre les reins, tient lieu de tout vêtement. On se nourrit de gibier, de poisson, de fruits, de riz, ou de pain de maïs, mal cuit. Le vin de palmier sert de boisson. Les arts sont inconnus. Tous les travaux se réduisent à quelques occupations champêtres. Il n'y a guere de cultivé que la centieme partie du pays; & encore l'est-elle misérablement, ou par des gens pauvres, ou par des esclaves, à qui leur paresse & leur état font abhorrer le travail.

Il y a moins d'uniformité dans les mœurs que dans les besoins. Sur les bords du Niger, les femmes sont presque toutes belles; si ce n'est pas la couleur, mais la justesse des proportions, qui fait la beauté. Modestes, tendres &

fidelles, un air d'innocence regne dans leurs regards, & leur langage se sent de leur timidité. Les noms de Zilia, de Calipso, de Fanni, de Zamé, qui semblent des noms de volupté, se prononcent avec une inflexion de voix, dont nos organes ne sauroient rendre la mollesse & la douceur. Les hommes ont la taille avantageuse, la peau d'un noir d'ébene, les traits & la physionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux, & de faire la guerre aux bêtes féroces, leur donne une contenance noble. Ils supportent difficilement un outrage; mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevés, leur inspire une reconnoissance sans bornes pour un maître qui les traite bien. On ne connoît point de domestiques plus attentifs, plus sobres, & d'un attachement qui tienne plus de la passion; mais ils ne sont pas bons cultivateurs. Leur corps n'est pas accoutumé à se courber, & à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains dégénere en allant vers l'Est. Les peuples y ont la plupart un corps robuste, mais racourci; un air de force exprimé par des muscles roides; les traits du visage écartés & sans physionomie. Les figures qu'ils s'impriment sur le front, sur les joues, ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un sol ingrat, qui se refuse même au travail, leur a fait une nécessité de la pêche, quoique la mer, presque impraticable par une barre qui regne le long de la côte, semblât les en détourner. Rebutés en quelque sorte par ces deux élements, ils ont cherché des secours chez des nations voisines plus favorisées de la nature; ils en ont tiré leur subsistance, en leur vendant du sel. Leur esprit de négoce s'est étendu depuis l'arrivée des Européens, parce que chez tous les hommes les idées se développent en raison des choses; &

qu'il y a plus de combinaisons à faire pour échanger un esclave contre plusieurs sortes de marchandises, que pour vendre une mesure de sel. Du reste, propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force, ils sont ineptes pour le service intérieur de la domesticité. Cet état est contraire aux habitudes de leur éducation, qui les paye en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail & d'un payement journalier, est peut-être un des meilleurs aliments de l'industrie chez tous les hommes. Les femmes de ces negres marchands, partagent tous leurs travaux, excepté la pêche. Elles n'ont, ni l'aménité, ni la retenue, ni la discrétion, ni la beauté des femmes du Niger, & elles paroissent avoir moins de sentiment. En comparant les deux nations, on seroit tenté de croire que l'une est le bas peuple d'une ville policée, & que l'autre a reçu une éducation distinguée. On apperçoit dans leur langage l'expression de leur caractere. Les accents de l'une sont d'une douceur extrême; ceux de l'autre sont durs & secs comme son terroir. La vivacité y ressemble à la colere, jusques dans le plaisir.

Au-delà de la riviere de Volte, dans le Benin, & dans les autres pays connus sous le nom général de la Côte d'or, les peuples ont la peau unie & d'un noir sombre, les dents belles, la taille moyenne, mais assez bien prise, la contenance timide. Leur physionomie, quoique assez agréable, le seroit beaucoup davantage, sans l'usage où sont les femmes de se cicatriser le visage, & les hommes de se brûler le front. Une métempsicose qui leur est particuliere, fait la base de leur croyance : ils pensent que dans quelque lieu qu'ils aillent, ou qu'on les transporte, ils doivent après leur mort, soit qu'ils se la donnent ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur

bonheur; parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux séjour de l'univers. Une erreur si douce sert à les rendre humains. Les étrangers qui se fixent dans ce climat, y sont traités avec des égards portés jusqu'au respect; dans la persuasion où l'on est qu'ils viennent y recevoir la récompense de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une disposition à la gaieté, qu'on ne remarque pas dans les nations voisines; du goût pour le travail, la conception aisée, un jugement sûr, une équité que les circonstances alterent rarement, & une grande facilité à se façonner aux manieres étrangeres. Il tient davantage aux coutumes de son commerce, lors même qu'elles ne lui sont pas favorables. La méthode de négocier avec lui fut longtemps ce qu'elle avoit été d'abord. Le premier vaisseau qui arrivoit consommoit sa traite, avant qu'un autre pût commencer la sienne. Chacun avoit son tour. Le prix, établi pour l'un, étoit le prix de tous. Ce n'est que depuis peu que cette nation s'est déterminée à profiter des avantages que lui offroit la concurrence des nations Européennes qui fréquentoient ses rades.

Les peuples situés entre la ligne & le Zaire, ont tous une grande ressemblance. Ils sont bien faits. Leur constitution est moins robuste que celle des habitants du nord de l'Equateur; & quoiqu'il y ait quelques marques sur leur visage, on n'y apperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup-d'œil. Leur nourriture est simple, & leur vie frugale. Ils aiment le repos, & ne travaillent jamais au-delà de leurs forces. Leurs fêtes sont accompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois; avec cette différence, qu'en Europe ils étoient l'exercice des nations guerrieres, & qu'en Afrique ils sont l'amusement d'un peuple timide. Les femmes ne

partagent point ces plaiſirs publics. Réunies dans quelques maiſons, elles paſſent myſtérieuſement la journée, ſans qu'aucun homme puiſſe être admis dans leur ſociété. La jalouſie des rangs eſt la plus forte paſſion de ces peuples naturellement paiſibles. Tout eſt étiquette, & à la Cour des Princes, & dans les conditions privées. Au moindre événement, on vole chez ſes amis, ou pour les féliciter, ou pour s'affliger avec eux. Un mariage eſt le ſujet de trois mois de viſites. Les obſeques d'un homme en crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenoient à lui par quelque lien, promenent ſes triſtes reſtes dans pluſieurs Provinces. La troupe groſſit dans la marche; & perſonne ne ſe retire qu'on n'ait dépoſé le cadavre dans le tombeau, avec les démonſtrations de la plus vive douleur. Un goût ſi décidé pour les cérémonies, s'eſt trouvé favorable à la ſuperſtition, & la ſuperſtition a favoriſé l'indolence. Dans ces contrées, la terre aſſez fertile pour n'avoir pas beſoin d'un grand travail, n'eſt cultivée que par des femmes que la ſervitude ou l'indigence condamnent à ce labeur. Les eſclaves mâles, ou les hommes libres, mais pauvres, s'occupent de la chaſſe & de la pêche, ou ſont employés à groſſir le cortege des gens en place. Il y a en général dans cette nation moins d'égalité entre les deux ſexes, qu'on n'en trouve chez ſes voiſins. La naiſſance & le rang y donnent à quelques femmes le droit de ſe choiſir un mari qu'elles tiennent dans une ſujétion extrême. Elles ont même le droit, quand elles en ſont mécontentes, de le réduire à l'eſclavage; & l'on doit imaginer qu'elles uſent volontiers de ce privilege, humiliant pour les deux ſexes. Car, qu'eſt-ce qu'un homme, dont une femme peut faire ſon eſclave? Il n'eſt bon ni pour elle, ni pour lui.

Du Zaire à la riviere de Coanza, on retrouve bien les anciennes mœurs, mais on y remarque un mêlange confus de pratiques Européennes qui ne se voit pas ailleurs. Il est naturel de penser que les Portugais, qui ont de grands établissements dans cette contrée, & qui ont voulu y introduire le Christianisme, se sont plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations, qui, ayant de simples comptoirs au Nord de la ligne, ne se sont occupées que de leur commerce.

Le Lecteur n'a pas besoin d'être averti que tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée, ne doit s'entendre rigoureusement que de cette classe d'hommes qui, dans tous les pays, décide du caractere d'une nation. Les ordres inférieurs, les esclaves s'éloignent de cette ressemblance, à proportion qu'ils sont avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les observateurs les plus pénétrants ont cru voir que la différence des conditions ne produisoit pas sur ce peuple des variétés aussi marquées que nous en trouvons dans les Etats situés entre l'Elbe & le Tibre, qui forment à-peu-près la même étendue de côte que le Niger & le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins ils doivent se ressembler. La multiplicité des institutions civiles & politiques, jette nécessairement dans le caractere moral & dans les habitudes physiques, des nuances qui sont inconnues dans les sociétés moins compliquées. D'ailleurs, la nature plus impérieuse sous la Zone Torride que sous les Zones tempérées, laisse moins d'action aux influences morales ; les hommes s'y ressemblent davantage, parce qu'ils tiennent tout d'elle, & presque rien de l'art. En Europe, un commerce étendu & diversifié, variant & multipliant les jouissances, les fortunes & les conditions,

ajoute encore aux différences que le climat, les loix & les préjugés ont établies chez des peuples actifs & laborieux.

CHAPITRE XXI.

Ancien commerce de la Guinée.

En Guinée, le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il ſe bornoit autrefois à quelques échanges de ſel & de poiſſon ſéché, que conſommoient les nations éloignées de la côte. Elles donnoient en retour des pieces d'étoffe faites d'un fil, qui n'eſt autre choſe qu'une ſubſtance ligneuſe, collée ſous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, & la rend propre à toute ſorte de tiſſure. On en fait des bonnets, des eſpeces d'écharpes, des tabliers pour la ceinture, dont la forme varie ſelon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil eſt le gris lavé. La roſée qui blanchit nos lins, lui donne une couleur de citron que les gens riches préferent. La teinte noire qui eſt à l'uſage du peuple, vient de l'écorce même de ce fil, ſimplement infuſé dans l'eau. La facilité qu'on a trouvée à lui faire prendre toutes les couleurs, a déterminé à en former différentes figures d'hommes, d'oiſeaux & de quadrupedes. Les étoffes ainſi ouvragées, ſervent à tapiſſer l'intérieur des appartements, à couvrir des ſieges, & à faire d'autres meubles.

Les premiers Européens qui fréquenterent les côtes occidentales de l'Afrique, donnerent une valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommes qui n'en avoient point. Ils donnerent un prix à l'or, dont ils tiroient au plus trois mille

marcs par an. Leur inquiete avarice qui n'a jamais été satisfaite de cette extraction, leur a fait imaginer à diverses reprises, des moyens sans nombre pour l'augmenter. Ils se croyent à la veille de réussir, & voici comment.

Dans l'intérieur de l'Afrique, au douzieme & trezieme degrés de latitude septentrionale, est, dit un voyageur moderne, un pays assez vaste, connu sous le nom de Bambouc. Il n'obéit point à un Roi particulier; mais il est gouverné par des Seigneurs de village, nommés Farims. Ces chefs héréditaires & indépendants les uns des autres, sont tous obligés de concourir à la dépense de l'Etat, lorsqu'il est attaqué dans son entier, ou seulement dans quelqu'un de ses membres.

Le territoire de cette République aristocratique est sec & aride. Il n'y croît ni maïs, ni riz, ni légumes. Les chaleurs insupportables qu'on éprouve, viennent en partie de ce qu'il est entouré de hautes montagnes qui empêchent les vents d'en rafraîchir l'air. Le climat n'est pas plus sain qu'agréable : des vapeurs qui sortent continuellement des entrailles d'un sol rempli de minéraux, en rendent le séjour dangereux, sur-tout pour des étrangers.

Ce qui a attiré quelque attention sur un si mauvais pays, c'est son or; l'or qui, aux yeux de l'homme avide, semble racheter tous les maux de la nature, quoiqu'en effet il les augmente tous. Il est si commun dans ce pays, qu'on en trouve presqu'indifféremment par-tout. Il suffit quelquefois, pour en avoir, de racler la superficie d'une terre argilleuse, légere & mêlée de sable. Lorsque la mine est très-riche, elle est fouillée à quelques pieds de profondeur, & jamais plus loin; quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit plus abondante à mesure qu'on creusoit davan-

tage. Les mineurs ſont trop pareſſeux pour ſuivre un travail qui devient toujours plus pénible, & trop ignorants pour remédier aux inconvénients qu'il ne manqueroit pas d'entraîner. Leur négligence & leur ineptie ſont pouſſées ſi loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conſervent que les plus groſſes parties : les plus légeres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitants de Bambouc n'exploitent pas les mines en tout temps, ni quand il leur plaît. Ils ſont obligés d'attendre que des beſoins perſonnels ou publics ayent déterminé les Farims à en accorder la permiſſion. Lorſqu'elle eſt annoncée, tous ceux auxquels il convient d'en profiter, ſe rendent au lieu déſigné. Le travail fini, l'on fait le partage. La moitié de l'or revient au Seigneur, & le reſte eſt diſtribué entre les travailleurs par égales portions. Ceux qui veulent de l'or dans un autre temps que celui de la fouille générale, en vont chercher dans le lit des rivieres, où il eſt commun. (*)

(*) Les François établis dans le Sénégal entendirent parler long-temps des mines de Bambouc, ſans y ajouter beaucoup de foi. Lorſqu'ils en eurent conſtaté l'exiſtence, ils en deſirerent la poſſeſſion. La perte de la colonie a fait paſſer cette ambition à leurs vainqueurs. L'Angleterre s'occupe des moyens de faire couler dans ſon ſein de ſi grands tréſors, quoique la route pour y arriver par le Niger ſoit de plus de trois cents lieues. Sur la foi d'un voyageur moderne, on peut croire les poſſeſſions de Gorée plus à portée de cette conquête par la riviere de Salum, qui avoit toujours été négligée pour des raiſons trop longues à développer, mais qu'on a reconnu dans les dernieres temps propres à recevoir des bâtiments de trois cents tonneaux. Outre que ce chemin eſt plus court

Les François & les Anglois ont successivement jetté des regards avides sur ces richesses réelles ou imaginaires.

---

de moitié que l'autre, il est plus facile. Le Niger est dangereux à remonter; on n'y peut naviguer que dans le temps des inondations; il faut faire une partie du voyage par terre, à cause des rochers qui battent le cours de la riviere. Trois mois sont à peine suffisants pour surmonter ces difficultés, & dans un mois on peut arriver en même-temps par le Salum qui ne présente aucun de ces inconvénients. Les deux fleuves conduisent également, mais avec la même inégalité d'obstacles, à Galam, à Tombut, à Bamburras, moins riches en or que Bambouc, mais pourtant fort riches.

Quel des deux peuples rivaux qui arrive le premier aux mines, par l'une ou par l'autre de ces voies, son ambition n'en sera pas plus près d'être assouvie. Les habitants de Bambouc connoissent le prix de leur pays. Une longue expérience les a convaincus de la passion qu'ont tous les peuples pour leur métal, du desir même qu'ils ont de se rendre maîtres de la région qui le produit. Cette opinion leur a inspiré une telle défiance, qu'ils ne permettent l'entrée de leurs provinces qu'à l'étranger, qui a apporté ce que la stérilité de leur sol les oblige à recevoir d'ailleurs. On feroit difficilement arriver dans une contrée si éloignée de la mer, des forces suffisantes pour l'envahir; & les Européens périroient bientôt dans des sables brûlants, mal-sains & sans subsistance. La séduction paroît la seule voie qui leur soit ouverte. Le moyen le plus efficace pour gagner cette nation, feroit de lui fournir des marchandises qu'elle tire des Moluques, de les lui livrer à meilleur marché, & de lui faire connoître de nouvelles jouissances. A ce prix les Bamboucs céderoient peut-être le droit d'exploiter leurs mines. En attendant cette révolution qui n'arrivera peut-être jamais, nous exerçons dans la Guinée une branche de commerce bien plus importante que tout l'or du monde; c'est celle des esclaves.

Les uns ont eſpéré d'y arriver par le Niger, & les autres par le Salum. Loin d'avoir réuſſi à s'en emparer, on n'eſt pas encore parvenu à en conſtater l'exiſtence. L'inutilité des efforts a redoublé l'activité des eſprits ardents; les négociants raiſonnables ont pris le parti de ſe fixer à un commerce bien plus important : c'eſt le commerce des eſclaves.

CHAPITRE XXII.

Nouveau commerce de Guinée, ou traite des eſclaves.

LA propriété que quelques hommes ont acquiſe ſur d'autres dans la Guinée, eſt d'une origine fort ancienne. Elle y eſt généralement établie, ſi l'on en excepte quelques petits cantons où la liberté s'eſt retirée & cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de ſervitude. Il peut diſpoſer ſeulement des eſclaves qu'il acquiert, ſoit à la guerre, où tout priſonnier eſt eſclave à moins d'échange, ſoit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, ſoit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnoiſſance. Cette loi qui ſemble être faite en faveur de l'eſclave né, pour le faire jouir de ſa famille & de ſon pays, eſt inſuffiſante, depuis que les Européens ont établi le luxe ſur les côtes d'Afrique. Elle ſe trouve éludée tous les jours par les querelles concertées que ſe font deux propriétaires, pour être condamnés tour-à-tour, l'un envers l'autre, à une amende qui ſe paye en eſclaves nés, & dont la diſpoſition devient libre par l'autoriſation de la même loi.

La corruption, contre ſon cours ordinaire, a gagné

des particuliers aux Souverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des esclaves, comme on les suscite en Europe pour avoir des soldats. Ils ont établi l'usage de punir par l'esclavage, non-seulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens, mais ceux qui se trouvoient hors d'état de payer leurs dettes, & ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine est devenue, avec le temps, celle des plus légeres fautes, après avoir été d'abord réservée aux plus grands crimes. On n'a cessé d'accumuler les défenses, même des choses indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les transgressions. L'injustice n'a plus eu de bornes, ni de barrieres. Dans un grand éloignement des côtes, il se trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfants dans des sacs; on met un bâillon aux hommes & aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les ravisseurs sont arrêtés par une force supérieure, ils sont conduits au Souverain, qui désavoue toujours la commission qu'il a donnée, & qui, sous prétexte de rendre la justice, vend sur le champ ses agents aux vaisseaux avec lesquels il a traité.

Malgré ces odieuses ruses, les peuples de la côte se sont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faisoient. Il leur est arrivé ce que doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec son numéraire. Les esclaves sont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'est l'or dans le commerce que nous faisons avec le nouveau monde. Les têtes des negres représentent le numéraire des Etats de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur est enlevé; & on ne leur laisse que des choses qui se consomment. Leur capital disparoît peu à peu; parce qu'il ne peut se régénérer, en raison de

l'activité des consommations. Aussi la traite des noirs seroit-elle déja tombée, si les habitants des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, desquels ils tirent aujourd'hui la plupart des esclaves qu'ils nous livrent. C'est de cette maniere que le commerce des Européens a presque épuisé de proche en proche les richesses commerçables de cette nation.

Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis vingt ans ; & voici comment. On les paye, en plus grande partie, avec des marchandises des Indes orientales, qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandises. Ainsi les colonies d'Amérique, où se conclut le dernier marché des noirs, sont obligées de supporter ces diverses augmentations, & par conséquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant, le propriétaire éloigné qui vend son esclave, reçoit moins de marchandises que n'en recevoit, il y a cinquante ans, celui qui vendoit le sien au voisinage de la côte. Les profits des mains intermédiaires, les fraix de voyage, les droits, quelquefois de trois pour cent, qu'il faut payer aux Souverains chez qui l'on passe, absorbent la différence de la somme que reçoit le premier propriétaire, à celle que paye le marchand Européen. Ces fraix grossissent tous les jours, par l'éloignement des lieux où il reste encore des esclaves à vendre. Plus ce premier marché sera reculé, plus les difficultés du voyage seront grandes. Elles deviendront telles, que de ce que le marchand Européen pourra donner, il restera si peu à offrir au premier vendeur, qu'il préférera de garder son esclave. Alors la traite cessera. Si l'on veut absolument la soutenir, il faudra que nos négociants achetent excessivement cher,

& qu'ils vendent dans les proportions aux colonies, qui, de leur côté, ne pouvant livrer qu'à un prix énorme leurs productions, ne trouveront plus de consommateurs. Mais, jusqu'à ce période, qui est peut-être moins éloigné que ne le pensent les colons, ils vivront tranquillement du sang & de la sueur des negres. Ils trouveront des navigateurs pour en aller acheter, & ceux-ci des tyrans pour en vendre.

Les marchands d'hommes s'associent entre eux, & formant des especes de caravanes, conduisent dans l'espace de deux ou trois cents lieues, plusieurs files de trente ou quarante esclaves, tous chargés de l'eau & des grains nécessaires pour subsister dans les déserts arides que l'on traverse. La maniere de s'en assurer, sans trop gêner leur marche, est ingénieusement imaginée. On passe dans le col de chaque esclave une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée, ferme la fourche par-derriere, de maniere que la tête ne puisse pas passer. La queue de la fourche, dont le bois est fort pesant, tombe sur le devant, & embarrasse tellement celui qui y est attaché, que quoiqu'il ait les bras & les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour se mettre en marche, on range les esclaves sur une même ligne; on appuye & on attache l'extrémité de chaque fourche sur l'épaule de celui qui précede, & ainsi de l'un à l'autre jusqu'au premier dont l'extrémité de la fourche est portée par un des conducteurs. On n'impose guere de chaîne aux autres, sans en sentir soi-même le fardeau. Mais pour prendre sans inquiétude le repos du sommeil, ces marchands attachent les bras de chaque esclave sur la queue de la fourche qu'il porte. Dans cet état, il ne peut ni fuir, ni rien attenter pour sa liberté. Ces précautions ont

paru indiſpenſables; parce que ſi l'eſclave peut parvenir à rompre ſa chaîne, il devient libre. La foi publique, qui aſſure au propriétaire la poſſeſſion de ſon eſclave, & qui dans tous les temps le lui remet entre les mains, ſe tait entre l'eſclave & le marchand qui exerce de toutes les profeſſions la plus mépriſée.

Les eſclaves arrivent toujours en grand nombre, ſurtout lorſqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement eſt néceſſaire, pour diminuer les frais qu'il faut faire pour les conduire. L'intervalle d'un voyage à l'autre, déja long par cette raiſon d'économie, peut être augmenté par des circonſtances particulieres. La plus ordinaire vient des pluies qui font déborder les rivieres & languir la traite. La ſaiſon favorable pour voyager dans l'intérieur de l'Afrique, eſt depuis Février juſqu'en Septembre; & c'eſt depuis Septembre juſqu'en Mars, que le retour des marchands d'eſclaves offre le plus de cette marchandiſe ſur la côte.

CHAPITRE XXIII.

En quels lieux, & de quelle maniere ſe fait le commerce des eſclaves.

La traite des Européens ſe fait au Sud & au Nord de la ligne. La premiere côte, connue ſous le nom d'Angole, n'offre que trois ports, ouverts indifféremment à toutes les nations, Cabinde, Loango, Malymbe, & deux dont les Portugais ſont les ſeuls maîtres, Saint-Paul de Loango & Saint-Philippe de Benguela. Ces parages fourniſſent à-peu-près un tiers des noirs qui ſont portés en

Amérique : ce ne sont ni les plus intelligents, ni les plus laborieux, ni les plus robustes. La seconde, désignée sous le nom général de Côte d'or, est plus abondante en rades; mais elles ne sont pas toutes également favorables au commerce. La gêne qu'ont mise les forts Européens dans plusieurs endroits, en écarte les marchands d'esclaves. On les voit en bien plus grand nombre à Anamabou & à Calbari, où les affaires se traitent avec une liberté entiere.

En 1768, il est sorti d'Afrique 104, 100 esclaves. Les Anglois en ont enlevé pour leurs isles, 53, 100; leurs colons du continent septentrional, 6, 300; les François, 23, 500; les Hollandois, 11, 300; les Portugais, 8, 700; les Danois, 1, 200. Tous ces malheureux ne sont pas arrivés à leur destination. Dans le cours ordinaire des choses, il en doit avoir péri le huitieme dans la traversée. Chaque nation a employé dans ses colonies les cultivateurs qu'elle avoit achetés. Il n'y a que la Grande-Bretagne qui en ait cédé quatre mille aux Espagnols, & introduit en fraude environ trois mille dans les établissements François.

Ce seroit une erreur, & une grande erreur, de penser que l'Amérique reçoit réguliérement le même nombre de noirs. Outre que la guerre diminue considérablement les expéditions pour la Guinée, les combinaisons de la derniere paix ont occasionné de nouveaux défrichements, qui exigeoient des secours extraordinaires. Il faut réduire à soixante mille, la quantité d'hommes dont les bords Africains se privent chaque année. En supposant que chacun d'eux coûte sur les lieux trois cents livres, c'est dix-huit millions que reçoivent ces barbares régions, pour un sacrifice si horrible.

Le

Le négociant François se récriera, nous n'en doutons point, sur le prix où l'on réduit ici les esclaves. Personne n'ignore qu'il les achete beaucoup plus cher; mais il est connu aussi que les Anglois & les Hollandois les ont à meilleur marché, parce qu'ils ne sont pas réduits par l'insuffisance de leur commerce d'Asie, & par l'imperfection de quelques manufactures propres à la traite d'Afrique, de payer comme lui une commission, un fret, des assurances, pour tirer des ports étrangers quelques marchandises dont il est impossible de se passer. Les Portugais ont encore de l'avantage sur ces nations. C'est du Brésil qu'ils font leurs expéditions; c'est avec du tabac & des eaux-de-vie de leur sol, qu'il font principalement leurs échanges; & ils exercent un commerce exclusif sur des côtes qui ont deux cents lieues de long, sur trente & quarante de profondeur.

A l'exception des Portugais, tous les peuples payent les esclaves avec les mêmes marchandises. Ce sont des sabres, des fusils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des clincailleries, des étoffes de laine, sur-tout des toiles des Indes orientales, ou celles que l'Europe fabrique & peint sur leur modele. Les peuples du Nord de la ligne ont adopté pour monnoie, un petit coquillage blanc que nous leur apportons des Maldives. Au Sud de la ligne, le commerce des Européens a de moins cet objet d'échange. On y fabrique pour signe de valeur, une petite piece d'étoffe de paille, de dix-huit pouces de long sur douze de largeur. Ce signe réel n'est que le quarantieme d'une valeur idéale, qu'on appelle *piece*.

Ce mot, depuis que nous fréquentons l'Afrique, est devenu le terme numérique de toutes les choses de la plus grande valeur. Le prix de chaque marchandise que nous

y portons, est fixé invariablement sous la dénomination d'une, de deux, de trois pieces, ou d'un plus grand nombre. Chaque piece coûte d'achat primitif près d'une pistole, & l'on donne depuis quelque temps trente-cinq à trente-six pieces pour un noir, en comprenant les droits. Le plus fort de ces droits est la rétribution qu'il faut donner à un courtier autorisé par le gouvernement, courtier qui est toujours entre le vendeur & l'acheteur, qu'il est important de s'attacher, & qui est devenu un plus grand personnage, à mesure que la concurrence des Européens a augmenté, & que la disette des esclaves s'est fait sentir. Un autre droit, qui, quoique demandé sous le nom de présent, n'en est pas moins un tribut forcé; c'est ce qu'il faut payer au Souverain & à ses principaux Officiers, pour avoir la liberté de traiter. La somme se mesure sur la capacité du navire, & elle peut être évaluée à trois pour cent.

CHAPITRE XXIV.

A-t-on besoin de forts pour se procurer des esclaves?

LES nations Européennes ont cru qu'il entroit dans l'utilité de leur commerce, de former des établissements sur la côte d'Afrique. Les Portugais qui parcoururent les premiers ces vastes contrées, y laisserent par-tout des traces de leur ambition plutôt que de leur sagesse. Les foibles & innombrables colonies qu'ils y avoient jettées, ne tarderent pas à oublier une patrie qui les avoit elle-même oubliées. Avec le temps, il ne resta de tant de conquêtes, que le vaste espace qui s'étend depuis le Zaire jusqu'au

Cap-Negro, d'où le Bréfil tire encore fes efclaves. On a encore confervé quelques ifles de peu d'importance. Celles qui font fituées à l'Oueft du Cap Verd, produifent du fel, nourriffent des beftiaux, & fervent de relâche aux vaiffeaux qui vont aux Indes orientales. Les ifles du Prince & de Saint-Thomas, qui font à l'entrée du golfe de Gabon, fourniffent des rafraîchiffements aux navigateurs qui, partis de la Côte d'or, prennent la route de l'Amérique. Les unes & les autres font comptées pour rien dans le monde commerçant.

Quoique le Portugal ne tirât, même dans les premiers temps, qu'une utilité médiocre des côtes d'Afrique, il étoit fi jaloux de l'empire qu'il y exerçoit en vertu de fa découverte, qu'il ne croyoit pas qu'aucune nation eût droit d'en approcher. Les Anglois, qui, les premiers oferent douter de la légitimité de ces prétentions vers l'an 1553, effuyerent l'affront de voir leurs vaiffeaux arrêtés. Il fallut en venir à une guerre nationale, & fe fouftraire par la fupériorité des armes à cette tyrannie. Dans la fuite, les compagnies exclufives d'Angleterre qui entreprirent ce commerce, formerent fucceffivement des comptoirs fans nombre, dont celui du Cap Corfe, fitué à la Côte d'or, & celui de James, placé dans une ifle à l'entrée de la riviere de Gambie, furent affez conftamment les principaux & les plus utiles. Quoiqu'on en eût abandonné beaucoup, il en reftoit encore feize, lorfque le Parlement, réveillé par le cri public, fe détermina en 1752 à mettre fin à ce monopole. La nation acquit des intéreffés tous ces magafins fortifiés où il n'y avoit que cent vingt hommes, pour la fomme de 1,523,198 livres 13 fols. Leur entretien coûta annuellement environ 292,500 livres.

L'Angleterre faifoit feule, ou prefque feule, tout le

commerce d'Afrique, lorsque les Hollandois entreprirent en 1637 de le partager. La guerre qu'ils soutenoient contre l'Espagne, les autorisoit à attaquer les établissements Portugais en Guinée; & ils s'emparerent de la plupart en fort peu de temps. Le traité de 1641 en assura la propriété à la République. Celle-ci prétendant entrer dans tous les droits du premier possesseur, voulut exclure son rival de ces parages, & ne cessa de l'y molester jusqu'à la paix de Breda. De toutes ces conquêtes, celle du fort de la Mina, à la Côte d'or, se trouva la plus importante. Il avoit été bâti en 1452 par les Portugais, qui avoient enrichi son territoire de la culture du sucre, du maïs, de divers fruits exquis, & de quantité d'animaux utiles qu'ils y avoient transportés. Ils en tiroient beaucoup d'or & quelques esclaves. Cet établissement ne dégénéra pas dans les mains des Hollandois, qui en firent le centre de tous les comptoirs qu'ils avoient acquis, & de toutes les affaires qu'ils traitoient en Afrique.

La prospérité de cette Puissance dans cette partie du monde étoit à son comble, lorsqu'elle y fut attaquée par Louis XIV. Ce Prince qui aspiroit à tous les genres de gloire, saisit la circonstance de la guerre de 1672, pour faire tonner jusqu'aux bords Africains, ces foudres qui portoient la terreur de son pavillon sur toutes les mers. Il enleva aux Hollandois les forts d'Arguin & de Portendic, qui étoient alors le marché général des gommes. Ses sujets établirent dans la suite sur la côte, plusieurs postes qu'il fallut abandonner, ou parce qu'ils étoient mal choisis, ou parce qu'on manquoit de forces pour les soutenir. Depuis que, par un enchaînement de fautes & de revers, la France s'est vue obligée à sacrifier, dans les derniers traités, le Sénegal aux Anglois, il ne lui reste que le comp-

toir de Juida & l'iſle de Gorée, où il n'y a point, où il n'y aura jamais de commerce. Elle commençoit il y a quelques années un établiſſement utile à Anamabou, lorſque les travailleurs furent chaſſés à coups de canon, & en pleine paix, par les vaiſſeaux de la Grande-Bretagne. Un négociateur habile qui ſe trouvoit à Londres, à la nouvelle de cette violence, témoigna ſon étonnement d'une conduite ſi peu meſurée. *Monſieur*, lui dit un Miniſtre très-accrédité chez cette nation éclairée, *ſi nous voulions être juſtes envers les François, nous n'aurions pas pour trente ans d'exiſtence.*

Les Danois qui s'établirent en Afrique un peu après le milieu du dernier ſiecle, & qui y acheterent du Roi d'Aquambo les deux forts de Fréderisbourg & de Chriſtiansbourg, ſitués ſur la Côte d'or, à peu de diſtance l'un de l'autre, n'éprouverent jamais un traitement ſemblable. Ils dûrent la tranquillité dont on les laiſſa toujours jouir, à la médiocrité de leur commerce. Il étoit ſi foible, qu'on n'expédioit qu'un vaiſſeau tous les deux ou trois ans. Cette navigation s'eſt étendue depuis quelque temps; mais elle n'eſt pas encore fort conſidérable.

Si l'on en excepte les Portugais, toutes les nations Européennes aſſujettirent leur négoce d'Afrique à des privileges excluſifs. Les compagnies en poſſeſſion de ce monopole, dont tous les gouvernements ont enfin ſenti & fait ceſſer le vice, fortifierent leurs comptoirs, & pour en écarter les étrangers, & pour aſſujettir les naturels du pays à ne vendre qu'à elles. Lorſque les cantons où étoient les forts n'ont plus eu rien à livrer, la traite a langui parce que les peuples de l'intérieur du pays ont préféré de mener leurs eſclaves dans les ports libres, où ils pouvoient choiſir les acheteurs. Ainſi les comptoirs qui avoient

été si avantageux lorsque la côte étoit bien peuplée, ne sont plus si précieux, depuis que les facteurs de ces comptoirs sont obligés à de grands voyages pour faire leurs achats. L'utilité de ces établissements s'est perdue avec l'épuisement des objets de leur commerce.

CHAPITRE XXV.

Dans le commerce des esclaves, les petits navires sont préférables aux grands.

De la difficulté de se procurer des esclaves, dérive naturellement la méthode d'employer de petits navires à leur extraction. Dans le temps qu'un petit terrein, voisin de la côte, fournissoit en quinze jours ou trois semaines une cargaison, il y avoit de l'économie à employer de gros vaisseaux, parce qu'il étoit possible d'entendre, de soigner & de consoler des esclaves qui parloient tous une même langue. Aujourd'hui que chaque bâtiment peut à peine se procurer par mois soixante ou quatre-vingts esclaves, amenés de deux ou trois cents lieues, épuisés par les fatigues d'un long voyage, embarqués pour rester cinq ou six mois à la vue de leur pays, ayant tous des idiômes différents, incertains du sort qu'on leur prépare, frappés du préjugé que les Européens les mangent & boivent leur sang; l'ennui seul leur donne la mort, ou leur cause des maladies qui deviennent contagieuses par l'impossibilité où l'on se trouve de séparer les malades de ceux qui ne le sont pas. Un petit navire destiné à porter deux ou trois cents negres, évite par le peu de séjour qu'il fait à la côte, la moitié des accidents & des pertes

qu'éprouve un navire de cinq ou ſix cents eſclaves. Auſſi les Anglois qui ont pouſſé ce commerce auſſi loin qu'il peut aller, ont-ils contracté l'habitude de n'envoyer que des bâtiments de cent vingt ou cent trente tonneaux, dans les mers qui s'étendent depuis le Sénégal juſqu'à la riviere de Volte, & de n'en expédier d'un peu plus conſidérables que pour le Colbar, où la traite eſt plus vive, & où ils forment leurs principales cargaiſons. Il n'y a que les François qui ſoient reſtés opiniâtrement fideles à l'ancienne routine. Cependant la ville de Nantes, qui fait ſeule en Afrique autant d'affaires que tous les autres ports du Royaume enſemble, commence à revenir de ſes préjugés. Elle y renoncera ſans doute entiérement; & tous les négociants qui font le même commerce avec leurs propres fonds, ſuivront ſon exemple.

CHAPITRE XXVI.

Il y a des ſaiſons plus ou moins favorables pour le commerce des eſclaves.

IL eſt d'autres abus, des abus de la derniere importance, à réformer dans cette navigation naturellement peu ſaine. Ceux qui s'y livrent, font communément deux fautes capitales. Dupes de leur avidité, les armateurs ont plus d'égard au port qu'à la marche de leurs vaiſſeaux; ce qui prolonge néceſſairement des voyages, dont tout invite à abréger la durée. Un autre inconvénient plus dangereux encore, c'eſt l'habitude où l'on eſt de partir d'Europe en tout temps; quoique la régularité des vents & des courants ait déterminé la ſaiſon convenable pour arriver dans ces parages.

Cette mauvaife pratique a donné naiffance à la diftinction de grande & de petite route. La petite route eft la plus directe & la plus courte. Elle n'a pas plus de dix-huit cents lieues, jufques aux ports les plus éloignés où fe trouvent les efclaves. Trente-cinq ou quarante jours fuffifent pour la faire, depuis le commencement de Septembre jufqu'à la fin de Novembre; parce que depuis le moment du départ jufqu'au terme, on trouve les vents & les courants favorables. Il eft même poffible de la tenter en Décembre, Janvier & Février, mais avec moins de fûreté & de fuccès.

Ces parages ne font plus praticables depuis le commencement de Mars jufqu'à la fin d'Août. On auroit à lutter continuellement contre des courants violents qui portent au Nord, & contre le vent du Sud-Eft qui eft régulier. L'expérience a appris que, dans cette faifon, il falloit s'éloigner des côtes, gagner la pleine mer, naviguer vers le Sud, jufques par les vingt-fix ou vingt-huit degrés entre l'Afrique & le Bréfil, & fe rapprocher enfuite de la Guinée, pour atterrer cent cinquante ou deux cents lieues au vent du port où l'on veut aborder. Cette route eft de deux mille cinq cents lieues, & exige quatre-vingt-dix ou cent jours de navigation.

Indépendamment de fa longueur, cette grande route emporte le temps favorable pour la traite & pour le retour. Les navires font furpris par les calmes, contrariés par les vents, entraînés par les courants; l'eau manque, les vivres fe gâtent, le fcorbut gagne les efclaves. D'autres calamités non moins fâcheufes, ajoutent fouvent au danger de cette fituation. Les negres du Nord de la ligne font fujets à la petite-vérole, qui, par une fingularité fort aggravante, ne fe développe guere chez ce

peuple qu'après l'âge de quatorze ans. Si cette contagion entre dans un navire qui eſt encore à l'ancre, il y a des moyens connus pour en affoiblir la violence. Mais un vaiſſeau attaqué de cette épidémie, s'il eſt en route pour l'Amérique, perd ſouvent toute ſa cargaiſon de negres. Ceux qui ſont nés au Sud de la ligne, rachetent cette maladie par une autre; c'eſt une ſorte d'ulcere virulent, dont la malignité perce & s'irrite davantage ſur mer, ſans jamais guérir radicalement. La médecine devroit peut-être obſerver le double effet de la petite-vérole ſur les negres, qui eſt de reſpecter ceux qui naiſſent au-delà de l'Equateur, & de n'attaquer jamais les autres dans l'enfance. C'eſt par la multiplicité & la variété des effets, qu'on parvient quelquefois à deviner les cauſes des maladies, & à trouver leurs remedes.

Quoique toutes les nations qui font le commerce d'Afrique, ayent un intérêt égal à la conſervation des eſclaves dans la traverſée, elles n'y veillent pas toutes de la même maniere. Elles s'accordent à les nourrir de feves de marais, mêlées d'un peu de riz; mais elles different dans d'autres traitements. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, tiennent rigoureuſement les hommes aux fers, & mettent ſouvent des menottes aux femmes : la foibleſſe de leurs équipages les réduit à cette ſévérité. Les François plus nombreux, accordent plus de liberté; ils briſent tous les liens trois ou quatre jours après leur départ. Les uns & les autres, ſur-tout les Anglois, ſe relâchent trop ſur la fréquentation de leurs matelots avec les captives: ce déſordre donne la mort aux trois quarts de ceux que la navigation de Guinée détruit chaque année. Il n'y a que le Portugais qui, durant ſa traverſée, ſoit à l'abri de révoltes & d'autres calamités. Cet avantage eſt une ſuite

de l'attention qu'il a de ne former ſes armements qu'avec des negres affranchis. Les eſclaves raſſurés par les diſcours & la ſituation de leurs compatriotes, ſe font une idée aſſez favorable de la deſtinée qui les attend. Leur tranquillité fait accorder aux deux ſexes la conſolation d'habiter enſemble : complaiſance qui, dans les autres bâtiments, entraîneroit des inconvénients terribles.

C'eſt une opinion généralement reçue, que les noirs qui arrivent en Amérique ſont aujourd'hui vendus à un prix beaucoup plus haut qu'ils ne l'étoient autrefois. On ſe trompe; & l'erreur vient de ce que l'acheteur ne fait attention qu'au nombre des ſignes de valeur qu'il donne, au-lieu de ne compter que la quantité des denrées qu'il livre en échange. Cette meſure, la ſeule qui ſoit exacte, lui fera voir que les negres n'ont point enchéri, puiſqu'il les paye avec la même quantité de productions dont il les achetoit dans les temps les plus reculés. C'eſt l'argent qui a changé de valeur, & non le malheureux negre.

CHAPITRE XXVII.

Maniere de vendre les eſclaves en Amérique.

TOutes les nations ne vendent pas les eſclaves de la même façon. L'Anglois, qui a acheté indifféremment tout ce qui s'eſt préſenté dans le marché général, ſe défait en gros de ſa cargaiſon. Un ſeul marchand l'acquiert entiere. Les cultivateurs la prennent en détail. Ce qu'ils rebutent eſt envoyé dans les colonies étrangeres, ſoit en interlope, ſoit avec permiſſion. On y eſt plus tenté par le bon mar-

ché du negre, que rebuté par sa mauvaise constitution; & on l'achete. Les yeux s'ouvriront un jour.

Les Portugais, les Hollandois, les François, les Danois, qui n'ont point de débouché pour des esclaves caducs ou infirmes, ne s'en chargent jamais en Guinée. Les uns & les autres divisent leurs cargaisons, suivant les besoins des propriétaires des habitations. Le contrat se fait au comptant ou à crédit, selon les circonstances. Lorsque le terme du payement est à dix-huit mois, comme il arrive trop souvent dans les colonies Françoises, les travaux du noir doivent avoir rendu à cette époque les deux tiers du prix de son acquisition. Si cela n'arrive pas toujours, c'est par des raisons particulieres dont le détail paroît superflu.

CHAPITRE XXVIII.

Misérable condition des esclaves.

On aime à croire & à dire en Amérique, que les Africains sont également incapables de raison & de vertu. Un fait d'une autorité certaine fera juger de cette opinion.

Un bâtiment Anglois, qui en 1752 commerçoit en Guinée, fut obligé d'y laisser son chirurgien, auquel le mauvais état de sa santé ne permettoit plus de soutenir la mer. Murrai s'occupoit du soin de se rétablir, lorsqu'un vaisseau Hollandois s'approcha de la côte, mit aux fers des noirs que la curiosité avoit attirés sur son bord, & s'éloigna rapidement avec sa proie.

Ceux qui s'intéressoient à ces malheureux, indignés

d'une trahison si noire, accourent à l'instant chez Cudjoc, qui les arrête à sa porte, & leur demande ce qu'ils cherchent. *Le blanc qui est chez vous*, s'écrient-ils, *doit être mis à mort, puisque ses freres ont enlevé nos freres. Les Européens qui ont ravi nos concitoyens, sont des barbares*, répond l'hôte généreux; *tuez-les quand vous les trouverez. Mais celui qui loge chez moi, est un être bon, il est mon ami; ma maison lui sert de fort; je suis son soldat, & je le défendrai. Avant d'arriver à lui, vous passerez sur mon corps expirant. O mes amis! quel homme juste voudroit entrer chez moi, si j'avois souffert que mon habitation fût souillée du sang d'un innocent?* Ce discours calma le courroux des noirs; il se retirerent tout honteux du dessein qui les avoit conduits; & quelques jours après, ils témoignerent à Murrai lui-même, combien ils se trouvoient heureux de n'avoir pas consommé un crime, qui leur auroit causé d'éternels remords.

Cet événement doit faire présumer que les premieres impressions que reçoivent les Africains dans le nouveau monde, les déterminent vers de bonnes ou mauvaises qualités. Des expériences répétées ne permettent pas d'en douter. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, embrassent d'eux-mêmes ses intérêts. Ils prennent insensiblement l'esprit, les affections de l'attelier où ils sont fixés. Cet attachement va quelquefois jusqu'à l'héroïsme. Un esclave Portugais, qui avoit déserté dans les bois, ayant appris que son ancien maître étoit arrêté pour un assassinat, vint s'en accuser lui-même en justice, se mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fausses, mais juridiques, de son prétendu crime, & subit le dernier supplice. Des actes d'une nature moins sublime,

mais aſſez fréquents, ont touché le cœur de quelques lons. Pluſieurs diroient volontiers comme le Chevalier am Gooch, Gouverneur de la Virginie, à qui on re-it de ſaluer un negre qui l'avoit prévenu : *Je ſerois bien fâché qu'un eſclave fût plus honnête que moi.*

Mais il y a des barbares qui, regardant la pitié comme une foibleſſe, ſe plaiſent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Graces au Ciel, ils en ſont punis par la négligence, par l'infidélité, par la déſertion, par le ſuicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, ceux de Mina ſpécialement, terminer fiérement leur vie, avec la perſuaſion, qu'après la mort, ils renaîtront dans leur patrie, qu'ils croyent le plus beau pays du monde. L'eſprit de vengeance fournit à d'autres des reſſources plus deſtructives encore. Inſtruits dès l'enfance dans l'art des poiſons, qui naiſſent, pour ainſi dire, ſous leurs mains, ils les employent à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur eſclavage, tous les êtres qui ſervent à l'exploitation des terres de leur oppreſſeur. Pour écarter loin d'eux tous les ſoupçons, ils eſſayent leurs cruautés ſur leurs femmes, leurs enfants, leurs maîtreſſes, ſur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de déſeſpoir, le double plaiſir de délivrer leur eſpece d'un joug plus horrible que la mort, & de laiſſer leur tyran dans un état de miſere qui le rapproche de leur état. La crainte des ſupplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractere de prévoir l'avenir ; & d'ailleurs, ils ſont bien aſſurés de tenir le ſecret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais communes à tous les peuples éclairés ou ſauvages, on voit les negres allier, à leur poltro-

nerie naturelle, une fermeté inébranlable. La même organisation qui les soumet à la servitude, par la paresse de l'esprit & le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouis, pour un effort extraordinaire : lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux se couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter sa liberté par le vil ministere de bourreau.

Cependant rien n'est plus affreux que la condition du noir dans tout l'Archipel Américain. Une cabane étroite, mal-saine, sans commodités, lui sert de demeure. Son lit est une claie plus propre à briser le corps qu'à le reposer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois, forment son ameublement. La toile grossiere qui cache une partie de sa nudité, ne le garantit ni des chaleurs insupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuses de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf salé, de morue, de fruits & de racines, ne soutient qu'à peine sa misérable existence. Privé de tout, il est condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, sous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces esclaves, quoique par-tout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouissent d'un sol étendu, leur donnent communément une portion de terre qui doit fournir à tous leurs besoins. Ils peuvent employer à son exploitation une partie du Dimanche, & le peu de moments qu'ils dérobent les autres jours au temps de leurs repas. Dans les isles plus resserrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a passé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la subsistance des negres, également

deſtructeur pour les hommes & pour la culture. On leur ...corde le Samedi, ou un autre jour, pour gagner, ſoit en ...illant dans les habitations voiſines, ſoit en les pil-...le quoi vivre pendant la ſemaine.

Out... ces différences tirées de la ſituation locale des établiſſe...ents dans les iſles de l'Amérique, chaque nation Européenne a une maniere de traiter ſes eſclaves qui lui eſt propre. L'Eſpagnol en fait les compagnons de ſon indolence; le Portugais, les inſtruments de ſes débauches, le Hollandois, les victimes de ſon avarice; l'Anglois, qu... tire aiſément des ſubſiſtances de ſes poſſeſſions du continent ſeptentrional, en eſt moins économe que les autres peuples. S'il ne facilite jamais le mariage entre ſes noirs, il reçoit avec bonté comme un préſent de la nature, les enfants iſſus de liaiſons plus libres, & n'exige guere des peres & des meres un travail ou un tribut au-deſſus de leurs forces. Les eſclaves ſont à ſes yeux des êtres purement phyſiques, qu'il ne faut pas uſer ni détruire ſans néceſſité; mais jamais il ne ſe familiariſe avec eux, jamais il ne leur ſourit, jamais il ne leur parle. On diroit qu'il craint de leur laiſſer ſoupçonner que la nature ait pu mettre entre eux & lui quelque trait de reſſemblance. Auſſi en eſt-il haï. Le François, moins fier, moins dédaigneux, accorde aux Africains une ſorte de moralité; & ces malheureux, touchés de l'honneur de ſe voir traités comme des créatures preſque intelligentes, paroiſſent oublier qu'un maître impatient de faire fortune, outre preſque toujours la meſure de leurs travaux, & les laiſſe manquer ſouvent de ſubſiſtances.

Les opinions même des Européens influent ſur le ſort des negres de l'Amérique. Les Proteſtants qui n'ont pas l'eſprit de proſélytiſme, les laiſſent vivre dans le Mahomé-

tisme, ou dans l'idolâtrie où ils sont nés, sous prétexte qu'il seroit indigne de tenir *ses freres en Christ* dans la servitude. Les Catholiques se croyent obligés de leur donner quelques instructions, de les baptiser; mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême, nul & vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer, auquel ils sont, disent-ils, accoutumés dès cette vie.

Tout les rend insensibles à cette crainte, & les tourments de leur servitude, & les maladies auxquelles ils sont sujets en Amérique. Deux leur sont particulieres; c'est le pian, & le mal d'estomac. Le premier effet de la derniere, est de leur rendre la peau & le teint olivâtre. Leur langue blanchit; un sommeil insurmontable les appesantit; ils sont languissants, incapables du moindre exercice. C'est un anéantissement, un affaissement total de la machine. On est si découragé dans cet état, qu'on se laisse assommer plutôt que de marcher. Le dégoût des aliments doux & sains, est accompagné d'une espece de passion pour tout ce qui est salé ou épicé. Les jambes s'enflent, la poitrine s'engorge; peu échappent. La plupart finissent par être étouffés, après avoir souffert & déperi pendant plusieurs mois.

L'épaississement du sang, qui paroît être la source de ces maux, peut venir de plusieurs causes. Une des principales, est sans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui se voyent garottés comme des criminels, qui se trouvent tout-à-coup sur mer pendant deux mois ou six semaines, qui, du sein d'une famille chérie, passent sous la verge d'un peuple inconnu, dont ils attendent les plus affreux supplices. Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en

en elle-même, les dégoûte dans la traversée. A leur arrivée dans les isles, les aliments qu'on leur distribue ne sont ni bons ni suffisants. Pour comble de malheur, plusieurs d'entre eux ont contracté en Afrique, l'habitude de manger d'une certaine terre qui leur plaisoit & ne les incommodoit pas : ils en cherchent qui lui ressemble ; & le hasard a placé à leurs pieds une sorte de tuf d'un rouge jaunâtre qui acheve de ruiner leur estomac.

Le pian, qui est la seconde maladie particuliere aux negres, se manifeste par des gales seches, dures, calleuses, circulaires, quelquefois couvertes par la peau, mais le plus souvent ulcérées, & comme saupoudrées d'une farine blanchâtre qui tire sur le jaune. On a voulu confondre le pian avec le mal vénérien, parce que le même remede leur convient. Cette opinion, quoique assez générale, est moins fondée qu'elle ne le paroît au premier coup d'œil.

Tous les negres venus de Guinée, ou nés aux isles, hommes & femmes, ont le pian une fois en leur vie : c'est une gourme qu'ils sont obligés de jetter ; mais il est sans exemple qu'aucun d'eux en ait été attaqué de nouveau, lorsqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais, ou presque jamais, cette maladie, malgré le commerce fréquent, on peut dire journalier, qu'ils ont avec les négresses. Celles-ci nourrissent les enfants blancs, & ne leur donnent point le pian. Comment concilier ces faits qui sont incontestables, avec le systême que la médecine peut avoir adopté sur la nature du pian ? Pourquoi ne veut-on pas que le germe, le sang & la peau des negres, soient susceptibles d'un venin particulier à leur espece ? La cause de ce mal est peut-être dans celle de leur couleur : une différence en amene d'autres. Il n'y a

point d'être ni de qualité, qui soient isolés dans la nature.

Mais quel que soit ce mal, il est prouvé par des calculs dont on ne dispute pas la justesse, qu'il meurt tous les ans en Amérique la septieme partie des noirs qu'on y porte de Guinée. Quatorze cents mille malheureux, qu'on voit aujourd'hui dans les colonies Européennes du nouveau monde, sont les restes infortunés de neuf millions d'esclaves qu'elles ont reçus. Cette destruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat, qui se rapproche beaucoup de celui d'Afrique, & moins encore des maladies, qui, de l'aveu de tous les observateurs, moissonnent peu de victimes. Sa source doit être dans le gouvernement des esclaves. Ne pourroit-on pas le corriger?

CHAPITRE XXIX.

Comment on pourroit rendre l'état des esclaves plus supportable.

LE premier pas dans cette réforme, seroit d'apprendre à connoître l'homme physique & moral. Ceux qui vont acheter les noirs sur des côtes barbares, ceux qui les mènent en Amérique, ceux sur-tout qui dirigent leur industrie, se croyent obligés par état, souvent même pour leur propre sûreté, d'opprimer ces malheureux. L'ame des conducteurs, fermée à tout sentiment de compassion, ne connoît de ressorts que ceux de la crainte ou de la violence, & elle les employe avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations, cessant de dédaigner le soin de leurs esclaves, se livroient à une

occupation dont tout leur fait un devoir, ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'histoire de tous les peuples leur démontreroit, que, pour rendre l'esclavage utile, il faut au moins le rendre doux; que la force ne prévient point les révoltes de l'ame; qu'il est de l'intérêt du maître que l'esclave aime à vivre, & qu'il n'en faut plus rien attendre, dès qu'il ne craint plus de mourir.

Ce trait de lumiere puisé dans le sentiment, meneroit à beaucoup de réformes. On se rendroit à la nécessité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible servitude qui ait existé, depuis l'infâme origine de l'esclavage. On sentiroit qu'il n'est pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs sueurs, puissent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ses peines. Par degrés, on arriveroit à cette modération politique, qui consiste à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ses droits, pour en retirer plus sûrement le tribut des devoirs qu'on lui impose. Le résultat de cette sage économie, seroit la conservation d'un grand nombre d'esclaves, que les maladies, causées par le chagrin ou l'ennui, enlevent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en dissiper même l'idée, en favorisant un goût naturel qui semble particulier aux negres.

Leurs organes sont singuliérement sensibles à la puissance de la musique. Leur oreille est si juste, que dans leurs danses, la mesure d'une chanson les fait sauter & retomber cent à la fois, frappant la terre d'un seul coup. Suspendus, pour ainsi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un instrument, une vibration de l'air est l'ame de

tous ces corps; un son les agite, les enleve, & les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds est toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, rien sans avoir l'air de danser. La musique chez eux anime le courage, éveille l'indolence. On voit sur tous les muscles de leurs corps toujours nuds, l'expression de cette extrême sensibilité pour l'harmonie. Poëtes & musiciens, ils subordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils se réservent d'allonger ou d'abréger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Un objet, un événement frappe un negre; il en fait aussi-tôt le sujet d'une chanson. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poésie. Trois ou quatre paroles qui se répetent alternativement entre le chanteur & les assistants en chœur, forment quelquefois tout le poëme. Cinq ou six mesures font toute l'étendue de la chanson. Ce qui paroît singulier, c'est que le même air, quoiqu'il ne soit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danser pendant des heures entieres : il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devroient causer ces répétitions. Cette espece d'intérêt est dû à la chaleur & à l'expression qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs sont presque toujours à deux temps. Aucun n'excite la fierté. Ceux qui sont faits pour la tendresse, inspirent plutôt une sorte de langueur. Ceux même qui sont les plus gais, portent une certaine empreinte de mélancolie. C'est la maniere la plus profonde de jouir pour les ames sensibles.

Un penchant si vif pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en serviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amusements économisés avec intelligence, empêcheroient la stupidité si ordinaire dans

les esclaves, allégeroient leurs travaux, & les préserveroient de ce chagrin dévorant qui les consume & abrege leurs jours. Après avoir pourvu à la conservation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui sont nés dans les isles mêmes.

Ce ne sont pas les negres qui refusent de se multiplier dans les chaînes de leur esclavage. C'est la cruauté de leurs maîtres qui a su rendre inutile le vœu de la nature. Nous exigeons des negresses des travaux si durs, avant & après leur grossesse, que leur fruit n'arrive pas à terme, ou survit peu à l'accouchement. Quelquefois même, on voit des meres désespérées par les châtiments que la foiblesse de leur état leur occasionne, arracher leurs enfants du berceau pour les étouffer dans leurs bras, & les immoler avec une fureur mêlée de vengeance & de pitié, pour en priver des maîtres barbares. Cette atrocité, dont toute l'horreur retombe sur les Européens, leur ouvrira peut-être les yeux. Leur sensibilité sera réveillée par des intérêts mieux raisonnés. Ils connoîtront qu'ils perdent plus qu'ils ne gagnent à outrager perpétuellement l'humanité; & s'ils ne deviennent pas les bienfaicteurs de leurs esclaves, du moins cesseront-ils d'en être les bourreaux.

On les verra peut-être se déterminer à rompre les fers des meres qui auront élevé un nombre considérable d'enfants, jusqu'à l'âge de six ans. Rien n'égale l'appât de la liberté sur le cœur de l'homme. Les négresses animées par l'espoir d'un si grand avantage, auquel toutes aspireroient, & auquel peu parviendroient, feroient succéder à la négligence & au crime, la vertueuse émulation d'élever des enfants, dont le nombre & la conservation leur assureroit un état tranquille.

Après avoir pris des mesures sages pour ne pas priver

leurs habitations des secours que leur offre une fécondité presque incroyable, ils songeront à nourrir, à étendre la culture par la population, & sans moyens étrangers. Tout les invite à établir ce système facile & naturel.

Il y a quelques Puissances dont les établissements des isles de l'Amérique acquierent tous les jours de l'étendue, & il n'y en a aucune dont la masse de travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique, où les Européens vont recrûter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes; & en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'esclaves s'épuisera de plus en plus avec le temps. Mais cette révolution dans le commerce fût-elle aussi chimérique qu'elle paroît prochaine, il n'en reste pas moins démontré, qu'un grand nombre d'esclaves tirés d'une région éloignée périt dans la traversée ou dans un nouvel hémisphere; que rendus en Amérique, ils reviennent à un très-haut prix; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne soit abrégée, & que la plupart de ceux qui parviennent à une vieillesse malheureuse, sont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oisiveté, souvent peu propres aux occupations qu'on leur destine, & continuellement désespérés d'être séparés pour toujours de leur patrie. Si le sentiment ne nous trompe pas, des cultivateurs nés dans les isles même de l'Amérique, respirant toujours leur premier air, élevés sans autre dépense qu'une nourriture peu chere, formés de bonne heure au travail par leurs propres peres, doués d'une intelligence ou d'une aptitude singuliere pour tous les arts : ces cultivateurs devroient être préférables à des esclaves vendus, expatriés & toujours forcés.

Le moyen de ſubſtituer aux noirs étrangers ceux des colonies mêmes, s'offre ſans le chercher. Il ſe réduit à ſoigner les enfants noirs qui naiſſent dans les iſles; à concentrer dans leurs atteliers cette foule d'eſclaves qui promenent leur inutilité, leur libertinage, le luxe & l'inſolence de leurs maîtres dans toutes les villes & les ports de l'Europe; ſur-tout à exiger des navigateurs qui fréquentent les côtes d'Afrique, qu'ils forment leur cargaiſon d'un nombre égal d'hommes & de femmes, ou même de quelques femmes de plus durant quelques années, pour faire ceſſer plutôt la diſproportion qui ſe trouve entre les deux ſexes.

Cette derniere précaution, en mettant les plaiſirs de l'amour à la portée de tous les noirs, les conſoleroit & les multiplieroit. Ces malheureux oubliant le poids de leurs chaînes, ſe ſentiront renaître. Ils ſont la plupart fideles juſqu'à la mort aux négreſſes que l'amour & l'eſclavage leur ont données pour compagnes; ils les traitent avec cette compaſſion que les miſérables puiſent mutuellement les uns pour les autres dans la dureté même de leur ſort; ils les ſoulagent ſous le fardeau de leurs occupations; ils s'affligent du moins avec elles, lorſque par l'excès du travail, ou par le défaut de nourriture, la mere ne peut offrir à ſon enfant qu'une mammelle tarie ou baignée de ſes larmes. De leur côté, les femmes, quoiqu'on ne leur faſſe pas une obligation d'être chaſtes, ſont inébranlables dans leurs engagements; à moins que la vanité d'être aimées des blancs ne les rende volages. Malheureuſement c'eſt une tentation d'inconſtance à laquelle elles n'ont que trop ſouvent occaſion de ſuccomber.

Ceux qui ont cherché les cauſes de ce goût pour les négreſſes, qui paroît ſi dépravé dans les Européens, en

ont trouvé la source dans la nature du climat, qui, sous la Zone Torride, entraîne invinciblement à l'amour; dans la facilité de satisfaire sans contrainte & sans assiduité ce penchant insurmontable; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les négresses, lorsque l'habitude a familiarisé les yeux avec leur couleur; sur-tout dans une ardeur de tempérament qui leur donne le pouvoir d'inspirer & de sentir les plus brûlants transports. Aussi se vengent-elles, pour ainsi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les passions désordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres; & nos courtisannes en Europe, n'ont pas mieux que les esclaves négresses l'art de consumer & de renverser de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent sur les Européennes, en véritable passion pour les hommes qui les achetent. C'est à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert & prévenu des conspirations qui auroient fait succomber tous les oppresseurs sous le couteau de leurs esclaves. Ce châtiment, sans doute, étoit bien mérité par la double tyrannie de ces indignes ravisseurs des biens & de la liberté de tant de peuples.

CHAPITRE XXX.

L'esclavage répugne à l'humanité, à la raison & à la justice.

On ne s'avilira pas ici jusqu'à grossir la liste ignominieuse de ces Ecrivains qui consacrent leurs talents à justifier par la politique ce que réprouve la morale. Dans un siecle où tant d'erreurs sont courageusement démasquées,

il feroit honteux de taire des vérités importantes à l'humanité. Si tout ce que nous avons déja dit n'a paru tendre qu'à diminuer le poids de la fervitude, c'eft qu'il falloit foulager d'abord des malheureux qu'on ne pouvoit délivrer; c'eft qu'il s'agiffoit de convaincre leurs oppreffeurs même, qu'ils étoient cruels au préjudice de leurs intérêts. Mais en attendant que de grandes révolutions faffent fentir l'évidence de cette vérité, il convient de s'élever plus haut. Démontrons d'avance qu'il n'eft point de raifon d'état qui puiffe autorifer l'efclavage. Ne craignons pas de citer au tribunal de la lumiere & de la juftice éternelles, les gouvernements qui tolerent cette cruauté, ou qui ne rougiffent pas même d'en faire la bafe de leur puiffance.

Montefquieu n'a pu fe réfoudre à traiter férieufement la queftion de l'efclavage. En effet, c'eft dégrader la raifon, que de l'employer, on ne dira pas à défendre, mais à combattre même un abus fi contraire à la raifon. Quiconque juftifie un fi odieux fyftême, mérite du Philofophe un profond mépris, & du negre un coup de poignard.

Si vous portez votre main fur moi, je me tue, difoit Clariffe à Lovelace; & moi je dirois à celui qui attenteroit à ma liberté : Si vous approchez, je vous poignarde; & je raifonnerois mieux que Clariffe, parce que défendre ma liberté, ou, ce qui eft la même chofe, ma vie, eft mon premier devoir, refpecter celle d'autrui n'eft que le fecond; & que, toutes chofes d'ailleurs égales, la mort d'un coupable eft plus conforme à la juftice que celle d'un innocent.

Dira-t-on que celui qui veut me rendre efclave n'eft point coupable, qu'il ufe de fes droits? Où font-ils, fes droits? Qui leur a donné un caractere affez facré pour faire taire

les miens? Je tiens de la nature le droit de me défendre; elle ne t'a donc pas donné celui de m'attaquer. Que si tu te crois autorisé à m'opprimer, parce que tu es plus fort & plus adroit que moi; ne te plains donc pas quand mes bras vigoureux ouvriront ton sein pour y chercher ton cœur; ne te plains pas, lorsque, dans tes entrailles déchirées, tu sentiras la mort que j'y aurai fait passer avec tes aliments. Je suis plus fort ou plus adroit que toi; sois à ton tour victime, expie maintenant le crime d'avoir été oppresseur. (*)

Celui qui soutient le systême de l'esclavage, est l'ennemi de toute l'espece humaine. Il la partage en deux sociétés d'assassins légitimes; les oppresseurs & les opprimés. Il vaudroit autant crier aux hommes: Si vous voulez conserver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre.

Mais, dites-vous, le droit d'esclavage s'étend sur le travail & la liberté, non sur la vie. Eh quoi! le maître qui dispose de l'emploi de mes forces, ne dispose-t-il pas de mes jours, qui dépendent de l'usage volontaire & modéré de mes facultés? Qu'est-ce que l'existence pour celui qui n'en a pas la propriété? Je ne puis tuer mon esclave, mais je puis faire couler son sang goutte à goutte sous le fouet d'un bourreau; je puis l'acca-

(*) Eh! ne sentez-vous pas, malheureux apologistes de l'esclavage, que vous couvrez la terre d'assassins légitimes: que vous sapez la société par ses fondements, en armant tantôt un peuple contre tous les autres, & tantôt plusieurs nations contre une seule; que vous criez aux hommes: Si vous voulez conserver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre.

lier de douleurs, de travaux & de privations; je puis attaquer de toutes parts, & miner ſourdement les principes & les reſſorts de ſa vie; je puis étouffer par des ſupplices lents, le germe malheureux qu'une négreſſe porte dans ſon ſein. Ainſi les loix ne protegent l'eſclave contre une mort prompte, que pour laiſſer à ma cruauté le droit de le faire mourir tous les jours.

Diſons mieux. Le droit d'eſclavage eſt celui de commettre toutes ſortes de crimes: ceux qui attaquent la propriété; vous ne laiſſez pas à votre eſclave celle de ſa perſonne: ceux qui détruiſent la ſûreté; vous pouvez l'immoler à vos caprices: ceux qui font frémir la pudeur... Tout mon ſang ſe ſouleve à ces images horribles. Je hais, je fuis l'eſpece humaine, composée de victimes & de bourreaux; & ſi elle ne doit pas devenir meilleure, puiſſe-t-elle s'anéantir!

Un mot encore, puiſqu'il faut tout dire. Cartouche aſſis au pied d'un arbre dans une forêt profonde, calculant la recette & la dépenſe de ſon brigandage, les récompenſes & les ſalaires de ſes agents, & s'occupant avec eux d'idées de proportion & de juſtice diſtributive; Cartouche eſt-il fort différent de l'armateur, qui, courbé ſur un comptoir, regle, la plume à la main, le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre ſur les côtes de Guinée; qui examine à loiſir combien chaque negre lui coûtera de fuſils à livrer, pour entretenir la guerre qui fournit les eſclaves; de chaînes de fer pour le tenir garotté ſur ſon vaiſſeau; de fouets, pour le faire travailler; combien lui vaudra chaque goutte de ſang dont ce negre arroſera ſon habitation; ſi la negreſſe donnera plus à ſa terre par les travaux de ſes mains que par le travail de l'enfantement?... Que penſez-vous du parallele?... Le voleur attaque & prend l'argent; le négociant prend la perſonne

même. L'un viole les institutions sociales, l'autre viole la nature. Oui, sans doute; & s'il existoit une Religion qui autorisât, qui tolérât, ne fut-ce que par son silence, de pareilles horreurs; si, d'ailleurs, occupée de questions oiseuses ou séditieuses, elle ne tonnoit pas sans cesse contre les auteurs ou les instruments de cette tyrannie; si elle faisoit un crime à l'esclavage de briser ses chaînes; si elle souffroit dans son sein le juge inique qui condamne le fugitif à la mort : si cette Religion existoit, il faudroit en étouffer les Ministres sous les débris de leurs autels.

Mais les negres sont une espece d'hommes nés pour l'esclavage; ils sont bornés, fourbes, méchants; ils conviennent eux-mêmes de la supériorité de notre intelligence, & reconnoissent presque la justice de notre empire.

Les negres sont bornés; parce que l'esclavage brise tous les ressorts de l'ame. Ils sont méchants; pas assez avec vous. Ils sont fourbes; parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Ils reconnoissent la supériorité de notre esprit; parce que nous avons abusé de leur ignorance : la justice de notre empire, parce que nous avons abusé de leur foiblesse. J'aimerois autant dire que les Indiens sont une espece d'hommes nés pour être écrasés; parce qu'il y a chez eux des fanatiques, qui se précipitent sous les roues du char de leur idole, devant le temple du Jagernat. (*)

(*) Mais tous ces negres étoient esclaves avant qu'on les achetât pour l'Amérique. La plupart étoient nés dans l'esclavage, les autres y étoient tombés, soit par le droit de la guerre, soit par une peine de mort encourue par des crimes, & commuée en celle de la servitude.

C'est vous, colons avares & paresseux, qui entretenez l'esclavage en Afrique, par l'achat que vous faites de ces mal-

Mais ces negres étoient nés esclaves. A qui, barbares, ferez-vous croire, qu'un homme peut être la propriété d'un Souverain, un fils la propriété d'un pere, une femme la propriété d'un mari, un domestique la propriété d'un maître, un negre la propriété d'un colon?

Mais ces esclaves s'étoient vendus eux-mêmes. Jamais un homme a-t-il pu permettre, par un pacte ou par un serment, à un autre homme, d'user & d'abuser de lui! S'il a consenti à ce pacte ou fait ce serment, c'est dans un accès d'ignorance ou de folie; & il en est relevé au moment où il se connoît, où sa raison revient.

Mais ils avoient été pris à la guerre. Que vous importe? laissez le vainqueur abuser comme il voudra de sa victoire. Pourquoi vous rendez-vous son complice?

Mais c'étoient des criminels, condamnés dans leur pays à l'esclavage. Qui les avoit jugés? Ignorez-vous que dans un Etat despotique, il n'y a de coupable que le despote?

Le sujet d'un despote est, de même que l'esclave, dans un état contre nature. Tout ce qui contribue à y retenir l'homme, est un attentat contre sa personne. Toutes les

---

heureuses victimes. Vous soufflez la guerre, en mettant un prix non pas à la rançon, mais à la propriété sur les prisonniers. Vos vaisseaux y ont apporté un germe de destruction qui ne disparoîtra qu'avec la cessation de votre abominable commerce, ou qu'à l'extinction de cette misérable race que vous forcez à s'égorger pour de l'eau-de-vie. Ce sont, dites-vous, des criminels qui, dignes de la mort, devroient bénir les chaînes qui les en exemptent; & moi je vous dis que, parmi tous ces Africains que vous achetez, il n'y a peut-être pas un criminel, parce que dans un état despotique, il ne peut y avoir de crime.

mains qui l'attachent à la tyrannie d'un seul, sont des mains ennemies. Or, voulez-vous savoir quels sont les auteurs ou les complices de cette violence? Tous ceux qui l'environnent. Sa mere, qui lui a donné les premieres leçons de l'obéissance; son voisin, qui lui en a donné l'exemple; ses supérieurs, qui l'y ont forcé; ses égaux, qui l'y ont entraîné par leur opinion. Tous sont les ministres & les instruments de la tyrannie. Le tyran ne peut rien par lui-même; il n'est que le mobile des efforts que font tous ses sujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle, qui rend légitimes les vols, les trahisons, les assassinats. Ainsi que le sang qui coule dans ses veines, tous les crimes partent de son cœur, & reviennent s'y concentrer. Caligula disoit, que si le genre humain n'avoit qu'une tête, il eût pris plaisir à la faire tomber. Socrate auroit dit, que si tous les crimes pouvoient se trouver sur une même tête, ce seroit celle-là qu'il faudroit abattre.

Hâtons-nous donc de substituer à l'aveugle férocité de nos peres, les lumieres de la raison & les sentiments de la nature. Brisons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité, dussions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injustice pour base, & que le luxe pour objet.

Mais non; il n'est pas besoin de faire le sacrifice de productions que l'habitude nous a rendues si cheres. Vous pouvez les tirer de vos colonies, sans les peupler d'esclaves. Ces productions peuvent être cultivées par des mains libres, & dès-lors consommées sans remords.

Les isles sont remplies de noirs, dont on a rompu les chaînes. Ils exploitent avec succès les petites habitations qu'on leur a données, ou qu'ils ont acquises par leur in-

dustrie. Ceux de ces malheureux qui recouvreroient leur indépendance, vivroient en paix d'un semblable travail, libre & fructueux. Les serfs de Danemarck, qu'on vient d'affranchir, ont-ils abandonné leurs charrues?

Craint-on que la facilité de vivre, sans agir, sur un sol naturellement fertile, de se passer des vêtements sous un ciel brûlant, plonge les hommes dans l'oisiveté? Pourquoi donc les habitants de l'Europe ne se bornent-ils pas aux travaux de premiere nécessité? Pourquoi s'épuisent-ils dans des occupations laborieuses, qui ne satisfont que des fantaisies passageres? Il est parmi nous mille professions plus pénibles les unes que les autres, qui sont l'ouvrage de nos institutions. Les loix ont fait éclore sur la terre un essaim de besoins factices, qui n'auroient jamais existé sans elles. En distribuant toutes les propriétés au gré de leur caprice, elles ont assujetti une infinité d'hommes à la volonté impérieuse de leurs semblables, au point de les faire chanter & danser pour vivre. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous, qui ont consenti à s'enterrer sous des montagnes pour vous fournir des métaux, du cuivre qui vous empoisonne peut-être: pourquoi voulez-vous que des negres soient moins dupes, moins foux que des Européens?

En accordant à ces malheureux la liberté, mais successivement, comme une récompense de leur économie, de leur conduite, de leur travail, ayez soin de les asservir à vos loix & à vos mœurs, de leur offrir vos superfluités. Donnez-leur une patrie, des intérêts à combiner, des productions à faire naître, une consommation analogue à leurs goûts; & vos colonies ne manqueront pas de bras, qui, soulagés de leurs chaînes, en seront plus actifs & plus robustes.

Pour renverser l'édifice de l'esclavage, étayé par des

passions si universelles, par des loix si authentiques, par la rivalité des nations si puissantes, par des préjugés plus puissants encore, à quel Tribunal porterons-nous la cause de l'humanité, que tant d'hommes trahissent de concert? Rois de la terre, vous seuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reste des humains, si vous ne regardez pas la puissance des Souverains comme le droit d'un brigandage heureux, & l'obéissance des sujets comme une surprise faite à l'ignorance, pensez à vos devoirs. Refusez le sceau de votre autorité au trafic infame & criminel d'hommes convertis en vils troupeaux; & ce commerce disparoîtra. Réunissez une fois pour le bonheur du monde, vos forces & vos projets si souvent concertés pour sa ruine. Que si quelqu'un d'entre vous osoit fonder sur la générosité de tous les autres l'espérance de sa richesse & de sa grandeur, c'est un ennemi du genre humain qu'il faut détruire. Portez chez lui le fer & le feu. Vos armées se rempliront du saint enthousiasme de l'humanité. Vous verrez alors quelle différence met la vertu, entre des hommes qui secourent des opprimés, & des mercénaires qui servent des tyrans.

Que dis-je? Cessons de faire entendre la voix inutile de l'humanité aux peuples & à leurs maîtres : elle n'a peut-être jamais été consultée dans les opérations publiques. Eh bien! si l'intérêt a seul des droits sur votre ame, nations de l'Europe, écoutez-moi encore. Vos esclaves n'ont besoin ni de votre générosité, ni de vos conseils, pour briser le joug sacrilege qui les opprime. La nature parle plus haut que la philosophie & que l'intérêt. Déja quelques blancs massacrés ont expié une partie de nos crimes; déja se sont établies deux colonies de negres fugitifs, que les traités & la force mettent à l'abri de vos attentats.

tentats. Le poison a vengé de temps en temps quelques victimes. Plusieurs se sont dérobés par une mort volontaire à votre oppression. Ces entreprises sont autant de traits de lumiere qui annoncent l'orage; & il ne manque aux negres qu'un chef assez courageux, pour les conduire à la vengeance & au carnage. (*)

Où est-il ce grand homme, que la nature doit peut-être à l'honneur de l'espece humaine? Où est-il, ce nouveau Spartacus, qui ne trouvera point de Crassus? Alors disparoîtra le *code noir*; & que le *code blanc* sera terrible, si le vainqueur ne consulte que le droit de représailles!

En attendant cette révolution, les negres gémissent sous le joug des travaux, dont la peinture ne peut que nous intéresser de plus en plus à leur destinée.

CHAPITRE XXXI.

Travaux des esclaves.

Le sol des isles de l'Amérique a très-peu de rapport avec le nôtre. Ses productions sont très-differentes, ainsi que la maniere de les cultiver. A l'exception de quelques graines potageres, on n'y ensemence rien; tout s'y plante.

(*) Mais pendant que les ames sensibles ne peuvent former que des vœux pour une révolution qui feroit plus d'honneur à notre siecle que de nouvelles découvertes sur le globe ou dans les sciences & les arts, les negres gémissent sous le joug des travaux, dont la peinture ne peut que nous intéresser de plus en plus sur leur destinée.

Comme le tabac fut la premiere production dont on s'occupa, que ses racines ne prennent point de profondeur, & que la moindre écorchure la fait périr, on n'employa qu'un simple grattoir pour préparer les terres qui devoient la recevoir, & pour extirper les mauvaises herbes qui l'auroient étouffée. Cet usage dure encore.

Lorsqu'on s'éleva à des cultures qui exigeoient plus de façons, & qui étoient moins délicates, on eut recours à la houe pour labourer & pour sarcler; mais elle ne fut pas employée sur tout l'espace qui devoit être mis en valeur. On se contenta de creuser un trou pour placer la plante.

L'inégalité du terrein, le plus communément rempli de côteaux, donna vraisemblablement naissance à cet usage. On a pu craindre que des pluies, qui tombent toujours en torrents, ne ruinassent par des ravines, les terres remuées. L'indolence & le défaut des moyens dans les premiers temps, étendirent cette pratique aux plaines les plus unies, & l'habitude la consacra. Personne ne songeoit à s'en écarter. Enfin, quelques colons assez hardis pour s'élever au-dessus du préjugé, ont imaginé de se servir de la charrue; & il est vraisemblable que cette méthode deviendra générale par-tout où elle sera praticable. Il n'est rien qui ne porte à le desirer & à l'espérer.

Toutes les terres des isles étoient vierges, lorsque les Européens entreprirent de les défricher. Les premieres occupées donnent depuis long-temps moins de productions qu'on n'en retiroit au commencement. Celles qu'on a mises successivement en valeur, participent de cet épuisement plus ou moins, en raison de l'époque de leur défrichement. Quelle qu'ait été leur fertilité dans l'origine, toutes la perdent avec le temps; & bientôt elles cesseront de

répondre aux travaux des cultivateurs, ſi l'art ne vient au ſecours de la nature.

C'eſt un principe d'agriculture, généralement avoué par les phyſiciens, que la terre n'eſt vraiment productive, qu'autant qu'elle peut recevoir les influences de l'air & de tous les météores dirigés par ce puiſſant agent, tels que les brouillards, les roſées, les pluies. C'eſt aux labours, & à des labours fréquents, à lui procurer cet avantage: les iſles le réclament avec inſtance & ſans délai. C'eſt la saiſon humide qu'il faut choiſir pour remuer ces terres, dont la ſécheresſe arrêteroit la fécondité. La pratique de la charrue ne ſauroit avoir d'inconvénient dans les campagnes bien égales. On préviendroit le danger de voir les terreins en pente ravagés par les orages, en faiſant des labours tranſverſalement ſur une ligne qui croiſeroit celle de la pente des côteaux. Si la pente étoit ſi rapide, que les terres miſes en valeur puſſent être entraînées malgré les ſillons, on ajouteroit d'eſpace en eſpace, & dans le même ſens, de petites ſaignées plus profondes, qui romproient en partie la force & la viteſſe que la roideur des collines ajoute à la chûte des groſſes pluies.

L'utilité de la charrue ne ſe borneroit pas à procurer aux plantes plus de ſuc végétal. Elle aſſureroit encore leurs produits. Les iſles ſont le pays des inſectes; leur multiplication y eſt favoriſée par une chaleur continuelle, & ils ſe ſuccedent ſans interruption : on connoît l'étendue des ravages qu'ils font. Des labours fréquents & ſucceſſifs fatigueroient ces eſpeces dévorantes, troubleroient leur reproduction, en feroient beaucoup périr, & détruiroient la plupart de leurs œufs. Peut-être ce moyen ne ſeroit-il pas ſuffiſant contre les rats que les vaiſſeaux ont apportés d'Europe en Amérique, où ils ſe ſont tellement multipliés,

qu'ils détruiſent ſouvent un tiers des récoltes. On pourroit appeller au ſecours l'activité des eſclaves, & encourager leur vigilance par quelque gratification.

La pratique du labourage paroîtroit devoir amener l'uſage des engrais; il eſt déja connu ſur la plupart des côtes. Celui qu'on employe, ſe nomme varech; c'eſt une eſpece de plante marine, qui, au temps de ſa maturité, ſe détachant des eaux, eſt portée au rivage par le mouvement des ondes. Il eſt un grand principe de fécondité; mais employé ſans préparation, il communique au ſucre une âcreté déſagréable, qui doit venir des ſels impregnés de parties huileuſes qui abondent dans les plantes marines. Peut-être ne faudroit-il, pour faire ceſſer cette amertume, que brûler la plante, & l'employer en cendres. Les ſels dégagés par cette opération de parties huileuſes, & bien triturés par la végétation, circuleroient plutôt dans la canne de ſucre, & lui porteroient des ſucs plus purs.

Les terres intérieures n'ont commencé que depuis peu à être fumées. Le beſoin étendra cette pratique indiſpenſable; & avec le temps, le ſol d'Amérique recevra les mêmes ſecours que le ſol d'Europe; mais avec plus de difficulté. Dans des iſles où les troupeaux ne ſont pas nombreux, & n'ont même que très-rarement le ſecours des étables, il faudra recourir à d'autres engrais, & les multiplier le plus qu'il ſera poſſible, pour ſuppléer à la qualité par l'abondance. La plus grande reſſource ſera toujours dans les mauvaiſes herbes, dont il faut débarraſſer continuellement les plantes utiles. On les ramaſſera, on les fera pourrir. Les colons qui cultivent le café ont donné l'exemple de cette méthode, mais avec l'indolence que la chaleur du climat répand dans le travail même. Ils ont accumulé des herbes au pied des cafiers, ſans voir que ces

herbes qu'on ne prenoit pas même la peine de couvrir de terre, échauffoient l'arbre & ſervoient d'aſyle à des inſectes qui le dévoroient. On n'a guere été moins négligent dans le ſoin des troupeaux.

Tous les quadrupedes domeſtiques de l'Europe ont été portés en Amérique par les Eſpagnols ; & c'eſt de leurs établiſſements que les colonies des autres nations les ont tirés. A l'exception du cochon qui, fait pour réuſſir dans les régions abondantes en fruits aquatiques, en inſectes, en reptiles, eſt devenu plus grand & d'un meilleur goût, ces animaux ont tous dégénéré, & l'on n'en trouve dans les iſles que de très-petites races. Quoique le vice du climat puiſſe avoir quelque part à cette dégradation, le défaut du ſoin en eſt peut-être la principale cauſe. Ils couchent toujours en plein champ. On ne leur donne jamais ni ſon, ni avoine, & ils ſont au verd toute l'année. On leur refuſe juſqu'à l'attention de diviſer les prairies en pluſieurs quartiers, pour les faire paſſer alternativement de l'un dans l'autre. Ils paiſſent toujours ſur le même eſpace, ſans laiſſer à l'herbe le temps de renaître. Ces fourrages ne peuvent avoir qu'un ſuc aqueux & foible. Une végétation trop prompte les empêche d'être ſuffiſamment digérés par la nature. Auſſi les animaux deſtinés à la nourriture des hommes, ne donnent-ils qu'une chair coriace & ſans ſubſtance.

Ceux qu'on réſerve aux divers travaux ne rendent qu'à peine un foible ſervice. Les bœufs ne traînent que de légers fardeaux, & ne les traînent pas toute la journée. Ils ſont toujours au nombre de quatre. On ne les attele pas par la tête, mais par le col, à la maniere d'Eſpagne. Ce n'eſt pas l'aiguillon, c'eſt le fouet qui les excite. Deux conducteurs reglent leur marche.

Lorſque les chemins ne permettent pas l'uſage des voitures, les bœufs ſont remplacés par des mulets. Ceux-ci ſont bâtés d'une maniere plus ſimple qu'en Europe, mais beaucoup moins ſolide. On leur met ſur le dos un paillaſſon auquel on ſuſpend deux crochets de chaque côté, pris au haſard dans les bois. Ainſi équipés, ils portent au plus la moitié de ce que portent les nôtres, & font la moitié moins de chemin.

Le pas des chevaux n'eſt pas ſi lent. Ils ont conſervé quelque choſe de la vîteſſe, du feu, de la docilité des chevaux Andalous, dont ils tirent leur origine; mais leurs forces ne répondent pas à leur ardeur. On eſt réduit à les multiplier beaucoup, pour en tirer le ſervice qu'un petit nombre rendroit en Europe. Il faut en atteler trois ou quatre aux voitures extrêmement légeres, dont les habitants aiſés ſe ſervent pour des courſes, qu'ils appellent des voyages, & qui ne ſeroient chez nous que des promenades.

On auroit empêché, retardé ou diminué la dégradation des animaux aux iſles, ſi on eût eu l'attention de les renouveller par des races étrangeres. Des étalons, venus de contrées plus chaudes, auroient corrigé à un certain point l'influence de la température, de la nourriture, de l'éducation. Avec les femelles du pays, ils auroient produit de nouvelles races d'autant meilleures, qu'ils ſeroient partis d'un climat plus différent de celui où ils auroient été portés.

Il eſt bien extraordinaire qu'une idée ſi ſimple ne ſoit venue à aucun colon, & qu'il n'y ait eu aucune légiſlation aſſez occupée de ſes intérêts, pour ſubſtituer dans ſes établiſſements le bœuf à boſſe au bœuf commun. Tous les gens inſtruits doivent ſe rappeller que le bœuf à boſſe a le

poil plus doux & plus luſtré, le naturel moins lourd, moins brut que notre bœuf, & une intelligence, une docilité fort ſupérieures. Il eſt léger à la courſe, & il peut ſuppléer au cheval, puiſqu'on le monte. Il ſe plait autant dans les contrées méridionales, que celui dont nous nous ſervons aime les zones froides ou tempérées. On ne connoît que cette race dans les iſles orientales, & dans la plus grande partie de l'Afrique. Si l'habitude prenoit moins d'empire qu'elle en a communément, même ſur les Gouvernements les plus éclairés, on auroit vu que cet animal utile convenoit ſinguliérement au grand archipel de l'Amérique, & qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé que de le tirer à peu de frais de la Côte d'or, ou de celle d'Angole.

Deux riches cultivateurs, également frappés, l'un à la Barbade, l'autre à Saint-Domingue, de la foibleſſe des animaux de trait & de charge dont ils trouvoient l'uſage établi, ont tenté de leur ſubſtituer le chameau. Cette expérience faite autrefois ſans ſuccès au Pérou par les Eſpagnols, n'a pas été heureuſe, & ne devoit pas l'être. Il eſt connu que le chameau, quoique naturel aux pays chauds, craint les chaleurs exceſſives, & qu'il peut auſſi peu réuſſir, auſſi peu ſe perpétuer ſous le ciel brûlant de la zone torride, que dans les zones tempérées. On auroit mieux fait de ſe tourner du côté du buffle.

Le buffle eſt un animal très-ſale & d'un naturel violent. Il a des fantaiſies bruſques & fréquentes. Son cuir eſt ſolide, léger, preſque impénétrable, & ſa corne propre à beaucoup d'uſages. On trouve ſa chair noire & dure, déſagréable au goût & à l'odorat. Le lait de la femelle eſt moins doux, mais plus abondant que celui de la vache. Nourri comme le bœuf, avec lequel il a une reſſemblance

marquée, il le ſurpaſſe prodigieuſement en force & en vîteſſe. Deux buffles enchaînés à un chariot, au moyen d'un anneau qu'on leur paſſe dans le nez, traînent autant que quatre bœufs des plus vigoureux, & en moitié moins de temps. Ils doivent cette double ſupériorité à l'avantage d'avoir les jambes plus hautes, & une maſſe de corps plus conſidérable, dont tout le poids eſt employé à tirer, parce que leur col & leur tête ſe portent naturellement en-bas. Comme cet animal eſt originaire de la zone torride, & qu'il eſt plus gros, plus fort, plus docile à meſure qu'il habite des pays plus chauds, on n'a jamais dû douter qu'il ne pût être d'une grande utilité dans les Antilles, & qu'il ne s'y perpétuât aiſément. Il faut le croire, ſur-tout depuis les heureuſes expériences qui ont été faites à la Guyane.

L'indolence & la routine qui ont empêché la propagation des animaux domeſtiques, n'ont pas moins arrêté le ſuccès de la tranſplantation de nos végétaux. On a porté ſucceſſivement aux iſles, pluſieurs eſpeces d'arbres fruitiers. Ceux qui n'ont pas péri, ſont des eſpeces de ſauvageons dont les fruits ne ſont ni beaux ni bons. La plupart ont dégénéré fort vîte; parce qu'on les a abandonnés à la force d'une végétation, toujours active, toujours excitée par la roſée abondante des nuits, par les vives chaleurs du jour, double principe de fécondité. Peut-être un obſervateur intelligent en auroit-il ſu profiter pour ſe procurer des fruits paſſables; mais on ne trouve pas de ces hommes dans les colonies. Si nos plantes potageres y ont réuſſi; ſi elles ſont toujours renaiſſantes, toujours vertes, toujours mûres, c'eſt qu'elles n'ont pas eu à lutter contre le climat où elles rencontroient une terre humide & pâteuſe qui leur eſt propre; c'eſt qu'elles n'exigeoient pas

le moindre ſoin. Les ſueurs des eſclaves arroſent des productions plus utiles.

On a tourné les premiers travaux de ces malheureux vers les objets néceſſaires pour la conſervation de leur miſérable exiſtence. Excepté dans les iſles occupées par les Eſpagnols, où les choſes ſont à-peu-près ce qu'elles étoient à l'arrivée des Européens dans le nouveau monde, les productions qui ſuffiſoient aux ſauvages, ont diminué, à meſure qu'on a abattu les forêts pour former des cultures. Il a fallu ſe procurer d'autres ſubſiſtances; & les principales qu'on a dû rechercher, ont été tirées du pays même des nouveaux conſommateurs.

L'Afrique a fourni aux iſles un arbriſſeau qui s'éleve d'environ quatre pieds, qui vit quatre ans, & qui eſt utile pendant toute ſa durée. Il porte des gouſſes qui renferment cinq à ſix grains d'une eſpece de pois très-ſaine & très-nourriſſante. Tout ce qui lui appartient, eſt précieux par quelque vertu. Sa fleur eſt béchique; ſes feuilles, bouillies, s'appliquent ſur les plaies; & de ſon bois réduit en cendres, on fait une leſſive qui nettoye les ulceres, & diſſipe les inflammations extérieures de la peau. On appelle cet arbuſte bois d'Angole. Il réuſſit également, & dans les terres naturellement ſtériles, & dans celles dont on a épuiſé les ſels. Auſſi les meilleurs adminiſtrateurs d'entre les colons, ne manquent-ils jamais d'en ſemer dans toutes les parties de leurs habitations, qui, dans d'autres mains, reſteroient incultes.

Cependant, le préſent le plus précieux que les iſles ayent reçu de l'Afrique, c'eſt le manioc. La plupart des hiſtoriens l'ont regardé comme une plante originaire d'Amérique. On ne voit pas trop ſur quel fondement eſt appuyée cette opinion, quoiqu'aſſez généralement reçue.

Mais la vérité en fût-elle démontrée, les Antilles n'en tiendroient pas moins le manioc des Européens qui l'y ont tranſporté avec les Africains qui s'en nourriſſoient. Avant nos invaſions, la communication du continent de l'Amérique avec ces iſles étoit ſi peu de choſe, qu'une production de la terre ferme pouvoit être ignorée dans l'archipel des Antilles. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les ſauvages qui offrirent à nos premiers navigateurs des bananes, des ignames, des patates, ne leur préſenterent point de manioc; c'eſt que les Caraïbes, concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, l'ont reçu de nous; c'eſt que le caractere des ſauvages ne les rendoit pas propres à une culture ſi ſuivie; c'eſt que cette ſorte de culture exige des champs très-découverts, & que dans les forêts dont ces iſles étoient hériſſées, on ne trouva pas des intervalles défrichés qui euſſent plus de vingt-cinq toiſes en quarré. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne voit l'uſage du manioc établi qu'après l'arrivée des noirs; & que de temps immémorial, il forme la nourriture principale d'une grande partie de l'Afrique.

Quoi qu'il en ſoit, le manioc eſt une plante qui vient de bouture. On la place dans des foſſes de cinq ou ſix pouces de profondeur, qu'on remplit de la terre même qu'on en avoit tirée. Ces foſſes ſont éloignées les unes les autres de deux pieds ou deux pieds & demi, ſelon la nature du terrein. L'arbuſte s'éleve un peu plus que la hauteur de l'homme, & ſon tronc eſt à-peu-près gros comme le bras. A meſure qu'il croît, les feuilles baſſes tombent, & il n'en reſte que vers le ſommet. Son bois eſt mol & caſſant.

C'eſt une plante délicate. La culture en eſt pénible. Le voiſinage de toutes ſortes d'herbes l'incommode. Il lui

faut un terrein ſec & léger. Son fruit eſt à ſa racine; & ſi cette racine eſt ébranlée par l'agitation que le vent occaſionne au corps de la plante, le fruit ne ſe forme qu'imparfaitement. Il employe dix-huit mois à croître ou à mûrir.

On ne peut le faire ſervir à la nourriture des hommes, qu'après lui avoir donné une préparation très-fatigante. Il faut en ratiſſer la premiere peau, le laver, le raper, le preſſer pour extraire les parties aqueuſes qui ſont un poiſon froid, contre lequel il n'y a aucun remede connu. La cuiſſon acheve de faire évaporer ce qui pouvoit y reſter du principe de mort qu'il renfermoit. Lorſqu'il ne paroît plus de fumée, on l'ôte de deſſus la platine de fer où on l'a fait cuire, & on le laiſſe refroidir. Des expériences répétées ont démontré qu'il étoit preſque auſſi dangereux de le manger chaud que de le manger crud.

La racine de manioc rapée & réduite en petits grains par la cuiſſon, s'appelle farine de manioc. On donne le nom de caſſave à la pâte de manioc, changée en gâteau par la ſeule attention de la faire cuire ſans la remuer. Il y auroit du danger de manger autant de caſſave que de farine, parce que la caſſave eſt beaucoup moins cuite. L'une & l'autre ſe conſervent long-temps, & ſont très-nourriſſantes, mais d'une digeſtion un peu difficile. Quoiqu'elles paroiſſent d'abord inſipides, il ſe trouve un grand nombre de blancs nés aux iſles, qui les préferent au meilleur froment. Tous les Eſpagnols généralement en font un uſage habituel. Le François en nourrit ſes eſclaves. Les autres peuples Européens qui ont formé des établiſſements aux iſles ne connoiſſent que peu le manioc. C'eſt de l'Amérique ſeptentrionale que ces colonies reçoivent leur ſubſiſtance; de ſorte que ſi par quelque événement, qui eſt

très-poſſible, leur liaiſon avec cette fertile contrée étoit interrompue pendant quatre mois, elles ſeroient réduites à mourir de faim. Une avidité ſans bornes ferme les yeux des colons inſulaires ſur ce danger imminent. Tous, ou preſque tous, trouvent avantageux de tourner l'activité entiere de leurs eſclaves, vers les productions qui entrent dans le commerce. Les principales ſont le cacao, le rocou, le coton, l'indigo, le café. On parlera ailleurs de leur culture, de leur valeur, de leur deſtination. L'attention du Lecteur ne ſera fixée ici que ſur le ſucre, dont le produit ſeul eſt plus important que celui de toutes les autres denrées réunies.

La canne qui donne le ſucre eſt une eſpece de roſeau, qui s'éleve communément à huit ou neuf pieds, en y comprenant les feuilles qui ſortent de ſon ſommet. Sa groſſeur la plus ordinaire eſt de deux à quatre pouces. Elle eſt couverte d'une écorce peu dure, qui renferme une matiere ſpongieuſe. Des nœuds la coupent par intervalles, comme pour la renforcer & la ſoutenir; mais ſans empêcher la circulation de la ſeve, parce qu'ils ſont mous & moëlleux dans l'intérieur.

Cette plante eſt cultivée de toute ancienneté dans quelques contrées de l'Aſie & de l'Afrique. Vers le milieu du douzieme ſiecle, on en enrichit la Sicile, d'où elle paſſa dans les Provinces méridionales de l'Eſpagne. Elle fut depuis naturaliſée à Madere & aux Canaries. C'eſt de ces iſles qu'on la tira pour la porter dans le nouveau monde, où elle a auſſi-bien proſpéré que ſi elle en étoit originaire.

Toutes les terres ne lui conviennent pas également. Celles qui ſont graſſes & fortes, baſſes & marécageuſes, environnées de bois, ou nouvellement défrichées, ne

produiſent, malgré la groſſeur & la longueur des cannes, qu'un ſuc aqueux, peu ſucré, de mauvaiſe qualité, difficile à cuire, à purifier & à conſerver. Les cannes plantées dans un terrein où elles trouvent bientôt le tuf ou le roc, n'ont qu'une durée fort courte, & ne donnent que peu de ſucre. Un ſol léger, poreux & profond, eſt celui que la nature a deſtiné à cette production.

La méthode générale pour l'obtenir, eſt de préparer un grand champ ; de faire à trois pieds de diſtance l'une de l'autre, des tranchées qui ayent dix-huit pouces de long, douze de large, & ſix de profondeur ; d'y coucher deux, & quelquefois trois boutures d'environ un pied chacune, tirées de la partie ſupérieure de la canne, & de les couvrir légérement de terre. Il ſort de chacun des nœuds qui ſe trouvent dans les boutures une tige qui, avec le temps, devient canne à ſucre.

On doit avoir l'attention de la débarraſſer continuellement des mauvaiſes herbes, qui ne manquent jamais de naître autour d'elle. Ce travail ne dure que ſix mois. Les cannes ſont alors aſſez touffues & aſſez voiſines les unes des autres pour faire périr tout ce qui pourroit nuire à leur fécondité. On les laiſſe croître ordinairement dix-huit mois ; ce n'eſt guere qu'à cette époque qu'on les coupe. Il ſort de leur ſouche des rejettons qui ſont coupés à leur tour quinze mois après. Cette ſeconde coupe ne donne guere que la moitié du produit de la premiere. On en fait quelquefois une troiſieme, & même une quatrieme, qui ſont toujours moindres progreſſivement, quelle que ſoit la bonté du ſol. Auſſi n'y a-t-il que le défaut de bras pour replanter ſon champ, qui puiſſe obliger un cultivateur actif à demander à ſa canne plus de deux récoltes.

Elles ne se font pas dans toutes les colonies à la même époque. Dans les établissements François, Danois, Espagnols, Hollandois, elles commencent en Janvier, & continuent jusqu'en Octobre. Cette méthode ne suppose pas une saison fixe pour la maturité de la canne. Cependant cette plante doit avoir comme les autres ses progrès ; & on remarque très-bien qu'elle est en fleur dans les mois de Novembre & de Décembre. Il doit résulter de l'usage de ces nations qui ne cessent point de récolter pendant dix mois, qu'elles coupent des cannes, tantôt prématurées, & tantôt trop mûres. Dès-lors le fruit n'a pas les qualités requises. Cette récolte doit avoir une saison fixe, & c'est vraisemblablement dans les mois de Mars & d'Avril, où tous les fruits doux sont mûrs, tandis que les fruits aigres ne mûrissent qu'aux mois de Juillet & d'Août.

Les Anglois coupent leurs cannes en Mars & en Avril. Ce n'est pas cependant la raison de maturité qui les détermine. La sécheresse qui regne dans leurs isles, leur rend les pluies qui tombent en Septembre nécessaires pour planter ; & comme la canne est dix-huit mois à croître, cette époque ramene toujours leur récolte au point de maturité.

Pour extraire le suc des cannes coupées, ce qui doit se faire dans vingt-quatre heures, sans quoi il s'aigriroit, on les met entre deux cylindres de fer ou de cuivre, posés perpendiculairement sur une table immobile. Le mouvement de ces cylindres est déterminé par une roue horisontale que des bœufs ou des chevaux font tourner; mais dans les moulins à eau, cette roue horisontale tire son mouvement d'une roue perpendiculaire dont la circonférence, présentée au courant de l'eau, reçoit une impress-

ſion qui la fait mouvoir ſur ſon axe; de la droite à la gauche, ſi le courant de l'eau frappe la partie ſupérieure de la roue; de la gauche à la droite, ſi le courant frappe la partie inférieure.

Du réſervoir où le ſuc de la canne eſt reçu, il tombe dans une chaudiere où l'on fait évaporer les parties d'eau les plus faciles à ſe détacher. Cette liqueur eſt verſée dans une autre chaudiere, où un feu modéré lui fait jetter ſa premiere écume. Lorſqu'elle a perdu ſa glutinoſité, on la fait paſſer dans une troiſieme chaudiere, où elle jette beaucoup plus d'écume à un degré plus fort de chaleur. Enſuite on lui donne le dernier degré de cuiſſon dans une quatrieme chaudiere, dont le feu eſt à celui de la premiere comme trois à un.

Ce dernier feu décide du ſort de l'opération. S'il a été bien conduit, le ſucre forme des cryſtaux plus ou moins gros, plus ou moins brillants, à raiſon de la plus grande, ou de la moindre quantité d'huile qui les ſalit. Si le feu a été trop pouſſé, la matiere ſe réduit à un extrait noir & charbonneux qui ne peut plus fournir de ſel eſſentiel. Si le feu a été trop modéré, il reſte une quantité conſidérable d'huiles étrangeres qui marquent le ſucre, le rendent gras & noirâtre; de ſorte que quand on veut le deſſécher, il devient toujours poreux, parce que les intervalles qu'occupoient les huiles, reſtent vuides.

Auſſi-tôt que le ſucre eſt refroidi, on le verſe dans des vaſes de terre faits en cône. La baſe du cône eſt découverte, ſon ſommet eſt percé d'un trou, & on fait écouler par ce trou l'eau qui n'a pu fournir des cryſtaux. C'eſt ce qu'on nomme le ſyrop. Après l'écoulement, on a du ſucre brut. Il eſt gras, il eſt brun, il eſt mou.

La plupart des iſles laiſſent à l'Europe le ſoin de don-

ner au sucre les autres préparations nécessaires pour en faire usage. Cette pratique leur épargne des bâtiments coûteux. Elle laisse plus de noirs à employer aux travaux des terres. Elle permet de récolter sans interruption deux ou trois mois de suite. Elle employe un plus grand nombre de navires pour l'exportation.

Les seuls colons François ont cru de leur intérêt de donner à leurs sucres une autre façon. Quelle que puisse être la perfection de la cuite du sucre de la canne, il reste toujours une infinité de parties étrangeres accrochées aux sels du sucre, auquel elles paroissent être ce que la lie est au vin. Elles lui donnent une couleur terne & un goût de tartre, dont on cherche à le dépouiller par une opération appellée *terrage*. Elle consiste à remettre le sucre brut dans un nouveau vase de terre, en tout semblable à celui dont nous avons parlé. On couvre la surface du sucre dans toute l'étendue de la base du cône, d'une marne blanche qu'on arrose d'eau. En se filtrant à travers cette marne, l'eau entraîne une portion de terre calcaire, qu'elle promene sur les différentes molécules salines, où cette terre rencontre des matieres grasses auxquelles elle s'unit. On fait ensuite écouler cette eau par l'ouverture du sommet du moule, & on a un second syrop qu'on nomme melasse, & qui est d'autant plus mauvais que le sucre étoit plus beau, c'est-à-dire, qu'il contenoit moins d'huile étrangere à sa nature : car alors la terre calcaire dissoute par l'eau, passe seule & fait sentir toute son âcreté.

Ce terrage est suivi d'une derniere préparation qui s'opere par le feu, & qui a pour objet de faire évaporer l'humidité dont les sels se sont impregnés pendant le terrage. Pour y parvenir, on fait sortir la forme du sucre du vase conique de terre; on la transporte dans une étuve qui reçoit

çoit d'un fourneau de fer une chaleur douce & graduelle, & on l'y laisse jusqu'à ce que le sucre soit très-sec; ce qui arrive ordinairement au bout de trois semaines.

Quoique les fraix qu'exige cette opération soient perdus en général pour la chose, puisque le sucre terré est communément raffiné en Europe de la même maniere que le sucre brut; cependant tous les habitants des isles Françoises qui sont en état de purifier ainsi leurs sucres, ne manquent guere de prendre ce soin. Ils y trouvent l'avantage inappréciable pour une nation dont la marine militaire est foible, de faire passer, en temps de guerre de plus grandes valeurs dans leur métropole avec un moindre nombre de bâtiments que s'ils ne faisoient que du sucre brut.

On peut juger d'après celui-ci, mais beaucoup mieux d'après le sucre terré, de quelle sorte de sels il est composé. Si le sol où la canne a été plantée est solide, pierreux, incliné, les sels seront blancs, angulaires, & les grains fort gros. Si le sol est marneux, sa blancheur sera la même; mais les grains, taillés sur moins de faces, réfléchiront moins de lumiere. Si le sol est gras & spongieux, les grains seront à-peu-près sphériques, la couleur sera terne, le sucre fuira sous le doigt sans y laisser de sentiment. Ce dernier sucre est réputé de la plus mauvaise espece.

Quelle qu'en soit la raison, les lieux exposés au Nord produisent le meilleur sucre, & les terreins marneux en donnent davantage. Les préparations qu'exige le sucre qui pousse dans ces deux especes de sol, sont moins longues & moins laborieuses, qu'elles ne le sont pour le sucre produit dans une terre grasse. Mais ces principes sont sujets à des modifications infinies, dont la recherche n'appar-

tient qu'à des chymistes, ou à des cultivateurs très-attentifs. (*)

La canne fournit, outre le sucre, des syrops qui valent le douzieme du prix des sucres. Le syrop de meilleure qualité est celui qui coule d'un premier vase dans un second, lorsqu'on fait le sucre brut. Il est composé de matieres grossieres qui entraînent avec elles des sels de sucre, soit qu'elles les contiennent, soit qu'elles les ayent détachés dans leur passage. Le syrop inférieur, plus amer & en moindre quantité, est formé par l'eau qui entraîne les parties tartreuses & terrestres du sucre, lorsqu'on le lessive. Par le moyen du feu, on tire encore quelque sucre du premier syrop, qui, après cette opération, est moins estimé que le second.

Tous deux sont consommés dans le Nord de l'Europe, où ils tiennent lieu de beurre & de sucre au peuple. L'Amérique septentrionale en fait le même usage, & de plus, s'en sert pour donner de la fermentation & un goût agréable à une boisson nommée *Pruss*, qui n'est autre chose qu'une infusion d'une écorce d'arbre.

Ce syrop est encore plus utile, par le secret qu'on a trouvé de le convertir, en le distillant, en une eau-de-vie que les Anglois appellent *Rum*, & les François *Taffia*. Cette opération, très-simple, se fait en mêlant un tiers de syrop avec deux tiers d'eau. Lorsque ces deux substances ont suffisamment fermenté, ce qui arrive ordinairement au bout de douze ou quinze jours, elles sont mises dans un alambic bien net où la distillation se fait à l'ordinaire.

(*) Quel que soit le sucre, on le casse en Amérique avant de l'embarquer pour l'Europe, & on le pile dans des tonneaux, avec une extrême attention d'en séparer les qualités.

La liqueur qu'on en retire est égale à la quantité de syrop qui a été employée.

Telle est la méthode à laquelle, après beaucoup d'expériences & de variations, toutes les isles se sont généralement arrêtées pour la culture du sucre. Elle est bonne sans doute; mais peut-être n'est-elle pas arrivée au degré de perfection dont elle est susceptible. On peut conjecturer que si, au-lieu de planter les cannes en de grands champs d'une seule piece, on distribuoit un terrein par division de dix toises, laissant entre deux divisions plantées une division d'intervalle sans culture, il en résulteroit de grands avantages. Dans la pratique actuelle, il n'y a que les cannes des bordures qui soient d'une belle venue, & qui mûrissent à propos. Celles du milieu sont en partie avortées & mûrissent mal, parce qu'elles sont privées du courant de l'air, qui n'agit que par son poids, & parvient rarement au pied de ces cannes toujours couvert par les feuilles.

Dans ce nouveau systême de plantation, les portions de terre qui auroient reposé, seroient plus propres à la reproduction; lorsqu'on auroit récolté les divisions plantées, qui à leur tour auroient du repos. Il est à présumer que par cette méthode on obtiendroit autant de sucre que par la routine actuelle, avec cet avantage de plus, qu'elle exigeroit moins d'esclaves pour l'exploitation. On peut juger de ce que vaudroit alors la culture du sucre, par ce qu'elle rend aujourd'hui malgré son imperfection.

Dans une habitation établie sur un bon sol, & suffisamment pourvue de noirs, de bestiaux, de toutes les choses nécessaires, deux hommes exploitent un quarré de cannes, c'est-à-dire, cent pas géométriques en tout sens. Ce quarré doit donner communément soixante quintaux de

sucre brut. Le prix moyen du quintal rendu en Europe sera de vingt livres, déduction faite de tous frais. Voilà donc un revenu de six cents francs pour le travail de chaque homme. Cent cinquante livres, auxquelles on joindra le prix des syrops & des taffias, suffiront aux dépenses d'exploitation; c'est-à-dire, à la nourriture des esclaves, à leur dépérissement, à leurs maladies, à leurs vêtements, à la réparation des ustensiles, aux accidents même. Le produit net d'un arpent & demi de terre sera donc de quatre cents cinquante livres. On trouveroit difficilement une culture plus avantageuse.

On peut même objecter que c'est en mettre le produit au-dessous de sa valeur réelle, parce qu'un quarré de cannes n'occupe pas deux hommes. Mais ceux qui feroient cette objection, doivent observer que la fabrique du sucre exige d'autres travaux que ceux de sa culture, & par conséquent des ouvriers employés ailleurs que dans les champs. L'estime & la compensation de ces différents genres de service, obligent à défalquer du produit d'un quarré de plantation, les frais de l'entretien de deux hommes.

C'est principalement avec leur sucre, que les isles se procurent tout ce qui convient ou qui plaît à leurs colons. Elle tirent de l'Europe des farines, des boissons, des viandes salées, des soieries, des toiles, des clincailleries; tout ce qui forme leur vêtement, leur nourriture, leur ameublement, leur parure, leurs commodités, leurs fantaisies même. Leurs consommations en tout genre sont prodigieuses, & doivent influer nécessairement dans les mœurs des habitants, la plupart assez riches pour se les permettre.

CHAPITRE XXXII.

Caractere des Européens établis aux isles.

Il semble que les Européens transplantés dans les isles de l'Amérique, ne devroient pas avoir moins dégénéré que les animaux qu'ils y ont fait passer. Le climat agit sur tous les êtres vivants. Mais les hommes sont moins immédiatement soumis à la nature, & résistent à son influence, parce qu'ils sont, de tous les êtres, ceux qui ont le plus de moral. Les premiers colons établis dans les Antilles, corrigerent l'activité d'un nouveau ciel & d'un nouveau sol, par les commodités qu'ils pouvoient tirer d'un commerce toujours ouvert avec leur ancienne patrie. Ils apprirent à se loger & à se nourrir, de la maniere la plus convenable à leur changement de situation. Ils retinrent des habitudes de leur éducation, tout ce qui pouvoit s'accorder avec les loix physiques de l'air qu'ils respiroient. Avec eux, ils transporterent en Amérique les aliments, les usages d'Europe, & familiariserent ensemble des êtres & des productions que la nature avoit séparés par un intervalle équivalent à la largeur d'une zone. Mais de toutes leurs coutumes primitives, la plus salutaire peut-être, fut celle de mêler & de diviser les races par le mariage.

Toutes les nations, même les moins policées, ont proscrit l'union des sexes entre les enfants de la même famille; soit que l'expérience ou le préjugé leur ait dicté cette loi, soit que le hasard y conduise naturellement. Des êtres élevé ensemble dès l'enfance, accoutumés à se voir sans cesse, contractent plutôt dans cette familiarité l'indiffé-

rence qui naît de l'habitude, que ce sentiment vif & impétueux de sympathie qui rapproche tout-à-coup deux êtres qui ne se sont jamais vus. Si dans la vie sauvage la faim divise les familles, l'amour les aura sans doute réunies. L'histoire fabuleuse ou vraie de l'enlevement des Sabines, montre que le mariage a été la premiere alliance des nations. Ainsi le sang se sera mêlé de proche en proche, ou par les rencontres fortuites d'une vie errante, ou par les conventions & les convenances des peuplades fixes. L'avantage physique de croiser les races entre les hommes comme entre les animaux, pour empêcher l'espece de s'abâtardir, est le fruit d'une expérience tardive, postérieure à l'utilité reconnue d'unir les familles, pour cimenter la paix des sociétés. Les tyrans ont su de bonne heure jusqu'à quel point il leur convenoit de séparer & de rapprocher leurs sujets entr'eux, afin de les tenir dans la dépendance. Ils ont séparé les conditions par des préjugés; parce que cette ligne de division entr'elles étoit un lien de soumission envers le Souverain, qui les balançoit & les contenoit par leur haine & leur opposition mutuelles. Ils ont rapproché les familles dans chaque condition; parce que cette union étouffoit un germe éternel de dissention, contraire à tout esprit de société nationale. Ainsi le mêlange des races & des familles par le mariage, s'est combiné sur les institutions politiques, beaucoup plus encore que d'après les vues de la nature.

Mais quels que soient le principe physique & le but moral de cet usage, il fut observé par les Européens qui voulurent se perpétuer dans les isles. La plupart se marierent, ou dans leur patrie, avant de passer dans le nouveau monde, ou avec des personnes qui y débarquoient. L'Européen alla épouser une Créole, ou le Créole alla épouser.

l'Européenne, que le ſort ou ſa famille amenoient en Amérique. De cette heureuſe aſſociation s'eſt formé un caractere particulier, qui diſtingue dans les deux mondes l'homme né ſous le ciel du nouveau, mais de parents iſſus de l'un & de l'autre. On tracera les traits de ce caractere avec d'autant plus de confiance, qu'ils ſeront puiſés dans les écrits d'un obſervateur profond, qui nous a déja fourni quelques particularités d'hiſtoire naturelle.

Les Créoles ſont en général bien faits. A peine en voit-on un ſeul affligé des difformités ſi communes dans les autres climats. Ils ont tous dans les membres une ſoupleſſe extrême; ſoit qu'on doive l'attribuer à une conſtitution organique, propre aux pays chauds, à l'uſage de les élever ſans les entraves du maillot ou de nos corſets, ou aux exercices qui leur ſont familiers dès l'enfance. Cependant leur teint n'a jamais cet air de vie & de fraîcheur, qui tient de plus près à la beauté que des traits réguliers. Leur ſanté reſſemble pour la couleur à la convaleſcence; mais cette teinte livide, plus ou moins foncée, eſt à-peu-près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'eſt ſignalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes. Il n'y auroit pas de meilleurs ſoldats, s'ils étoient plus capables de diſcipline.

L'hiſtoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahiſons, de ces baſſeſſes, qui ſouillent les annales de tous les peuples. A peine citeroit-on un crime honteux, qu'ait commis un Créole.

Tous les étrangers, ſans exception, trouvent dans les iſles une hoſpitalité prévenante & généreuſe. Cette utile vertu ſe pratique avec une oſtentation, qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant naturel à la bienfaiſance, exclut l'avarice; les Créoles ſont faciles en affaires.

La dissimulation, les ruses, les soupçons, n'entrent jamais dans leur ame. Glorieux de leur franchise, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & leur extrême vivacité, écartent de leur commerce ces mysteres & ces réserves qui étouffent la bonté du caractere, éteignent l'esprit social, & retrécissent la sensibilité.

Une imagination ardente qui ne peut souffrir aucune contrainte, les rend indépendants & inconstants dans leurs goûts. Elle les entraîne au plaisir avec une impétuosité toujours nouvelle, à laquelle ils sacrifient, & leur fortune, & tout leur être.

Une pénétration singuliere, une prompte facilité à saisir toutes les idées & à les rendre avec feu; la force de combiner, jointe au talent d'observer; un mélange heureux de toutes les qualités de l'esprit & du caractere, qui rendent l'homme capable des plus grandes choses, leur fera tout oser, quand l'oppression les y aura forcés.

L'air dévorant & salin des Antilles, prive les femmes de ce coloris animé, qui fait l'éclat de leur sexe. Mais elles ont une blancheur tendre, qui laisse aux yeux tout leur pouvoir d'agir, de porter dans les ames ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement sobres, tandis que les hommes consomment à proportion des chaleurs qui les épuisent, elles n'aiment que l'usage du chocolat, du café, de ces liqueurs spiritueuses qui redonnent aux organes le ton & la vigueur que le climat énerve.

Elles sont très-fécondes, souvent meres de dix ou douze enfants. Cette propagation vient de l'amour qui les attache fortement à l'homme qu'elles possedent, mais qui les rejette promptement vers un autre, dès que la mort a rompu les nœuds d'un premier ou d'un second hymen.

Jalouses jusqu'à la fureur, elles sont rarement infidel-

des. L'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire, le goût des hommes pour les négresses, une maniere de vivre, isolée ou publique, qui éloigne les occasions & les dangers de la galanterie, voilà les meilleurs soutiens de la vertu des femmes.

L'espece de solitude où elles sont dans leurs habitations, leur donne une grande timidité, qui les embarrasse dans le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure un défaut d'émulation & de volonté, qui les empêche de cultiver les talents agréables de l'éducation. Elles semblent n'avoir de force ni de goût que pour la danse, qui les porte & les anime sans doute à des plaisirs encore plus vifs. Cet instinct de volupté les suit dans tous les âges; soit qu'elles y retrouvent le souvenir, ou quelque sensation de leur jeunesse, soit pour d'autres raisons qui ne nous sont pas connues.

De ce tempérament naît un caractere extrêmement sensible & compatissant pour les maux, jusqu'à ne pouvoir en supporter la vue; mais en même-temps exigeant & sévere pour le service des domestiques qui sont attachés à leur personne. Plus despotiques, plus inexorables envers leurs esclaves, que les hommes même, il ne leur coûte rien d'ordonner des châtiments, dont la vue seroit pour elles une punition & une leçon, si jamais elles en étoient les témoins.

C'est de cet esclavage des negres, que les Créoles tirent peut-être en partie un certain caractere, qui les fait paroître bisarres, fantasques, & d'une société peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'ils voyent autour d'eux des hommes grands & robustes, destinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce

premier coup d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement exposés à trouver de la résistance dans leurs fantaisies, même injustes, ils prennent un esprit de présomption, de tyrannie & de mépris, pour une grande portion du genre humain. Rien n'est plus insolent que l'homme qui vit presque toujours avec ses inférieurs ; mais quand ceux-ci sont des esclaves, accoutumés à servir des enfants, à craindre jusqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtiments, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchants qui n'ont jamais été punis, des foux qui mettent des hommes à la chaîne ?

Une idolâtrie si cruellement indulgente, donne aux Américains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes leur apprend à se respecter davantage. Elevés sans connoître la peine ni le travail, ils ne savent ni surmonter un obstacle, ni supporter une contradiction. La nature leur a tout donné, & la fortune ne leur a rien refusé. A cet égard, semblables à la plupart des Rois, ce sont des êtres malheureux, de n'avoir jamais éprouvé l'adversité. Sans le climat qui les porte violemment à l'amour, ils ne goûteroient aucun vrai plaisir de l'ame : encore n'ont-ils guere le bonheur de concevoir de ces passions qui, traversées par les obstacles & les refus, se nourrissent de larmes, & vivent de vertus. Sans les loix de l'Europe qui les gouvernent par leurs besoins, & répriment ou gênent leur excessive indépendance, ils tomberoient dans une mollesse qui les rendroit tôt ou tard les victimes de leur propre tyrannie, ou dans une anarchie qui bouleverseroit tous les fondements de leur société.

Mais s'ils cessoient un jour d'avoir des negres pour escla-

ves, & des Rois éloignés pour maîtres, ce ſeroit peut-être le peuple le plus étonnant qu'on eût vu briller ſur la terre. L'eſprit de liberté qu'ils puiſeroient au berceau, les lumieres & les talents qu'ils hériteroient de l'Europe, l'activité que leur donneroient de nombreux ennemis à repouſſer, de grandes populations à former, un riche commerce à fonder ſur une immenſe culture, des états, des ſociétés à créer, des maximes, des loix & des mœurs à établir ſur la baſe éternelle de la raiſon ; tous ces reſſorts feroient peut-être d'une race équivoque & mêlangée, la nation la plus floriſſante que la philoſophie & l'humanité puiſſent deſirer pour le bonheur de la terre.

S'il arrive quelque heureuſe révolution dans le monde, ce ſera par l'Amérique. Après avoir été dévaſté, ce monde nouveau doit fleurir à ſon tour, & peut-être commander à l'ancien. Il ſera l'aſyle de nos peuples foulés par la politique, ou chaſſés par la guerre. Les habitants ſauvages s'y policeront, & les étrangers opprimés y deviendront libres. Mais il faut que ce changement ſoit préparé par des fermentations, des ſecouſſes, des malheurs même, & qu'une éducation laborieuſe & pénible diſpoſe les eſprits à ſouffrir & à agir.

Jeunes Créoles, venez vous exercer en Europe, y pratiquer ce que nous enſeignons, y recueillir dans les reſtes précieux de nos antiques mœurs, cette vigueur que nous avons perdue, y étudier notre foibleſſe, & puiſer dans nos folies même, ces leçons de ſageſſe qui font éclore les grands événements. Laiſſez en Amérique vos negres, dont la condition afflige nos regards, & dont le ſang peut-être ſe mêle à tous les levains qui alterent, corrompent & détruiſent notre population. Fuyez une éducation de tyrannie, de molleſſe & de vice que vous donne l'habitude de

vivre avec des esclaves, dont l'abrutissement ne vous inspire aucun des sentiments de grandeur & de vertu qui font naître les peuples célebres. L'Amérique a versé toutes les sources de la corruption sur l'Europe. Pour achever sa vengeance, il faut qu'elle en tire tous les instruments de sa prospérité. Détruite par nos crimes, elle doit renaître par nos vices.

La nature semble avoir destiné les Américains à plus de bonheur que les Européens. On connoît à peine dans les isles, la goutte, la gravelle, la pierre, les apoplexies, les pleurésies, les fluxions de poitrine, les maladies sans nombre dont l'hyver est la cause. Aucun de ces fléaux de l'espece humaine, ailleurs si meurtrieres, n'y a jamais fait le moindre ravage. Il suffit d'avoir triomphé de l'air du pays, & d'être parvenu au-dessus de l'âge moyen, pour être comme assuré d'une longue & paisible carriere. La vieillesse n'y est pas caduque, languissante, assiégée des infirmités qui l'affligent dans nos climats.

CHAPITRE XXXIII.

Maladies auxquelles les Européens sont exposés aux isles.

CEpendant celui des Antilles attaque les enfants nouveaux nés, d'un mal qui semble renfermé dans la Zone Torride. On l'appelle *Tetanos*. Si l'enfant reçoit les impressions de l'air ou du vent, si la chambre où il vient de naître est exposée à la fumée, à trop de chaleur ou de fraîcheur, le mal se déclare aussi-tôt. Il commence par la mâchoire, qui se roidit & se resserre au point de ne pou-

voir plus s'ouvrir. Cette convulsion passe bientôt aux autres parties du corps. L'enfant meurt, faute de pouvoir prendre de nourriture. S'il échappe à ce péril qui menace les neuf premiers jours de sa vie, il n'a plus à craindre aucun autre accident. Les douceurs qu'on lui permet, même avant le sevrage qui arrive au bout d'un an, l'usage du café au lait, du chocolat, du vin, mais sur-tout du sucre & des confitures; ces douceurs si pernicieuses à nos enfants, sont offertes à ceux de l'Amérique par la nature, qui les accoutume de bonne heure aux productions de leur climat.

Le sexe, foible & délicat, a ses maux comme ses charmes. Dans les isles, c'est un affoiblissement, un anéantissement presque total de ses forces; une aversion insurmontable pour tout ce qui est sain; une passion désordonnée pour tout ce qui nuit à sa santé. Les aliments salés ou épicés sont les seuls que l'on goûte & que l'on recherche. Cette maladie est une vraie cachexie, qui dégénere communément en hydropisie. On l'attribue à la diminution des menstrues dans les femmes qui arrivent d'Europe, & à la foiblesse ou à la privation totale de cet écoulement périodique dans les femmes Créoles.

Les hommes plus robustes, ont des maux plus cruels. Ils sont exposés sous ce voisinage de l'Equateur, à une fievre chaude & maligne, connue sous des noms différents, & manifestée par des hémorrhagies. Le sang qui bouillonne sous les rayons ardents du soleil, s'y déborde par le nez, par les yeux, par les autres parties du corps. La nature dans les climats tempérés ne va pas si vîte, qu'elle ne donne dans les maladies les plus aiguës, le temps d'observer & de suivre le cours qu'elle prend. Elle est si prompte aux isles, que si l'on tarde à saisir la mala-

die dès l'instant qu'elle se déclare, elle est infailliblement mortelle. Aussi faut-il dans vingt-quatre heures soutenir quinze & dix-huit saignées, dont les intervalles sont remplis par d'autres remedes. Un homme n'est pas plutôt tombé malade, qu'il voit à ses côtés le Médecin, le Notaire & le Prêtre.

La plupart de ceux qui résistent à ces vives secousses, épuisés par le traitement qu'ils ont éprouvé, traînent une convalescence lente & difficile. Plusieurs tombent même dans une langueur habituelle, produite par l'affaissement de toute la machine, que l'air toujours dévorant, & les aliments du pays, trop foibles, sans doute, ne peuvent remettre en vigueur. Delà résultent des obstructions, des jaunisses, des gonflements de rate, qui quelquefois se terminent par l'hydropisie.

Ce danger assaillit presque tous les Européens qui débarquent en Amérique, & souvent même les Créoles qui reviennent des pays tempérés. Mais il épargne les femmes dont le sang a des évacuations naturelles; & les negres qui, nés sous un climat plus chaud, sont aguerris par la nature, & préparés par une transpiration facile, à toutes les fermentations que peut causer le soleil.

C'est cet astre, sans doute, qui, par la chaleur de ses rayons moins obliques & plus constants que dans nos climats, occasionne ces fievres violentes. Sa chaleur doit procurer l'épaississement inévitable du sang, par l'excès des transpirations & des sueurs, le défaut de ressort dans les parties solides, le gonflement des vaisseaux par la dilatation des liqueurs; soit à raison de la raréfaction de l'air, soit à raison de la moindre compression qu'éprouve la surface des corps dans une athmosphere raréfiée.

On parviendroit peut-être à prévenir une partie de ces

inconvénients, en se faisant purger & saigner dans la route, à mesure qu'on avance vers la Zone Torride; en renouvellant ces précautions aux isles, en y joignant le secours des bains froids.

Mais loin de recourir à ces moyens, que le bon sens indique, on tombe dans des excès les plus propres à accélérer, à provoquer le mal. Les étrangers qui arrivent aux Antilles, entraînés par les fêtes qu'on leur y donne, par les agréments qu'on y aime, par l'accueil qu'ils y reçoivent, se livrent sans modération à tous les plaisirs que l'habitude rend moins nuisibles aux habitants nés sous ce climat. La table, la danse, le jeu, les veilles, le vin, les liqueurs, souvent le chagrin d'être désabusé des espérances chimériques qu'on avoit concues, tout seconde l'effervescence que la chaleur excite dans le sang. Il est bientôt enflammé.

Comment ne succomberoit-on pas à cette épreuve du climat, quand les précautions même les plus exactes ne suffisent pas pour garantir de l'atteinte de ces fievres dangereuses; quand les hommes les plus sobres, les plus modérés, les plus éloignés de tout excès, & les plus attentifs sur leurs actions, sont les victimes du nouvel air qu'ils respirent? Dans l'état actuel des colonies, sur dix hommes qui passent aux isles, il meurt quatre Anglois, trois François, trois Hollandois, trois Danois & un Espagnol.

En voyant la consommation d'hommes qui se faisoit dans ces régions, lorsqu'on commença à les occuper, on pensa assez généralement qu'elles finiroient par dépeupler les Etats qui avoient l'ambition de s'y établir.

CHAPITRE XXXIV.

Avantage des nations qui possèdent les isles.

L'Expérience a changé sur ce point l'opinion publique. A mesure que ces colonies ont poussé leurs cultures, elles ont eu plus de moyens de dépenser. Ces facultés nouvelles ont ouvert à la partie principale, des débouchés qui lui étoient inconnus. La masse des exportations n'a pas pu augmenter, sans une augmention de travail. Avec les travaux se sont multipliés les hommes, comme ils se multiplieront par-tout où ils trouveront plus de moyens de subsister. Les étrangers même se sont portés en foule dans des Empires qui ouvroient un vaste champ à leur ambition, à leur industrie.

Non-seulement la population s'est accrue dans les états propriétaires des isles, mais elle y est devenue plus heureuse. Le bonheur est en général le résultat des commodités; & il doit être plus grand, à mesure qu'on peut les varier & les étendre. Les isles ont procuré cet avantage à leurs possesseurs. Ils ont tiré de ces régions fertiles des productions agréables, dont la consommation a ajouté à leurs jouissances. Ils en ont tiré qui, échangées contre les denrées de leurs voisins, les ont fait entrer en partage des douceurs des autres climats. De cette maniere, les Empires que le hasard, le bonheur des circonstances, ou des vues bien combinées, avoient mis en possession des isles, sont devenus le séjour des arts & de tous les agréments, qui sont une suite naturelle & nécessaire d'une grande abondance.

Ce

Ce n'est pas tout. Ces colonies ont élevé les nations qui les ont fondées, à une supériorité d'influence dans le monde politique; & voici comment. L'or & l'argent qui forment la circulation générale de l'Europe, viennent du Mexique, du Pérou & du Brésil. Ils n'appartiennent pas aux Espagnols & aux Portugais, mais aux peuples qui donnent leurs marchandises en échange de ces métaux. Ces peuples ont entr'eux des comptes, qui, en dernier résultat, vont se solder à Lisbonne & à Cadix, qu'on peut regarder comme une caisse commune & universelle. C'est-là qu'on doit juger de l'accroissement ou de la décadence du commerce de chaque nation. Celle qui est en équilibre de vente ou d'achat avec les autres, retire son intérêt entier. Celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu, retire moins que son intérêt; parce qu'elle en a cédé une partie, pour s'acquitter avec la nation dont elle étoit débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles, ne retire pas seulement ce qui lui est dû par l'Espagne & le Portugal, mais encore ce que lui doivent les autres nations avec lesquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage est spécialement réservé aux peuples qui possedent les isles. Ils voyent grossir annuellement leur numéraire, par la vente des riches productions de ces contrées; & cette augmentation de numéraire assure leur prépondérance, les rend arbitres de la paix & de la guerre. Mais dans quelles proportions chaque nation a-t-elle augmenté sa puissance par la possession des isles? C'est ce qu'on développera dans les Livres suivants.

Fin du Livre onzieme.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DOUZIEME.

Établissements des Espagnols, des Hollandois, & des Danois dans les isles de l'Amérique.

CHAPITRE XXXV.

Colonie Espagnole fondée sur les rives de l'Orenoque. Ce qu'on y fait ; ce qu'on y pourroit faire.

L'Espagne a la gloire d'avoir découvert le grand archipel des Antilles, & d'y avoir formé les premiers établissements. Celui que ses navigateurs trouvent d'abord en

arrivant en Amérique, ſe nomme la Trinité. Colomb y aborda, lorſqu'en 1498 il reconnut l'Orenoque. Mais d'autres intérêts firent perdre de vue, & l'iſle, & les bords du continent voiſin. Cependant l'éclat de l'or qu'on avoit vu briller de loin ſur la côte, y ramena la nation qui l'avoit découverte. On décida la conquête des régions immenſes qu'arroſoit un des plus grands, un des plus riches fleuves du monde; & l'iſle de la Trinité, ſituée à l'embouchure de l'Orenoque, fut peuplée, pour aſſurer & faciliter l'exécution d'une ſi grande entrepriſe. Une iſle a toujours de l'avantage ſur un continent, lorſqu'avec peu de terrein à défendre, elle en trouve un très-grand à attaquer. Tel étoit celui qui traverſe l'Orenoque.

Ce fleuve qui tire, à ce qu'on croit, ſa ſource des Cordillieres, après avoir été groſſi dans un cours de cinq cents ſoixante quinze lieues, par un nombre prodigieux de rivieres plus ou moins conſidérables, ſe jette dans l'Océan par plus de cinquante embouchures. Telle eſt ſon impétuoſité, qu'il traverſe les plus fortes marées, & conſerve la douceur de ſes eaux, douze lieues après être ſorti du vaſte & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant ſa rapidité n'eſt pas toujours égale, par l'effet d'une ſingularité peut-être unique. L'Orenoque commençant à croître en Avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reſte le ſixieme dans ſon plus grand accroiſſement : en Octobre, il commence à baiſſer graduellement juſqu'au mois de Mars, qu'il paſſe tout entier dans l'état fixe de ſa plus grande diminution. Cette alternative de variations eſt réguliere, invariable même.

Ce phénomene dont on ignore la cauſe, paroît dépendre beaucoup plus de la mer que de la terre. Durant les ſix mois que le fleuve croît, l'hémiſphere du nouveau

monde n'offre, pour ainsi dire, que des mers, & presque point de terres à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est moins soumise alors à l'influence active du soleil, ou du moins sa pente vers les côtes orientales est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves, qui n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte des neiges des Cordillieres, ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien saisir les causes d'un phénomene si singulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones, connoître la situation & les mouvements de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on dans la différence de leur position, de leur source ou de leur embouchure, l'origine d'une diversité si remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout est lié dans le systême du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, soit journalieres, soit annuelles de la terre. Quand un peuple éclairé connoitra les bords de l'Orenoque, on saura, du moins on cherchera, les raisons des phénomenes de son cours. Mais ce ne sera pas sans difficulté. Ce fleuve n'est pas aussi navigable que le fait présumer la masse de ses eaux; son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers, qui réduisent par intervalles le navigateur à porter ses bateaux, & les denrées dont ils sont chargés.

Les peuples qui traversent ou fréquentent ce fleuve, voisins du brûlant Equateur, habitants d'un pays trop bon peut-être pour avoir été cultivé, ne connoissent ni la gêne des vêtements, ni les chaînes de la police, ni le far-

deau des gouvernements. Libres ſous le joug de la pauvreté, ils vivent la plupart de la chaſſe, de la pêche & de fruits ſauvages. L'agriculture doit être peu de choſe, où l'on n'a qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres, qui, après avoir été brûlés ou pourris, laiſſent un terrein propre à former un champ.

L'oppreſſion où l'on tient les femmes dans le nouveau monde, eſt, ſans doute, la cauſe principale de la dépopulation de cette partie du globe. Cette tyrannie, qui eſt univerſelle, eſt plus marquée ſur les bords de l'Orenoque que par-tout ailleurs. Auſſi ces contrées, quoiqu'extrêmement favoriſées de la nature, comptent-elles peu d'habitants. Les meres y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de ſi près le boyau du nombril, que ces enfants meurent d'une hémorragie. Le Chriſtianiſme même n'a pas réuſſi à déraciner cet uſage abominable. On a pour garant le Jéſuite Gumilla, qui, averti que l'une de ſes néophites venoit de commettre un pareil aſſaſſinat, alla la trouver, pour lui reprocher ſon crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le Miſſionnaire ſans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permiſſion de lui répondre, ce qu'elle fit en ces termes:

„ Plût à Dieu, Pere, plût à Dieu, qu'au moment où „ ma mere me mit au monde, elle eût eu aſſez d'amour „ & de compaſſion pour épargner à ſon enfant tout ce que „ j'ai enduré, tout ce que j'endurerai juſqu'à la fin de mes „ jours! Si ma mere m'eut étouffée en naiſſant, je ſerois „ morte, mais je n'aurois pas ſenti la mort, & j'aurois „ échappé à la plus malheureuſe des conditions. Com- „ bien j'ai ſouffert, & qui ſait ce qui me reſte à ſouffrir!

O iij

„ Représente-toi, Pere, les peines qui sont réservées „ à une Indienne parmi ces Indiens. Ils nous accompa- „ gnent dans les champs avec leur arc & leurs fleches; „ nous y allons, nous, chargées d'un enfant que nous „ portons dans une corbeille, & d'un autre qui pend à „ nos mammelles. Ils vont tuer un oiseau ou prendre un „ poisson; nous bêchons la terre, nous; & après avoir „ supporté toute la fatigue de la culture, nous suppor- „ tons toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir „ sans aucun fardeau; nous, nous leur apportons des „ racines pour leur nourriture, & du maïs pour leur „ boisson. De retour chez eux, ils vont s'entretenir avec „ leurs amis; nous, nous allons chercher du bois & de „ l'eau pour préparer leur souper. Ont-ils mangé, ils „ s'endorment; nous, nous passons presque la nuit à „ moudre le maïs & à leur faire le chica. Et quelle est „ la récompense de nos veilles? Ils boivent; & quand „ ils sont ivres, ils nous traînent par les cheveux, & „ nous foulent aux pieds.

„ Ah, Pere, plût à Dieu que ma mere m'eût étouffée „ en naissant! Tu sais toi-même si nos plaintes sont jus- „ tes. Ce que je te dis, tu le vois tous les jours. Mais „ notre plus grand malheur, tu ne saurois le connoître. „ Il est triste pour la pauvre Indienne de servir son mari „ comme une esclave, aux champs, accablée de sueurs, „ & au logis privée du repos: mais il est affreux de le voir „ au bout de vingt ans prendre une autre femme plus „ jeune qui n'a point de jugement. Il s'attache à elle. Elle „ nous frappe; elle frappe nos enfants; elle nous com- „ mande; elle nous traite comme ses servantes; & au „ moindre murmure qui nous échapperoit, une branche „ d'arbre levée..... Ah, Pere, comment veux-tu que

„ nous ſupportions cet état? Qu'a de mieux à faire une „ Indienne, que de ſouſtraire ſon enfant à une ſervitude „ mille fois pire que la mort? Plut à Dieu, Pere, je te le „ répete, que ma mere m'eût aſſez aimée pour m'enter- „ rer lorſque je naquis! Mon cœur n'auroit pas tant à „ ſouffrir, ni mes yeux à pleurer."

Entre toutes les petites nations qui errent dans ces immenſes contrées, on en voit une chez qui la nature du ſol a rendu le ſort des femmes moins miſérable: c'eſt celle qui habite une foule d'iſles, formées par les différentes embouchures de l'Orenoque. Son pays, quoique ſous l'eau pendant les ſix mois de l'année que croît le fleuve, quoique ſubmergé le reſte du temps deux fois le jour par la marée, lui paroît préférable à tout. Elle eſt parvenue à l'habiter ſans riſque, en conſtruiſant des cabanes ſur des pieux fort élevés, & très-profondément enfoncés dans la vaſe. Un palmier qui couvre ces ſables, fournit à ces ſauvages doux, gais & ſociables, leur nourriture, leur boiſſon, leurs meubles & leurs canots.

Les Eſpagnols n'entreprirent de remonter l'Orenoque qu'en 1535. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le mépriſerent au point de n'y avoir jamais formé qu'un petit établiſſement. Il eſt ſitué au bas du fleuve, & ſe nomme Saint-Thomas. Les premiers colons s'y adonnerent à la culture du tabac avec une telle ardeur, qu'ils en livroient tous les ans dix cargaiſons aux Hollandois. Cette communication ayant été proſcrite par la métropole, la ville, qui d'ailleurs a été ſaccagée deux fois par des corſaires, ſe réduiſit inſenſiblement à rien. Elle ſe borne aujourd'hui à élever quelques troupeaux, qui ſont conduits à Cumana par un chemin qu'on a tracé dans l'intérieur des terres.

Ces vastes & fertiles contrées sortiroient bientôt de l'obscurité où elles sont plongées, si l'Espagne savoit profiter de l'ambition active des Jésuites. On sait que ces hommes, admirables comme société, dangereux comme citoyens, détestables comme religieux, étoient parvenus à tirer du fond des forêts un nombre considérable de sauvages; à les fixer sur les bords de l'Orenoque & des rivieres, la plupart navigables, qui s'y jettent; à leur donner quelques principes de sociabilité, un peu de goût pour les arts les plus nécessaires, sur-tout pour l'agriculture. Seroit-il impossible de déterminer ces Indiens, par l'appât des échanges, à multiplier le sucre, le coton, le tabac, le cacao qu'ils cultivent déja pour leur propre usage? Entre la vie sauvage & l'état de société, c'est un désert immense à traverser; mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le temps qui accroît les forces, abrege les distances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richesses à l'Espagne. On les porteroit à la Trinité, qui seroit ainsi rendue à sa destination primitive.

CHAPITRE XXXVI.

Les Espagnols s'établissent à la Trinité & à la Marguerite.

LA Trinité ne se borneroit pas à n'être qu'un entrepôt. Son étendue, la fertilité de son sol, l'avantage de ses rades, lui donneroient un éclat qu'elle tireroit de son propre fonds. Ceux qui l'ont parcourue avec assez de réflexion & de lu-

nieres pour démêler, à travers les épaisses forêts qui la couvrent, ce qu'elle pouvoit valoir, l'ont jugée propre à rapporter abondamment plusieurs sortes de productions, même d'un grand prix. Cependant elle n'a jamais cultivé que le cacao; mais il y étoit si parfait, qu'on le préféroit à celui de Caraque même, & que les négociants Espagnols, pour s'en assurer, le payoient d'avance à l'envi les uns des autres. Cet empressement qui peut quelquefois augmenter l'industrie d'un peuple naturellement actif, perd infailliblement des hommes chez qui le goût du repos est une passion, & presque un besoin de la nature ou de l'éducation. Les propriétaires ayant reçu plus d'argent qu'ils n'en pouvoient rembourser avec l'unique denrée qui faisoient toute leur fortune, tomberent peu-à-peu dans le découragement. A la vue d'un travail excessif, ils se mirent à ne rien faire. Depuis 1727, on ne trouve plus de cacao dans l'isle. Elle devint, à cette époque, tout-à-fait étrangere à sa métropole. Cette négligence avoit déja comme anéanti la Marguerite.

Cette isle dut un moment de vie & de prospérité, à une sorte de richesse cachée dans le fond de la mer qui l'environnoit. Colomb avoit apperçu en 1498 à quatre lieues du continent, la petite isle de Cubagua, qu'on appella depuis l'isle des Perles. L'abondance de ce trésor que la nature offroit gratuitement, y attira les Espagnols en 1509. Ils y arriverent avec quelques sauvages des Lucayes qui ne s'étoient pas trouvés propres aux travaux des mines, mais qui avoient une grande facilité à demeurer long-temps sous l'eau. Leur talent fut employé avec tant d'ardeur, qu'on vit s'élever en fort peu de temps des fortunes très-considérables. Les bancs où naissoient les perles, s'épuiserent; & la colonie fut transférée en 1524 à la Marguerite, où

l'on venoit d'en découvrir, & d'où elles disparurent plus vîte encore. Dès-lors cette possession qui a quinze lieues de long sur six de large, devint encore plus indifférente à l'Espagne que la Trinité.

Si la Cour de Madrid conserve ces deux isles, c'est plutôt pour s'éloigner du continent des nations plus industrieuses, que dans la vue d'en tirer quelque utilité. Des Espagnols y ont formé avec des Indiennes une génération d'hommes, qui réunissant l'inertie des peuples sauvages aux vices des peuples policés, sont paresseux, frippons & superstitieux. Ils vivent de leur pêche, & de bananes que la nature, comme pour favoriser leur indolence, y fait croître plus grosses & meilleures que dans le reste de l'archipel. Ils élevent des bestiaux maigres & de peu de goût, qu'ils vont échanger en fraude dans les colonies Françoises contre des camelots, des voiles noirs, des toiles, des bas de soie, des chapeaux blancs & des clincailleries. Cette navigation se fait avec une trentaine de chaloupes non-pontées.

Les troupeaux domestiques ont peuplé les bois des deux isles, de bêtes à corne qui sont devenues sauvages. On les tue à coups de fusil. Leur chair est coupée en aiguillettes de trois pouces de large, d'un pouce d'épaisseur, qu'on fait sécher, après avoir fondu la graisse, de maniere à les conserver trois ou quatre mois. Le cent pesant de cette viande qu'on nomme Tassau, se vent environ 20 livres dans les établissements François.

Les Commandants, les Officiers civils & militaires, les Moines attirent à eux tout l'argent que le gouvernement envoye dans les deux isles. Le reste qui ne passe pas le nombre de seize cents personnes, vit dans une pauvreté affreuse. Elles fournissent en temps de guerre environ deux

cents hommes que l'eſprit de rapine attire indiſtinctement dans les colonies où l'on arme des vaiſſeaux corſaires. Les habitants de Porto-Rico n'ont pas les mêmes inclinations.

CHAPITRE XXXVII.

Les Eſpagnols s'établiſſent à Porto-Rico.

PLacée au centre des Antilles, cette iſle a quarante lieues de long, ſur vingt dans ſa plus grande largeur. Quoique découverte & reconnue en 1493 par Colomb, elle n'attira l'attention des Eſpagnols qu'en 1509; & ce fut l'appât de l'or qui les y fit paſſer de Saint-Domingue, ſous les ordres de Ponce de Léon. Cette nouvelle conquête devoit leur coûter.

Perſonne n'ignore que l'uſage des armes empoiſonnées, remonte aux ſiecles les plus reculés. Il précéda dans la plupart des contrées, l'invention du fer. Lorſque les dards armés de pierres, d'os, d'arrêtes ſe trouverent des armes trop foibles pour repouſſer les bêtes féroces, on eut recours à un ſuc mortel. Ce poiſon imaginé d'abord pour la chaſſe, ſervit depuis aux guerres des peuples, ou conquérants, ou ſauvages. L'ambition & la vengeance ne connoiſſent des bornes dans leurs excès, qu'après avoir noyé durant des ſiecles, des nations entieres dans des fleuves de ſang. Quand on a reconnu que ce ſang ne produit rien, ou qu'à meſure qu'il groſſit dans ſon cours, il dépeuple les terres, & ne laiſſe que des déſerts ſans vie & ſans culture, alors on convint de modérer un peu la ſoif de le répandre. On établit ce qu'on appelle le droit

de la guerre ; c'eſt-à-dire, l'injuſtice dans l'injuſtice, ou l'intérêt des Rois dans le maſſacre des peuples. On ne les égorge pas tous à la fois. On ſe réſerve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit de la guerre ou des gens, fait qu'on proſcrit certains abus dans l'uſage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend les armes empoiſonnées, & quand les boulets de canon ſuffiſent, on interdit les balles mâchées. Race indigne du Ciel & de la terre, être deſtructeur & tyrannique, homme ou démon, ne ceſſeras-tu point de tourmenter ce globe où tu vis un moment? Ne finiras-tu la guerre qu'avec l'anéantiſſement de ton eſpece? Eh bien, ſi tu veux le hâter, va donc chercher les poiſons du nouveau monde.

De toutes les régions fertiles en plantes venimeuſes, aucune ne le fut autant que l'Amérique méridionale. Elle devoit cette fécondité malheureuſe à ſon territoire généralement fétide, comme s'il s'épuroit du limon d'un déluge.

C'étoient des lianes, fort multipliées dans les lieux humides & marécageux, qui fourniſſoient au continent le poiſon qui étoit d'un uſage univerſel. On les coupoit en morceaux, qu'on faiſoit bouillir dans l'eau, juſqu'à ce que la décoction eût acquis la conſiſtance d'un ſyrop. Alors on y plongeoit des fleches qui s'impregnoient d'un ſuc mortel. Pendant pluſieurs ſiecles, ce fut avec ces armes que les ſauvages ſe firent généralement la guerre. Dans la ſuite, pluſieurs de ces foibles nations ſentirent la néceſſité de renoncer à un moyen ſi deſtructeur, & le réſerverent contre les bêtes, grandes & petites, qu'on ne pouvoit atteindre ou vaincre. Tout animal, dont la peau a été effleurée d'une de ces fleches empoiſonnées, meurt

une minute après, ſans aucun ſigne de convulſion ni de douleur. Ce n'eſt pas parce que ſon ſang eſt figé, comme on l'a cru long-temps : des expériences récentes ont fait connoître que ce poiſon mêlé dans du ſang nouvellement tiré & tout chaud, l'empêchoit de ſe coaguler, & même retardoit ſa putréfaction. Il eſt vraiſemblable que c'eſt ſur le ſyſtême nerveux que ces ſucs agiſſent. Quelques voyageurs ont attribué l'origine du mal vénérien à l'uſage où l'on étoit dans le nouveau monde, de ſe nourrir du gibier tué avec ces armes empoiſonnées. Tout le monde ſait aujourd'hui qu'on peut faire un uſage habituel de ces viandes ſans inconvénient.

Dans les iſles de l'Amérique, on tire moins le poiſon des lianes que des arbres; mais de tous les arbres qui produiſent la mort, le plus dangereux eſt le Mancenillier.

Son tronc qui n'a jamais plus de deux pieds de circonférence, eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre. Ses fleurs ſont rougeâtres. Son fruit a la couleur de la pêche, & renferme un noyau. Ses feuilles ſemblables à celles du laurier, contiennent une ſubſtance laiteuſe. Il eſt dangereux de les manier lorſque l'ardeur du ſoleil les fait ſuer ; & plus dangereux encore de ſe repoſer ſous ſes fleurs innombrables, à cauſe de la prodigieuſe quantité de pouſſiere qui en tombe. On reçoit le ſuc fluide du Mancenillier dans des coquilles rangées autour des inciſions qu'on a faites à ſon tronc. Lorſque cette liqueur eſt un peu épaiſſe, on y trempe la pointe des fleches, qui acquierent la propriété de porter une mort prompte à tout être ſenſible, n'en fût il que très-légérement atteint. L'expérience prouve que ce venin conſerve ſon activité, même au-delà d'un ſiecle. De tous les lieux où ſe trouve cet arbre funeſte, Porto-

Rico est celui où il se plaît le plus, où il est le plus multiplié. Pourquoi les premiers conquérants de l'Amérique n'ont-ils pas tous fait naufrage à cette isle? Mais le malheur des deux mondes a voulu qu'ils l'ayent trop tard connue, & qu'ils n'y ayent pas trouvé la mort due à leur avarice.

Le Mancenillier semble n'avoir été funeste qu'aux Américains. Les habitants de l'isle qui le produit, s'en servoient pour repousser le Caraïbe accoutumé à faire des incursions sur leurs côtes. Ils pouvoient employer les mêmes armes contre les Européens. L'Espagnol qui ignoroit alors que le sel appliqué sur la blessure, au moment du coup, en est le remede infaillible, auroit succombé peut-être aux premieres atteintes de ce poison. Mais il n'éprouva pas la moindre résistance de la part de ces sauvages insulaires. Instruits de ce qui s'étoit passé dans la conquête des isles voisines, ils regardoient ces étrangers comme des êtres supérieurs à l'humanité. Ils se jetterent d'eux-mêmes dans les fers. Cependant ils ne tarderent pas à souhaiter de briser le joug insupportable qu'on leur avoit imposé. Seulement avant de le tenter, ils voulurent savoir si leurs tyrans étoient ou n'étoient pas immortels. La commission en fut donnée à un cacique nommé Broyo.

Un hasard favorable à ses desseins ayant conduit chez lui Salzedo, jeune Espagnol qui voyageoit, il le reçut avec de grandes marques de considération, & lui donna à son départ quelques Indiens pour le soulager dans sa marche, & pour lui servir de guides. Un de ces sauvages le mit sur ses épaules pour traverser une riviere, le jetta dans l'eau, & l'y retint avec le secours de ses compagnons, jusqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira ensuite le corps sur

le rivage. Dans le doute s'il étoit mort ou s'il vivoit encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui étoit arrivé. Cette comédie dura trois jours. Enfin, la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Espagnols pouvoient mourir, on tomba de tous côtés sur les oppresseurs. Cent furent massacrés.

Ponce de Léon rassemble aussi-tôt tous les Castillans qui ont échappé à la conspiration. Sans perdre de temps, il fond sur les sauvages déconcertés par cette brusque attaque. Leur terreur augmente à mesure que leurs ennemis se multiplient. Ce peuple a la simplicité de croire que les nouveaux Espagnols qui arrivent de Saint-Domingue, sont ceux-là même qui ont été tués, & qui ressuscitent pour combattre. Dans cette folle persuasion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaissent de leurs cendres, il se remet sous le joug. On le condamne aux mines, où il périt en peu de temps dans les travaux de l'esclavage.

Ces barbaries n'ont produit aucun avantage à l'Espagne. Une isle d'une étendue considérable, arrosée d'un grand nombre de rivieres, fertile, quoiqu'inégale, ayant un port excellent, des côtes faciles, & dont la possession auroit fait la fortune d'une nation active; cette isle est inconnue à la plupart des peuples. On y compte à peine quinze cents Espagnols, métis ou mulâtres. Ils ont environ trois mille negres, plus occupés à nourrir l'indolence du propriétaire, qu'à seconder son industrie. Les maîtres & les esclaves, rapprochés par la paresse, vivent également de maïs, de patates & de cassave. S'ils cultivent du sucre, du tabac, du cacao, ce n'est que ce qu'il en faut pour leur consommation. Ce qu'ils exportent se réduit à deux mille cuirs qu'ils fournissent annuellement au commerce d'Espagne, & à un assez grand nombre de mulets,

bons, mais petits, tels qu'on les trouve ordinairement dans les pays coupés & montueux. Ces mulets passent en fraude à Sainte-Croix, à la Jamaïque & à Saint-Domingue. L'oisiveté de cette peuplade est protégée par une garnison de deux cents hommes, qui, avec les Prêtres & le Magistrat, coûte au Gouvernement 250,000 liv. Cet argent joint à la valeur des bestiaux suffit pour payer aux Anglois, aux Hollandois, aux François, aux Danois, les toiles & les autres marchandises qu'ils fournissent. Toute l'utilité que la métropole tire de sa colonie, se réduit à y renouveller l'eau & les rafraîchissements des flottes qu'elle envoye dans le nouveau monde.

Si l'Espagne est assez peu touchée de ses propres intérêts, pour négliger les avantages que pourroit lui rapporter une isle si considérable, du moins devroit-elle permettre à ceux de ses sujets que le sort y a conduits, de sortir de la honteuse misere où ils languissent. Il suffiroit, pour rendre leur condition meilleure, de les autoriser à la vente libre de leurs travaux. L'étendue de leur sol leur permettroit d'en élever assez pour les besoins de toutes celles des Antilles où l'on s'occupe de culture. La situation d'un établissement qui se trouve au milieu de ces isles, favoriseroit par-tout l'introduction de ses bestiaux dans leurs ports. Une communication non-interrompue avec des peuples actifs & éclairés, réveilleroit des colons qui ne le sont pas. Le desir de partager les mêmes jouissances inspireroit l'ardeur des mêmes travaux. La Cour de Madrid recueilleroit alors des fruits politiques d'une condescendance que l'humanité seule devroit lui dicter. Jusqu'au moment de cette liberté de commerce, Porto-Rico ne lui sera pas plus utile que Saint-Domingue.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVIII.

Etabliſſement des Eſpagnols à Saint-Domingue.

CEtte iſle célebre dans l'hiſtoire pour avoir été le berceau des Eſpagnols dans le nouveau monde, jetta d'abord un grand éclat par l'or qu'elle fourniſſoit. Ces richeſſes diminuerent avec les habitants du pays qu'on forçoit de les arracher aux entrailles de la terre; & elles tarirent enfin entiérement, lorſque les iſles voiſines ne fournirent plus de quoi remplacer les déplorables victimes de l'avidité des conquérants. La paſſion de r'ouvrir cette ſource d'opulence, inſpira la penſée d'aller chercher des eſclaves en Afrique; mais outre qu'ils ne ſe trouverent pas propres aux travaux auxquels on les deſtinoit, l'abondance des mines du continent qu'on commençoit à exploiter, réduiſit à rien les grands avantages qu'on avoit tirés juſqu'alors de celles de Saint-Domingue. La ſanté, la force, la patience des negres firent imaginer qu'il étoit poſſible de les employer utilement à la culture; & on ſe détermina par néceſſité à un parti ſage, qu'avec plus de lumieres on auroit embraſſé par choix.

Le produit de leur induſtrie fut d'abord extrêmement borné, parce qu'ils étoient en petit nombre. Charles-Quint, qui, comme la plupart des Souverains, préferoit ſes favoris à tout, avoit excluſivement accordé la traite des noirs à un Seigneur Flamand, qui abandonna ſon privilege aux Génois. Ces avares républicains firent de ce honteux commerce l'uſage qu'on fait toujours du monopole : ils voulurent vendre cher, & ils vendirent peu.

Lorsque le temps & la concurrence eurent amené le prix naturel & nécessaire des esclaves, ils se multiplierent. On doit bien penser que l'Espagnol accoutumé à traiter les Indiens, presqu'aussi blancs que lui, comme des animaux, n'eut pas une meilleure opinion de ces noirs Africains qu'il substituoit à leur place. Ravalés encore à ses yeux par le prix même qu'ils lui coûtoient, sa religion ne l'empêcha pas d'aggraver le poids de leur servitude. Elle devint intolérable. Ces malheureux esclaves tenterent de recouvrer des droits que l'homme ne peut jamais aliéner. Ils furent battus; mais ils tirerent ce fruit de leur désespoir, qu'on les traita depuis avec moins d'inhumanité.

Cette modération, s'il faut appeller ainsi la tyrannie qui craint la révolte, eut des suites favorables. La culture fut poussée avec une espece de succès. Un peu après le milieu du seizieme siecle, la métropole tiroit annuellement de sa colonie, dix millions pesant de sucre, beaucoup de bois de teinture, de tabac, de cacao, de casse, de gingembre, de coton, une grande quantité de cuirs. On pouvoit penser que ce commencement de prospérité inspireroit le goût, & donneroit les moyens d'en étendre le progrès. Un enchaînement de causes plus funestes les unes que les autres, ruina ces espérances.

Le premier malheur vint du dépeuplement de Saint-Domingue. Les conquêtes des Espagnols dans le continent, devoient contribuer naturellement à rendre florissante une isle que la nature paroissoit avoir placée pour devenir le centre de la vaste domination qui se formoit autour d'elle, pour être l'entrepôt de ses différentes colonies. Il en arriva tout autrement; à la vue des fortunes prodigieuses qui s'élevoient au Mexique ou ailleurs, les plus riches habitants de Saint-Domingue mépriserent leurs

établissements, & quitterent la véritable source des richesses, qui est pour ainsi dire à la surface de la terre, pour aller fouiller dans ses entrailles des veines d'or qui tarissent bientôt. Le Gouvernement entreprit en vain d'arrêter cette émigration : les loix furent toujours éludées avec adresse, ou violées avec audace.

La foiblesse, qui étoit une suite nécessaire de cette conduite, enhardit les ennemis de l'Espagne à ravager des côtes sans défense. On vit même le célebre navigateur Anglois, François Drake, prendre & piller la capitale. Ceux des corsaires qui n'avoient pas de si grandes forces, ne manquoient guere d'intercepter les bâtiments qui étoient expédiés de ces parages, alors les mieux connus du nouveau monde. Pour comble de calamité, les Castillans eux-mêmes se firent pirates. Ils n'attaquoient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équipés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avoient contractée d'armer clandestinement pour aller chercher par-tout des esclaves, empêchoit qu'on ne pût les reconnoître ; & l'appui qu'ils achetoient des vaisseaux de guerre chargés de protéger la navigation, les assuroit de l'impunité.

Le commerce que la colonie faisoit avec les étrangers, pouvoit seul la relever, ou empêcher du moins sa ruine entiere : il fut défendu. Comme il continuoit, malgré la vigilance de Commandants, ou peut-être par leur connivence, une Cour aigrie & peu éclairée prit le parti de raser la plupart des places maritimes, & d'en concentrer les malheureux habitants dans l'intérieur des terres. Cet acte de violence jetta dans les esprits un découragement, que les incursions & l'établissement des François dans l'isle, porterent depuis au dernier période.

L'Espagne uniquement occupée du vaste empire qu'elle avoit formé dans le continent, ne fit jamais rien pour dissiper cette léthargie. Elle se refusa même aux sollicitations de ses sujets Flamands, qui desiroient vivement d'être autorisés à défricher des contrées si fertiles. Plutôt que de courir le risque de leur voir faire sur les côtes un commerce frauduleux, elle consentit à laisser dans l'oubli une possession qui avoit été importante, & qui pouvoit le redevenir.

Cette colonie, à qui sa métropole n'étoit plus connue que par un vaisseau médiocre qu'elle en recevoit tous les trois ans, avoit en 1717 dix-huit mille quatre cents dix habitants, Espagnols, métis, negres ou mulâtres. Leur couleur & leur caractere tenoient plus ou moins de l'Américain, de l'Européen & de l'Africain, en raison du mélange qui s'étoit fait du sang de ces trois peuples, dans l'union naturelle & passagere qui rapproche les races & les conditions; car l'amour, comme la mort, se plaît à les confondre. Ces demi-sauvages plongés dans une fainéantise profonde, vivoient de fruits & de racines, habitoient des cabanes, étoient sans meubles, & la plupart sans vêtements. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avoit pas étouffé le préjugé des bienséances, le goût des commodités, recevoient des habits de la main des François, leurs voisins, auxquels ils livroient leurs nombreux troupeaux, & l'argent qu'on leur envoyoit pour deux cents soldats, pour les Prêtres & pour le Gouvernement. Il ne paroît pas que la compagnie exclusive, formée en 1757 à Barcelone, pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, ait fait encore de grands progrès. Ses expéditions annuelles se réduisent à deux petits bâtiments, qui font leur retour en Europe, chargés de six mille

cuirs, & de quelques autres marchandiſes de peu de valeur.

C'eſt à San-Domingo, capitale de la colonie, que ſe font les échanges. Elle eſt ſituée au bord d'une plaine qui a trente lieues de long, ſur huit, dix & douze lieues de large. Ce grand eſpace qui fourniroit à un peuple cultivateur pour vingt millions de denrées, eſt couvert de forêts & de ronces, rarement entrêmêlés de pâturages où paiſſent d'aſſez nombreux troupeaux. Ce terrein uni dans preſque toute ſon étendue, devient inégal aux environs de la ville, bâtie ſur les rives de la Lozama. De magnifiques ruines ſont tout ce qui reſte à cette célebre cité, de ſa proſpérité premiere. Du côté de la terre, elle n'a pour fortifications qu'une ſimple muraille ſans foſſé & ſans aucun ouvrage avancé; mais du côté de la riviere & de la mer, elle ſeroit difficile à prendre. Tel eſt le ſeul établiſſement que les Eſpagnols ayent conſervé à la côte du Sud. Celui qu'ils ont au Nord, ſe nomme Monte-Chriſto.

Heureuſement cette place maritime & commerçante n'a jamais eu de liaiſon avec l'Eſpagne. Elle doit ſon activité au voiſinage des plantations Françoiſes. Durant la paix, les productions de la plaine de Mariboux, ſituée entre le fort Dauphin & la baye de Mancenille, vont ſe perdre dans ce port toujours rempli d'Anglois interlopes. Lorſque la guerre entre les Cours de Londres & de Verſailles n'entraîne pas celle de Madrid, Monte-Chriſto devient un marché conſidérable; parce que tout le Nord de la colonie Françoiſe y fait paſſer ſes denrées, qui y trouvent toujours des vaiſſeaux prêts à les enlever. Ce mouvement de vie ceſſe, dès l'inſtant que l'Eſpagne ſe croit obligée de prendre parti dans les querelles des deux nations rivales.

Les Espagnols n'ont aucune possession à l'Ouest de l'isle, entiérement occupée par la France; & il n'y a que neuf ou dix ans qu'ils ont pensé à former des habitations à l'Est, qu'on avoit depuis long-temps perdu de vue.

Le projet d'établir des cultures, entré par hasard dans le Conseil de Madrid, pouvoit s'exécuter dans la plaine de Vega-Réal, située dans l'intérieur des terres, & qui a quatre-vingts lieues de long, sur dix dans sa plus grande largeur. On trouveroit difficilement dans le nouveau monde un terrein plus uni, plus fécond, plus arrosé. Toutes les productions de l'Amérique y réussiroient admirablement; mais l'extraction en seroit impossible, à moins qu'on ne pratiquât des chemins, dont l'entreprise effrayeroit même des nations plus entreprenantes que la nation Espagnole. Ces difficultés devoient naturellement faire jetter les yeux sur les plaines de San-Domingo, moins fertiles que celles de Vega-Réal, mais pourtant fertiles. On craignit sans doute que les nouveaux colons ne prissent les mœurs des anciens, & l'on se détermina pour Samana.

C'est une péninsule dans la partie orientale de l'isle: large de cinq lieues, longue de seize, elle ne tient au continent que par une langue étroite & fort marécageuse. Elle offre aux vaisseaux une baye profonde de quatorze lieues, où le mouillage est de quatorze brasses, & si commode, qu'ils peuvent être amarrés à terre. Cette baye est semée de petits islets, qu'il est aisé d'éviter, en rangeant la côte à l'Ouest. Avec un terrein très-fertile, quoiqu'il ne soit pas uni, la presqu'isle jouit d'une situation très-avantageuse pour le commerce & pour l'atterrage des bâtiments qui arrivent d'Europe.

Ces considérations déterminerent les premiers aventu-

tiers François qui ravagerent Saint-Domingue, à se fixer à Samana. Ils s'y soutinrent assez long-temps, quoique leurs ennemis fussent en force dans le voisinage. On sentit à la fin qu'ils étoient trop exposés, trop éloignés des autres établissements que leur nation avoit dans l'isle, & qui prenoient tous les jours de la consistance. On les rappella; les Espagnols se réjouirent de ce départ, mais ils n'occuperent pas la place qui devenoit vacante.

Cependant ils y ont envoyé de nos jours des Canariens; l'Etat a fait la dépense de leur voyage, & s'est chargé des fraix de leur entretien pendant plusieurs années. Ces mesures, quoique sages, n'ont produit aucun bien. Les nouveaux colons ont été la plupart victimes du climat, des défrichements, & sur-tout des vexations des Gouverneurs, dont l'esprit militaire est par-tout funeste à la prospérité des colonies. Le peu de ces étrangers qui survit à tant de maux, languit dans l'attente d'une mort prochaine. De si tristes essais ne promettent pas d'heureuses suites. Saint-Domingue doit rester pour les Espagnols, dans l'état de foiblesse où ils l'ont laissé jusqu'à présent. La nature & la fortune les en dédommagerent à Cuba.

CHAPITRE XXXIX.

Colonie Espagnole formée à Cuba. Importance de cette isle.

L'Isle de Cuba, séparée de celle de Saint-Domingue par un canal étroit, vaut seule un Royaume: elle a deux cents cinquante lieues de long, sur quinze, vingt & trente de large. Découverte en 1492 par Colomb, ce ne fut qu'en

1511 que les Espagnols entreprirent de la conquérir. Diego de Velasquez vint avec quatre vaisseaux y aborder par sa pointe orientale.

Un Cacique nommé Hatuey, régnoit dans ce canton. Cet Indien, né dans Saint-Domingue, ou l'isle Espagnole, en étoit sorti pour éviter l'esclavage où sa nation étoit condamnée. Suivi des malheureux qui étoient échappés à la tyrannie des Castillans, il avoit établi dans le lieu de son refuge, un petit Etat qu'il gouvernoit en paix. C'est delà qu'il observoit au loin les voiles Espagnoles dont il craignoit l'approche. A la premiere nouvelle qu'il eut de leur arrivée, il assembla les plus braves des Indiens, ses sujets ou ses alliés, pour les animer à défendre leur liberté; mais les assurant que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne commençoient par se rendre propice le Dieu de leurs ennemis : *La voilà*, leur dit-il devant un vase rempli d'or, *la voilà cette divinité si puissante; invoquons-la.*

Ce peuple bon & simple, crut aisément que l'or pour lequel se versoit tant de sang, étoit le Dieu des Espagnols. On dansa, on chanta devant ce métal brut & sans forme, & l'on se reposa sur sa protection.

Mais Hatuey, plus éclairé, plus soupçonneux que les autres Caciques, les assembla de nouveau. *Ne comptez*, leur dit-il, *sur aucun bonheur, tant que le Dieu des Espagnols sera parmi nous. Il est notre ennemi comme eux. Ils le cherchent par-tout, & s'établissent où ils le trouvent. Dans les profondeurs de la terre, ils sauroient le découvrir. Si vous l'avaliez même, ils plongeroient leurs bras dans vos entrailles pour l'en arracher. Ce n'est qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne sera plus parmi nous, ils nous oublieront*

ſans doute. Auſſi-tôt, tout l'or qu'on poſſédoit fut jetté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Eſpagnols. Les fuſils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant diſperſerent les ſauvages qui vouloient réſiſter. Mais Hatuey pouvoit les raſſembler. On fouille dans les bois, on le prend, on le condamne au feu. Attaché au poteau du bûcher, lorſqu'il n'attendoit que la flamme, un Prêtre barbare vint lui propoſer le Baptême, & lui parler du Paradis. *Dans ce lieu de délices*, dit le Cacique, *y a-t-il des Eſpagnols? Oui*, répondit le Miſſionnaire, *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien*, reprit Hatuey, *& je ne veux point aller dans un lieu où je craindrois d'en trouver un ſeul. Ne me parlez plus de votre Religion, & laiſſez-moi mourir.*

Le Cacique fut brûlé, le Dieu des Chrétiens déshonoré, ſa croix baignée dans le ſang humain; mais Velaſquez ne trouva plus d'ennemis. Tous les Caciques s'empreſſerent de lui rendre hommage. Après qu'on eut ouvert les mines, comme elles ne rapportoient pas aſſez d'or, les habitants de Cuba devenant inutiles, furent exterminés; parce qu'alors conquérir n'étoit que détruire. Une des plus grandes iſles du monde ne coûta pas un homme aux Eſpagnols. Mais ont-ils tiré quelque profit de la conquête de Cuba?

Cet établiſſement a des cultures importantes. Il ſert d'entrepôt à un grand commerce. On le regarde comme le boulevard du nouveau monde. Sous ces trois aſpects, il mérite une attention ſérieuſe.

Le coton eſt la production qui devoit naturellement ſe multiplier davantage dans cette iſle immenſe. Au temps de la conquête, cet arbuſte y étoit très-commun. Sa cou-

ſervation exigeoit peu d'avances, peu de bras, peu d'induſtrie; & la ſéchereſſe d'une grande partie du terrein le rendoit ſinguliérement propre à cet uſage. Cette marchandiſe y eſt pourtant ſi rare, qu'il ſe paſſe quelquefois pluſieurs années ſans qu'on en expédie pour l'Europe.

Quoique l'Eſpagnol ait une averſion preſque inſurmontable pour l'imitation, il a adopté depuis peu à Cuba la culture du café, qu'il voyoit faire des progrès rapides dans les iſles voiſines. Mais en empruntant cette production des colons étrangers, il n'a pas emprunté leur activité à la faire valoir. On recueille à peine trente à trente-cinq mille livres peſant de café, dont le tiers eſt envoyé à la Vera-Cruz, & le reſte dans la métropole. On devroit conjecturer que cette plante ſe multipliera, à meſure que l'uſage d'une boiſſon ſi familiere aux peuples des climats chauds, s'étendra chez les Eſpagnols; mais une nation qui, faite pour communiquer aux Européens le goût du café, a été la derniere à le connoître dans les deux mondes, ſera lente dans tous ſes progrès comme elle l'eſt dans toute ſorte d'inventions. La propagation du café demande celle du ſucre. L'Eſpagnol eſt-il préparé à l'une par l'autre?

Le ſucre, la plus riche, la plus importante production de l'Amérique, ſuffiroit ſeule pour donner à Cuba l'éclat de la proſpérité, dont la nature y ſemble avoir ouvert toutes les ſources & tous les canaux. Quoique cette iſle ſoit en général inégale & montueuſe, elle a des plaines aſſez étendues, aſſez arroſées, pour fournir à une grande partie de l'Europe ſa conſommation de ſucre. La fertilité incroyable de ſes terres neuves, ſi elle étoit bien dirigée, bien adminiſtrée, la mettroit en état de ſupplanter toutes les nations qui l'ont devancée dans cette culture. Elles

n'auroient travaillé pendant plus d'un demi-siecle à perfectionner leurs fabriques, que pour une rivale, qui, en adoptant leur méthode, surpasseroit, anéantiroit même en moins de vingt ans la richesse qu'ils en retirent. Mais la colonie Espagnole est si peu jalouse de cette supériorité, qu'elle n'a jusqu'à présent qu'un petit nombre de plantations, où les plus belles cannes ne rendent, avec une très-grande dépense, qu'une foible quantité de sucre, d'une qualité médiocre. Il sert en partie à l'approvisionnement du Mexique, en partie à l'approvisionnement de la métropole; & celle-ci, pour qui le sucre devroit être une mine d'or, en achete de l'étranger pour plus de cinq millions.

Sans doute elle a cru trouver un dédommagement de cette perte, dans le tabac qu'elle tire de Cuba. Cette isle, outre la provision du Mexique & du Pérou, fournit encore à l'Espagne tout le tabac qu'elle consomme, à la réserve du peu qu'elle en reçoit de Caraque & de Buénos-Ayres. La plus grande partie y est envoyée en feuilles. Celui qui est préparé dans le pays même par Pedro-Alonzo, a joui, jouit encore de la plus grande réputation. Cet Espagnol, le seul peut-être qui se soit enrichi par une industrie véritablement utile, a gagné dans ce commerce douze à quinze millions de livres. Si le gouvernement eût écouté ce citoyen actif, la fortune publique auroit été accrue par la multiplication d'une plante à laquelle le caprice donne tant de valeur. Le peu d'ardeur qu'a montré la Cour de Madrid à seconder le goût de l'Europe pour le tabac de la Havane, en a seule arrêté l'usage.

Celui des cuirs que fournissent les colonies Espagnoles, est universel. Cuba en fournit annuellement dix ou douze mille. Le nombre en pourroit être aisément augmenté, dans un pays rempli de bœufs devenus sauvages,

où quelques Gentilshommes possedent sur les côtes & dans l'intérieur des terres, des habitations immenses, qui, par le défaut de population, ne peuvent guere avoir d'autre destination que celle d'élever de nombreux troupeaux.

Ce seroit une exagération, que d'oser avancer que la centieme partie de l'isle de Cuba a été défrichée. On ne voit quelques traces de culture qu'à Sant-Yago, port situé au vent de la colonie, & à Matança, baye sûre & spacieuse qu'on trouve à la sortie du vieux canal. Les vraies cultures sont toutes concentrées dans les belles plaines de la Havane, & encore ne sont-elles pas ce qu'elles devroient être.

Ces cultures réunies peuvent occuper vingt-cinq mille esclaves de tout âge & de tout sexe. Le nombre des blancs, des metis, des mulâtres, des noirs libres répandus dans l'isle, s'éleve à-peu-près à trente mille. D'excellent cochon, du bœuf détestable, l'un & l'autre extrêmement communs & à très-vil prix, composent, avec le Manioc, la nourriture de ces différentes populations. Les troupes même ne connoissent pas d'autre pain que la cassave. C'est l'habitude de voir des Européens à Cuba, qui peut avoir préservé ses habitants de l'inaction totale qu'on trouve dans tous les autres établissements Espagnols du nouveau monde. Le sang y est moins mêlé, les vêtements plus décents, les bienséances mieux observées que dans les autres isles.

L'état de la colonie seroit plus florissant encore, si ses productions n'eussent pas été abandonnées à une compagnie dont le privilege exclusif est un principe constant & invariable de découragement. Moins une nation est industrieuse, plus elle doit écarter une méthode qui

ralentiroit la marche du peuple le plus actif, le plus laborieux.

Si quelque chose pouvoit tenir lieu de liberté à Cuba, & la dédommager de la tyrannie du monopole, ce seroit l'avantage que cette isle a toujours eu, de recevoir presque tous les bâtiments Espagnols qui naviguent dans le nouveau monde. Cet usage commença presque avec la colonie. Ponce de Léon ayant tenté en 1512 une entreprise sur la Floride, eut une connoissance assez distincte du nouveau canal de Bahama. On ne tarda pas à sentir que ce seroit la route la plus convenable que pourroient prendre pour gagner l'Europe tous les bâtiments partis du Mexique; & on établit à cette occasion la Havane, qui n'est qu'à deux petites journées du canal. L'utilité de ce port s'étendit depuis à tous les navires expédiés de Carthagene & de Porto Belo, qui prirent bientôt le même chemin. Les uns & les autres y relâchoient, & s'y attendoient réciproquement, pour arriver ensemble avec plus d'appareil dans la métropole. Les dépenses énormes que faisoient durant leur séjour, des navigateurs qui arrivoient chargés des plus riches trésors de l'univers, jetterent un argent immense dans la ville. Sa population qui n'étoit en 1561 que de trois cents familles, & qui avoit doublé au commencement du dix-septieme siecle, est aujourd'hui de dix mille ames.

Une partie est occupée dans les chantiers très-anciennement formés par le gouvernement, pour la construction des vaisseaux de guerre. On y porte d'Europe des mâts, du fer, des cordages; tout le reste se trouve abondamment dans l'isle. Mais ce qu'elle a de plus précieux, c'est le bois, qui, né sous l'influence des rayons les plus brûlants du soleil, se conserve des siecles entiers avec des

ſoins médiocres ; tandis que les vaiſſeaux d'Europe ſe deſſechent & ſe fendent ſous la Zone torride. Ce bois commence à devenir rare dans les environs de la Havane; mais il eſt commun ſur toutes les côtes, & le tranſport n'en eſt ni cher, ni difficile. L'Eſpagne eſt d'autant plus intéreſſée à multiplier ſes atteliers, que les mers les plus fréquentées par ſes eſcadres, ſont toutes ſituées entre les Tropiques. Elle a même un motif de plus, pour fonder la plus grande reſſource de ſa puiſſance maritime ſur les chantiers de la Havane; c'eſt ce qu'elle fait aujourd'hui, pour rendre imprenable cette clef de ſes colonies. L'importance de l'entrepriſe en fera peut-être aimer les détails.

Perſonne n'ignore que le port de la Havane eſt un des plus ſûrs de l'univers ; que les flottes du monde entier y pourroient mouiller toutes enſemble; qu'on y fait aiſément de l'eau, qui ſe trouve excellente. Son entrée eſt gardée par des rochers, où l'on court riſque de ſe briſer pour peu qu'on s'éloigne du milieu de la paſſe. Elle eſt devenue plus difficile, depuis qu'en 1762, on y a coulé bas trois vaiſſeaux de guerre. Cette précaution n'a été funeſte qu'aux Eſpagnols, qui n'ont pu encore réuſſir à retirer ces trois gros bâtiments. Elle étoit d'autant plus inutile, que l'ennemi n'auroit pas même tenté de forcer le port, défendu par le fort Moro & par le fort de la Pointe. La premiere de ces deux citadelles, eſt tellement élevée au-deſſus du niveau de la mer, qu'il ſeroit impoſſible, même aux navires du premier rang, de la battre. L'autre ne jouit pas du même avantage; mais on ne pourroit la canonner que par un canal ſi étroit, que les plus fiers aſſaillants ne ſoutiendroient jamais la nombreuſe & redoutable artillerie du Moro.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre. Quinze ou seize mille hommes, qui sont la plus grande force qu'il soit possible d'employer à cette expédition, ne pourront jamais investir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immense. Il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port, contre la ville ou contre le fort Moro. Si on se détermine pour le dernier parti, la descente se fera aisément à une lieue du fort, & l'on arrivera sans peine à sa vue par des chemins faciles, par des bois qui couvriront & assureront la marche.

La premiere difficulté sera d'avoir de l'eau. Elle est mortelle aux environs du camp qu'il faudra choisir. On sera réduit à en aller chercher de potable avec des chaloupes, à une distance de trois lieues. On ne pourra s'en procurer qu'en arrivant en force sur la riviere qui doit seule en fournir, ou qu'en y laissant un corps retranché, qui, loin du camp, isolé, sans soutien, sera continuellement dans le risque d'être enlevé.

Avant d'attaquer le Moro, il faudra prendre le Cavagne, qui vient d'être construit. C'est un ouvrage à couronne, composé d'un bastion, de deux courtines, & deux demi-bastions sur son front. Sa droite & sa gauche appuyent sur l'escarpement du port. Il a des casemates, des citernes & des magasins à poudre à l'abri de la bombe, un bon chemin couvert, & un large fossé taillé dans le roc. Le sol qui y conduit, est tout de pierres ou de rocailles, & n'a point de terre. Le Cavagne est placé sur une hauteur qui domine le Moro; mais il est exposé lui-même aux insultes d'un tertre, qui, élevé à son niveau, n'est éloigné que de trois cents pas. Comme il seroit aisé d'ouvrir la tranchée derriere cette élévation, on

va la raser; & la place pourra voir ensuite & dominer au loin. Si la garnison se trouvoit si pressée qu'elle désespérât de se soutenir, elle feroit sauter les ouvrages qui sont tous minés, & se replieroit sur le Moro, avec lequel il n'est pas possible de lui couper la communication.

Le fameux fort Moro avoit du côté de la mer, où il est inattaquable, deux bastions; & deux bastions du côté de la terre, avec un large & profond fossé creusé dans le roc. Rebâti à neuf depuis qu'il a été pris, ses parapets ont acquis plus d'élévation & plus d'épaisseur. On lui a donné un bon chemin couvert, & tout ce qui lui manquoit pour mettre les troupes & les munitions en sûreté. La tranchée n'est pas plus aisée à ouvrir que devant le Cavagne. L'un & l'autre ont été construits avec une pierre molle, qui fera courir moins de risque à leurs défenseurs qu'une pierre de taille ordinaire.

Indépendamment de ces moyens, les deux forteresses ont pour elles le secours du climat si dangereux pour les assiégeants, & la facilité de recevoir de la ville des ressources de tous les genres, sans qu'on puisse l'empêcher. Ces avantages doivent rendre ces deux places imprenables, très-difficiles du moins à prendre, pourvu qu'elles soient suffisamment avitaillées, & défendues avec valeur & capacité. Leur conservation est d'autant plus importante, que leur perte entraîneroit nécessairement la soumission du port & de la ville, dominés & foudroyés de ces hauteurs.

Après avoir exposé les obstacles qu'on trouveroit à se rendre maître de la Havane par le fort Moro, il faut parler de ceux qu'on auroit à surmonter par le côté de la ville même.

Elle

Elle est située dans le port, & un peu dans son enfoncement. Elle étoit couverte, tant du côté du port que de celui de la campagne, d'une muraille seche qui ne valoit rien, & de vingt & un bastions qui ne valoient pas mieux. Son fossé étoit sec & peu profond. En-avant de ce fossé, étoit une espece de chemin couvert, presque totalement détruit. La place, dans cet état, n'eût pas été à l'abri d'un coup de main, qui, fait pendant la nuit avec plusieurs attaques, vraies ou fausses, l'auroit emportée. On se propose de creuser les fossés, de les faire larges & profonds, & d'y joindre un très-bon chemin couvert.

Ces défenses nécessaires seront soutenues par le fort de la Pointe. C'est un quarré bâti en pierre, & qui, quoique petit, a des casemattes. On l'a rebâti à neuf, parce qu'il avoit été extrêmement endommagé pendant le siege. Il est entouré d'un bon fossé sec, creusé dans le roc. Indépendamment de sa destination principale, qui est de défendre avec le Moro l'entrée du port, objet qu'il remplit très-bien, il a plusieurs batteries dégorgées sur la campagne, & qui flanquent quelques parties de l'enceinte de la ville.

Son feu va se croiser avec celui d'un fort de quatre bastions, avec fossé, chemin couvert, poudriere, casemattes & citernes. Ce nouveau fort qu'on construit à un quart de lieue de la place, sur une hauteur appellée Arostigny, demandera un siege en forme, si l'on veut attaquer la ville de ce côté-là; d'autant plus qu'il a l'avantage de voir la mer, de battre au loin sur la campagne, & de gêner extrêmement l'ennemi, qui est obligé de venir prendre de l'eau tout auprès.

En continuant de faire le tour de la ville, on trouve le fort Dalterès, construit depuis le siege. Il est de pierre,

& a quatre bastions, avec un chemin couvert, une demi-lune en-avant de la porte, un large fossé, un bon rempart, des citernes, des casematres, un magasin à poudre. Il est à un petit quart de lieue de la ville, & au-delà d'une riviere & d'un marais impraticable, qui la couvrent de ce côté-là. On l'a placé sur une hauteur qu'il embrasse en entier, & qu'on a isolée en creusant un large fossé, où la mer entre du fond du port. Outre qu'il domine la communication de la ville avec l'intérieur de l'isle, il défend, en croisant ses feux avec ceux d'Arostigny, l'enceinte de la place, qui se trouvera protégée encore dans l'intervalle de ces deux forts, par une grosse redoute qu'on va élever. Il croise aussi son feu avec le Moro qui est fort élevé, & placé sur la pointe du fort la plus avancée.

Tant d'ouvrages qui exigeront une garnison de quatre mille hommes, & qui pourront être portés à leur perfection dans deux ou trois ans, coûtent à l'Espagne des trésors immenses. Elle a d'abord consacré dix millions à l'achat des premiers besoins, & elle en donne annuellement six à sept pour presser l'emploi de ces matériaux. Quatre mille noirs qui appartiennent au gouvernement, & une chaîne de Mexicains condamnés aux travaux publics, sont les instruments de cette entreprise. On auroit avancé le fruit des sueurs de tant de victimes, si on eût associé à leur travail les troupes qui le souhaitoient, comme un moyen de sortir de l'affreuse indigence où elles languissent.

S'il étoit permis d'avoir une opinion sur une matiere qu'on ne connoît point par profession, on se hasarderoit à dire, que lorsque tous ces ouvrages seront finis, ceux qui feront le siege de la Havane, doivent le commencer par le Cavagne & le Moro; parce que ces deux forts

pris, il faudra bien que la ville ſe rende, ſous peine d'être écraſée par l'artillerie du Moro. Si l'on ſe déterminoit, au contraire, par le côté de la ville, l'aſſaillant ne ſe trouveroit guere avancé, même après l'avoir priſe. A la vérité, il ſeroit le maître de détruire les chantiers, les vaiſſeaux qui ſeroient dans le port; mais il n'en réſulteroit pour lui aucun avantage permanent. Pour former un établiſſement, il lui faudroit prendre encore le Cavagne & le Moro, ce qui lui ſeroit vraiſemblablement impoſſible, après la perte d'hommes qu'il auroit eſſuyée à l'attaque de la ville & de ſes forts.

Mais quelque plan que l'on ſuive dans le ſiege de cette place, la nation qui l'attaquera, n'aura pas ſeulement à combattre la nombreuſe garniſon qui ſera enterrée dans les ouvrages; on lui oppoſera auſſi des troupes qui tiendront la campagne, & qui troubleront ſes opérations. La petite armée ſera formée de deux eſcadrons de dragons Européens, bien montés, bien armés, bien exercés, & d'une compagnie de cent miquelets. On pourroit y joindre tous les habitants de l'iſle, blancs, mulâtres & negres libres, qui ſont enrégimentés au nombre de dix mille hommes; mais comme la plupart n'ont aucune idée de diſcipline, ils ne feroient que cauſer de la confuſion. Il n'en ſera pas ainſi d'un régiment de cavalerie de quatre eſcadrons, & de ſept bataillons de milice, que, depuis la paix, on a accoutumés à manœuvrer d'une maniere ſurprenante. Ces corps armés, habillés, équipés aux dépens du gouvernement, & payés en temps de guerre ſur le pied des troupes réglées, ont pour guide & pour modele, des Majors, des Sergents, des Caporaux envoyés d'Europe, & tirés des régiments les plus diſtingués. La formation de ces milices coûte un argent immenſe. La

Cour d'Espagne attend les événements, pour juger de l'utilité de ces dépenses. Mais on peut assurer dès-à-présent, que quel que soit l'esprit militaire de ces troupes, cette opération politique est inexcusable. Voici pourquoi.

Le projet de rendre à Cuba tous les colons soldats, ce projet inique & ruineux pour toutes les colonies, a été poussé très-vivement. La violence qu'il a fallu faire aux habitants pour les assujettir à des exercices qui leur déplaisoient, n'a fait que redoubler en eux leur goût naturel pour le repos. Ils ont détesté des mouvements méchaniques & forcés, qui, ne leur procurant aucune jouissance, devoient leur paroître doublement insupportables; quand bien même ils ne seroient pas effrayants ou ridicules pour des peuples qui ne croyent peut-être avoir aucun intérêt à défendre un gouvernement qui les opprime. Cette aversion pour le mouvement, s'est étendue jusqu'à cet exercice utile qu'exige le travail des terres. On n'a plus voulu défricher, planter, cultiver, pour une nation qui ne fait que commander à des travailleurs. Les milices ont arrêté les cultures. Celles-ci qui s'établissoient lentement, ont rétrogradé. Elles s'anéantiront tout-à-fait avec le temps, si l'Espagne s'opiniâtre à soutenir un systême vicieux que de fausses vues lui ont fait adopter. La manie d'avoir des troupes, cette fureur, qui, sous prétexte de prévenir les guerres, les allume, qui en amenant le despotisme des gouvernements, prépare de loin la révolte des peuples; qui arrachant perpétuellement l'habitant de son foyer, & le cultivateur de son champ, éteint l'amour de la patrie, en éloignant l'homme de son berceau; qui bouleverse les nations & les transplante au-delà des terres & des mers: cet esprit mercénaire de milice, qui n'est pas l'esprit militaire, perdra tôt ou tard l'Europe; mais bien plutôt les

colonies, & peut-être celles d'Espagne avant les autres.

Cette Puissance possede la partie la plus étendue, la plus fertile de l'archipel Américain. En des mains actives, ces isles seroient devenues la source d'une prospérité sans bornes. Dans l'état actuel, ce sont de vastes forêts où regne une solitude affreuse. Bien-loin de contribuer à la force, à la richesse de la Monarchie qui en a la propriété, elles ne font que l'affoiblir, que la ruiner par les dépenses qu'absorbe leur conservation. Si l'Espagne eût étudié convenablement la marche politique des autres peuples, elle auroit vu que plusieurs d'entre eux devoient uniquement leur prépondérance à quelques isles inférieures en tout à celles qui n'ont servi jusqu'ici qu'à grossir ignominieusement la liste de ses innombrables & inutiles possessions. Elle auroit appris que la fondation des colonies, de celles sur-tout qui n'ont point de mines, ne pouvoit avoir d'autre but raisonnable, que celui d'y établir des cultures.

CHAPITRE XL.

Les Espagnols ne sont pas incapables, comme on le croit, de porter des colonies à une grande prospérité.

C'Est calomnier les Espagnols, que de les croire incapables par caractere, de soins laborieux & pénibles. Si l'on jette un regard sur les fatigues excessives que supportent si patiemment ceux de cette nation qui se livrent au commerce interlope, on s'appercevra que leurs travaux sont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation. S'ils négligent de s'enrichir par la cul-

ture, c'est la faute du gouvernement. Qu'il cesse de les faire gémir sous la tyrannie du monopole; qu'il cesse de leur faire acheter trop cher les instruments de leur industrie ; qu'il cesse de surcharger leurs productions de droits excessifs; qu'il cesse d'opprimer ceux qui auront fait les premiers pas vers la fortune; qu'il cesse de regarder comme dangereux, ceux qui montreront une grande activité; qu'il cesse de les livrer aux intérêts particuliers d'une autorité absolue & vénale, & il verra sortir ses sujets de cette profonde inaction qui rend l'Espagne presque nulle. Faut-il que cette Monarchie, qui, sous Charles-Quint, étoit comme la tête d'où partoit tout le mouvement de l'Europe, en soit aujourd'hui une partie impuissante & immobile; & qu'un Etat de notre continent qui se trouve le premier sur la carte, en soit le dernier dans l'histoire ?

L'Espagne veut-elle enfin se réveiller de ce sommeil ? qu'elle donne des secours à ses colons. Les trésors du Mexique & du Pérou s'offrent à porter l'abondance dans les isles, par une générosité vraiment productive. Toutes les cultures du nouveau monde exigent des avances; celle du sucre réclame les plus grands fonds, par l'assurance des plus grands rapports. Il n'y a pas un seul habitant, à la Trinité, à la Marguerite, à Porto-Rico, à Saint-Domingue, en état de l'entreprendre; & il n'y en a pas trente à Cuba. Ces colons tendent tous des bras suppliants vers la métropole, pour en obtenir des moyens de sortir de leur léthargie. Ah! s'il étoit permis à l'Ecrivain désintéressé, qui ne cherche & ne souhaite que le bonheur de l'humanité, de leur prêter des sentiments & des discours, que l'habitude de l'oisiveté, les entraves du gouvernement, & les préjugés de toute espece, semblent leur avoir inter.

dits, ne pourroit-il pas dire en leur nom à la Cour de Madrid, à la nation entiere :

„ Considérez les sacrifices que nous attendons de vous ; „ & voyez si vous n'en serez pas dédommagés au centuple, par les riches productions que nous offrirons à votre commerce expirant. Votre marine accrue par nos „ travaux, formera le seul boulevard qui puisse défendre „ des possessions prêtes à vous échapper. Devenus plus „ riches, nous consommerons davantage ; & alors la terre „ que vous habitez, qui languit avec vous quand la nature l'appelle à la fécondité ; ces plaines qui n'offrent „ à vos yeux que des déserts, & qui sont la honte de vos „ loix & de vos mœurs, se changeront en des champs „ fertiles. Votre patrie fleurira par l'industrie & par l'agriculture qui fuyoient loin de vous. Les sources de vie „ & d'activité que vous aurez fait couler jusqu'à nous „ par la mer, reflueront autour de vos demeures en fleuves d'abondance. Mais si vous êtes insensibles à nos „ plaintes & à nos malheurs ; si vous ne régnez pas pour „ nous ; si nous ne sommes que les victimes de notre „ obéissance, rappellez-vous cette époque à jamais célebre, où des sujets malheureux & mécontents secouerent le joug de votre domination ; & par leurs travaux, „ leurs succès & leur opulence, justifierent leur révolte „ aux yeux du monde entier. Quand ils sont libres depuis deux siecles, nous faudra-t-il encore gémir de vous „ avoir pour maîtres ? lorsque la Hollande brisa le sceptre de fer qui l'écrasoit ; lorsqu'elle sortit du fond des „ eaux pour régner sur les mers, le ciel élevoit sans doute „ ce monument de la liberté, pour montrer aux nations „ la route du bonheur, & pour effrayer les Rois infideles qui les en écartent. "

En effet, cette République, qui a marché long-temps l'égale des plus grands Rois, est parvenue en partie à cette gloire par la prospérité de ses colonies. Mais voyons quels moyens elle a suivis pour les faire valoir.

CHAPITRE XLI.

Les Hollandois s'établissent à Curaçao, à Saint-Eustache, à Saba, à Saint-Martin. A quoi leur servent ces petites isles.

JUsqu'à la découverte des côtes occidentales de l'Afrique, d'une route aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, & sur-tout jusqu'à la découverte de l'Amérique, les peuples de l'Europe ne se connoissoient, ne se visitoient guere, que par quelques incursions barbares, dont le pillage étoit le but, & la dévastation tout le fruit. A l'exception d'un petit nombre de tyrans armés, qui trouvoient dans l'oppression des foibles, les moyens de soutenir un luxe extraordinairement cher, tous les habitants des différents Etats étoient réduits à se contenter de ce que leur fournissoient un territoire mal cultivé, une industrie arrêtée aux barrieres de chaque Province. Les grands événements qui fixerent à la fin du quinzieme siecle, une des plus brillantes époques de l'histoire du monde, n'opérerent pas dans les mœurs une révolution aussi rapide qu'on est prompt à l'imaginer. Quelques villes anséatiques, quelques Républiques d'Italie alloient, il est vrai, chercher à Cadix & à Lisbonne, devenus de grands entrepôts, ce que les deux Indes envoyoient de rare & de précieux; mais la consommation en étoit tout-à-fait bornée, par

l'impuissance où étoient les nations de les payer. Elles languissoient la plupart dans une léthargie entiere; la plupart ignoroient les avantages & les ressources de leur territoire.

Il falloit, pour mettre fin à cet engourdissement, un peuple qui, sorti du néant, répandît la vie & la lumiere dans tous les esprits, l'abondance dans tous les marchés; qui pût offrir toutes les productions à un meilleur prix, échanger le superflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avoit pas; qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandises, de l'argent; qui, en facilitant, en étendant la consommation, encourageât la population, l'agriculture, tous les genres d'industrie. L'Europe dut aux Hollandois tous ces avantages. On pardonne à l'aveugle multitude de se borner à jouir, sans connoître les sources de la prospérité qu'elle goûte : mais la philosophie & la politique doivent perpétuer la gloire des bienfaicteurs de l'humanité; suivre, s'il est possible, la marche de leur bienfaisance.

Lorsque les généreux habitants des Provinces-Unies leverent la tête au-dessus de la mer & de la tyrannie, ils virent qu'ils ne pouvoient asseoir les fondements de leur liberté, sur un sol qui ne leur offroit pas même les soutiens de la vie. Ils sentirent que le commerce, qui, pour la plupart des nations, n'est qu'un intérêt accessoire, qu'un moyen d'accroître la masse & le revenu des productions territoriales, étoit la seule base de leur existence. Sans terre & sans productions, ils résolurent de faire valoir celles des autres peuples; assurés que de la prospérité universelle, sortiroit leur prospérité particuliere. L'événement justifia leur politique.

Leur premier pas établit, entre les peuples de l'Euro-

pe, l'échange des productions du Nord avec celles du Midi. Bientôt toutes les mers se couvrirent des vaisseaux de la Hollande. C'étoit dans ses ports que tous les effets commerçables venoient se réunir ; c'étoit de ses ports qu'ils étoient expédiés pour leurs destinations respectives. On régloit la valeur de tout ; & c'étoit avec une modération qui écartoit toute concurrence. L'ambition de donner plus de stabilité, plus d'étendue à ses entreprises, rendit avec le temps la république conquérante. Sa domination s'étendit sur une partie du continent des Indes, & sur toutes les isles importantes de l'Océan qui l'environne. Elle tenoit asservies, par ses forteresses ou par ses escadres, les côtes d'Afrique, où elle avoit porté le coup-d'œil attentif & prévoyant de son utile ambition. Les seules contrées de l'Amérique où la culture eût jetté les germes des vraies richesses, reconnoissoient ses loix. L'immensité de ses combinaisons embrassoit l'univers, dont elle étoit l'ame par le travail & l'industrie. Elle étoit parvenue à la monarchie universelle du commerce.

Tel étoit l'état des Provinces-Unies, lorsque les Portugais, se relevant de la langueur & de l'inaction où la tyrannie Espagnole les avoit plongés, réussirent à leur arracher en 1661 la partie du Brésil qu'elles avoient conquise sur eux. Dès ce premier ébranlement de leur puissance, les Hollandois auroient été chassés entiérement du nouveau monde, s'il ne leur fût resté quelques petites isles; en particulier, celle de Curaçao, qu'en 1634 ils avoient enlevée aux Castillans qui la possédoient depuis 1527.

Ce rocher, qui n'est qu'à trois lieues de la côte de Venezuela, peut avoir dix lieues de long sur cinq de large. Il a un port excellent, mais dont l'approche est fort diffi-

cile. Lorſqu'une fois on y eſt entré, ſon vaſte baſſin offre toutes ſortes de commodités. Une fortereſſe, conſtruite avec intelligence, & conſtamment bien entretenue, fait ſa défenſe.

Les François, qui avoient corrompu d'avance le Commandant de la place, y aborderent en 1673 au nombre de cinq ou ſix cents hommes. Comme la trahiſon avoit été découverte, & le traître puni, ils furent reçus par ſon ſucceſſeur tout autrement qu'ils ne s'y attendoient. Ils ſe rembarquerent avec la honte de n'avoir montré que leur foibleſſe & l'iniquité de leurs meſures.

Louis XIV, dont l'orgueil fut bleſſé par cet imprudent échec, donna cinq ans après dix-huit vaiſſeaux de guerre & douze bâtiments flibuſtiers à d'Eſtrées, pour effacer l'affront qui terniſſoit à ſes yeux l'éclat d'un regne rempli de merveilles. Cet Amiral approchoit du terme de ſon expédition, lorſque ſon audace & ſon opiniâtreté firent échouer ſa flotte à l'iſle Daves. Il recueillit ce qu'il put des débris de ſon naufrage, & regagna, ſans avoir rien entrepris, le port de Breſt dans un aſſez grand déſordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites iſles d'Aruba & de Bonaire qui ſont ſous ſes loix, n'ont été inquiétées. Aucune nation n'a ſongé à conquérir un ſol ſtérile, qui n'offre que quelques beſtiaux, du Manioc, quelques légumes propres à la nourriture des eſclaves, & qui ne fournit aucune production qui puiſſe entrer dans le commerce. Saint-Euſtache ne vaut guere mieux.

Cette iſle d'environ cinq lieues de tour, n'eſt proprement qu'une montagne fort eſcarpée, qui paroît ſortir de l'Océan en forme de cône. Elle manque de port, & eſt réduite à une rade purement foraine. Quelques François

chassés de Saint-Christophe s'y réfugierent en 1629, & l'abandonnerent quelque temps après; parce que ce rocher, d'ailleurs stérile, n'avoit d'autre eau douce que celle de pluie qu'on ramassoit dans des citernes. On ignore l'époque précise de cette émigration; mais il est prouvé que les Hollandois y étoient établis en 1639. Ils en furent chassés dans la suite par les Anglois, sur lesquels Louis XIV la reprit. Ce Prince fit valoir son droit de conquête dans les négociations de Bréda, & résista aux instances de la République, alors son alliée, qui prétendoit que cette possession lui fût restituée, comme lui ayant appartenu avant la guerre. Lorsque la signature du traité de paix eut anéanti cette prétention, le Monarque François, dont l'orgueil écoutoit plutôt la générosité que la justice, crut qu'il n'étoit pas de sa dignité de profiter du malheur de ses amis. Il remit de son propre mouvement aux Hollandois leur isle, quoiqu'il n'ignorât pas que c'étoit une forteresse naturelle qui pourroit l'aider à la conservation de la partie de Saint-Christophe qui lui appartenoit.

Saint-Eustache produit un peu de tabac, & à-peu-près six cents milliers de sucre. Sa population, comme colonie agricole, est de cent vingt blancs & de douze cents noirs. Comme commerçant, il a cinq cents blancs; & jusqu'à douze ou quinze cents, lorsqu'il a le bonheur d'être neutre en temps de guerre.

Sa foiblesse ne l'a pas empêché d'envoyer quelques-uns de ses habitants dans une isle voisine, connue sous le nom de Saba. Il faut gravir presque au sommet de ce roc escarpé, pour y trouver un peu de terre. Elle est très-propre au jardinage. Des pluies fréquentes, mais dont l'eau ne séjourne pas, y font croître des plantes d'un goût ex-

quis, & des choux d'une grosseur singuliere. Une cinquantaine de familles Européennes, avec environ cent cinquante esclaves, y cultivent le coton, le filent, en font des bas, qu'on vend aux autres colonies jusqu'à dix écus la paire. Il n'y a pas en Amérique d'aussi beau sang que celui de Saba; les femmes y conservent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune autre des Antilles. Heureuse peuplade! Elevée sur un rocher entre le ciel & la mer, elle jouit de ces deux éléments sans en craindre les orages. Elle respire un air pur, vit de légumes, cultive une production simple qui lui donne l'aisance sans la tentation des richesses, s'occupe d'un travail moins pénible qu'utile, possede en paix tous les biens de la modération, la santé, la beauté, la liberté. C'est-là le temple de la paix, d'où le sage peut contempler à loisir les erreurs & les passions des hommes, qui vont, comme les flots de la mer, se pousser & se heurter sur les riches côtes de l'Amérique, dont ils se disputent & s'arrachent tour-à-tour les dépouilles & la possession. C'est de-là qu'on voit au loin les nations de l'Europe, venir porter la foudre au milieu des gouffres de l'Océan, & sous les ardeurs des tropiques, toujours brûlantes des feux de l'ambition & de la cupidité, se remplir d'or sans jamais s'en rassasier; amasser dans des flots de sang ces métaux, ces perles, ces diamants, dont se couvrent ceux qui dépouillent les peuples; surcharger d'innombrables navires de ces tonneaux précieux, d'où le luxe tire la pourpre, & où l'on puise les délices, la mollesse, la cruauté, les vices. Le tranquille colon du rocher de Saba, voit cet amas de folies, & file paisiblement le coton qui fait toute sa parure & toute sa richesse.

Sous le même ciel, est l'isle de Saint-Martin, dont

l'enceinte, d'environ quinze ou seize lieues, renferme un assez grand nombre de montagnes, qui ne sont que des rochers couverts de bruyeres. Le sol sablonneux de ses plaines & de ses vallées, stérile par lui-même, n'y peut être fécondé que par des pluies assez rares, & dont la bienfaisance diminue à mesure que le soleil les pompe ou qu'elles s'écoulent. Avec quelques soins, on pourroit retenir ces eaux fortuites dans des réservoirs, & les distribuer dans des terres pour y faire germer l'abondance. Du reste, cette isle sans riviere, a des fontaines & des citernes, qui fournissent à tous les colons une eau assez bonne. L'air est très-sain, la côte poissonneuse, la mer rarement agitée, & par-tout l'ancrage sûr autour de l'isle.

Les Hollandois & les François qui s'y étoient rencontrés en 1638, y vivoient en paix, mais séparément, lorsque les Espagnols qui étoient en guerre ouverte avec les deux nations, s'aviserent d'attaquer ces nouveaux habitants, les battirent, les firent prisonniers, & s'établirent à leur place. Le vainqueur ne tarda pas à se dégoûter d'un établissement inutile qui lui coûtoit 400,000 livres par an. Il l'abandonna en 1648, après avoir détruit tout ce qu'il ne lui étoit pas possible d'emporter.

Ces dévastations n'empêcherent pas les deux nations qui occupoient l'isle quelques années auparavant, d'y retourner, aussi-tôt qu'ils la virent évacuée. Elles convinrent de ne jamais troubler mutuellement leur tranquillité; & elles furent toujours fidelles à un engagement dont l'utilité étoit réciproque. Les divisions de leurs métropoles n'altérerent jamais ces dispositions. La paix régna constamment dans cet asyle jusqu'en 1757, que les François en furent chassés par un corsaire Anglois nom-

né Coock; mais ils y ſont retournés à la fin des hoſtilités.

D'environ cinquante mille acres de terre que contient l'iſle entiere, les François en poſſedent trente-cinq mille. Ce grand eſpace occuperoit une population de dix mille ames, que les progrès de la culture y réuniront un jour, ſi la dureté des gouvernements d'Europe amene enfin la liberté de l'Amérique. On n'y voyoit en 1753 que cent deux blancs & cent quatre-vingts-cinq eſclaves. Ils avoient pour troupeaux 37 chevaux, 91 bœufs ou vaches, 315 moutons, 458 chevres. Pour leur ſubſiſtance, ils cultivoient 17500 banniers, 84 quarrés d'ignames ou de patates, & 82000 foſſes de manioc. Le produit de 425600 pieds de cotonier, étoit tout ce qu'ils offroient au commerce.

La ligne de ſéparation, dirigée de l'Eſt à l'Oueſt, qui a aſſigné une moindre ſuperficie aux Hollandois, les en a bien dédommagés, par la poſſeſſion du ſeul port qui ſoit dans l'iſle, & d'un grand étang qui fournit annuellement pour deux cents mille écus de ſel. Ces républicains ont de plus la reſſource de leurs ſucreries, qui occupent trois mille eſclaves, mais dont les travaux ſont totalement perdus dans les années qui ne ſont pas pluvieuſes.

Les deux colonies commencent à cultiver le café avec ſuccès. Peut-être cette production leur procurera-t-elle un jour une certaine aiſance, dont les François ſont aujourd'hui beaucoup plus éloignés que les Hollandois.

Les établiſſements de ces derniers dans le grand archipel de l'Amérique, ne préſentent juſqu'ici rien de curieux ni d'intéreſſant au premier coup-d'œil. Des poſſeſſions qui fourniſſent à peine la cargaiſon de quatre ou cinq

vaisseaux médiocres, ne paroissent dignes d'aucune attention. Aussi l'oubli le plus profond seroit-il leur partage, si quelques-unes de ces isles, qui ne sont rien comme agricoles, n'étoient beaucoup comme commerçantes. Nous voulons parler de Saint-Eustache & de Curaçao.

Le desir de former des liaisons interlopes avec le continent Espagnol, décida la conquête de Curaçao. On y vit bientôt arriver un grand nombre de bâtiments Hollandois. Forts & bien armés, ils étoient de plus montés par des hommes choisis, dont la bravoure étoit soutenue d'un vif intérêt. Chacun avoit dans la cargaison une part plus ou moins considérable, qu'il étoit déterminé à défendre au prix de son sang, contre les attaques des Garde-côtes.

Avec le temps, la maniere de traiter changea un peu. Curaçao devint lui-même un magasin immense, où les Espagnols venoient sur leurs bateaux échanger leur or, leur argent, leur vanille, leur cacao, leur cochenille, leur quinquina, leurs cuirs, leurs mulets, contre des negres, des toiles, des soieries, des étoffes des Indes, des épiceries, des dentelles, des rubans, du vif-argent, des ouvrages de fer ou d'acier. Ces voyages, quoique continuels, n'empêchoient pas qu'une multitude de chaloupes Hollandoises ne voguassent de leur isle aux anses de la côte. C'étoit une réciprocité de besoins, de secours, de travaux & de courses, qui jettoit la plus grande activité sur ces parages, entre des nations rivales en commerce, & avides de richesses. La substitution des vaisseaux de registre aux gallions, a ralenti dans les derniers temps cette double communication; mais elle recouvrera sa premiere vivacité, elle en acquérera une plus grande encore, lorsque

que le malheur des guerres empêchera l'approvisionnement direct du continent Espagnol.

Les démêlés des Cours de Londres & de Versailles ouvrent à Curaçao une nouvelle carriere. Il approvisionne alors toute la côte du Sud de Saint-Domingue; il en tire toutes les productions. Ce commerce s'étendra à mesure que cette partie de la colonie Françoise fera les progrès dont elle est susceptible. Les armateurs François des isles du vent se rendent eux-mêmes en foule à Curaçao durant les hostilités, malgré la longueur de la traversée : c'est qu'ils y trouvent tout ce qui est nécessaire pour l'équipement de leurs navires; souvent des marchandises des côtes d'Espagne, toujours celles de l'Europe, dont l'usage est universel. Les corsaires Anglois y croisent rarement.

Tout ce qui entre à Curaçao, paye indifféremment un pour cent pour le droit du port. Les marchandises parties de la Hollande, ont le privilege de n'être jamais taxées davantage. Celles qui viennent des autres ports de l'Europe, payent de plus neuf pour cent. Le café étranger est sujet à ce même droit, parce qu'on veut favoriser celui de Surinam. Toutes les autres denrées de l'Amérique ne donnent que trois pour cent, mais avec l'obligation d'être portées directement dans quelqu'une des rades de la République.

Saint-Eustache étoit assujetti autrefois aux mêmes impositions que Curaçao : on l'en a déchargé au commencement de la derniere guerre. Il a dû ce bienfait au voisinage de l'isle Danoise de Saint-Thomas, dont le port franc lui enlevoit une grande quantité d'affaires. Dans l'arrangement actuel, son commerce interlope pendant la paix se borne le plus souvent à échanger la morue

Angloise contre les syrops & les taffias des isles Françoises.

Les hostilités des Cours de Londres & de Versailles ouvrent un plus vaste champ à Saint-Eustache : il s'enrichit de leurs divisions. Durant la derniere guerre, il a été l'entrepôt de presque toutes les denrées des colonies Françoises, & le magasin général de leur approvisionnement. Mais les Hollandois ne formoient pas seuls ce grand mouvement. L'Anglois & le François se réunissoient dans la rade de cette isle, pour y former, à l'abri de sa neutralité, des sociétés suivies de commerce. Un passe-port Hollandois, qu'on obtenoit pour 252 livres, couvroit leurs liaisons. On l'accordoit même, sans s'informer de quelle nation étoit celui qui le demandoit. De cette grande liberté naissoient des opérations sans nombre, & d'une combinaison singuliere. C'est ainsi que le commerce avoit trouvé l'art d'endormir ou de tromper la discorde.

Cependant le Hollandois, également inventif dans les moyens de faire tourner à son avantage le bien & le mal d'autrui, n'est pas uniquement réduit dans le nouveau monde aux profits passagers d'un commerce précaire. La République possede & cultive dans le continent un grand territoire, séparé de la Guyane Françoise par la riviere de Maroni, & par celle de Poumaron de la Guyane Espagnole. On le connoît sous le nom de Surinam, le plus ancien & le plus important établissement de cette colonie.

CHAPITRE XLII.

Etablissement des Hollandois à Surinam, à Berbiche, à Essequebé.

LE fondement en fut jetté en 1640 par des François. Leur activité les portoit alors dans différents climats, & leur légéreté les empêchoit de se fixer dans aucun. Ils abandonnerent Surinam peu d'années après y être arrivés, & ils y furent remplacés par les Anglois. Ces insulaires poussoient leurs travaux avec quelques succès, lorsqu'ils furent attaqués en 1667 par la Hollande, qui, les trouvant dispersés dans un vaste espace, n'eut pas beaucoup de peine à les réduire. On les transporta quelques années après au nombre de douze cents à la Jamaïque, & la colonie fut assurée par les traités à la République.

Ses sujets, uniquement occupés du commerce, n'avoient jamais eu la passion de l'agriculture. Surinam se ressentit quelque temps du goût exclusif de ses nouveaux possesseurs. A la fin, la compagnie qui donnoit des loix au pays, fit abattre des bois, partagea une partie du sol aux habitants, les pourvut d'esclaves. Tous ceux qui voulurent occuper ces terres, en obtinrent la propriété, en s'engageant à payer successivement de leurs productions, le prix dont chaque possession étoit achetée. Ils eurent même la liberté d'en disposer en faveur de tout acquéreur, qui consentiroit à se charger de la partie de la dette qui n'auroit pas été acquittée.

Le succès de ces premiers établissements donna naissance à un grand nombre d'autres. Peu-à-peu ils se sont

étendus jusqu'à vingt lieues de l'embouchure de Surinam, & du Commenwine qui se jette dans ce fleuve. On les auroit poussés même beaucoup plus loin, si l'on n'avoit été arrêté par les negres fugitifs, qui, retranchés dans des forêts inaccessibles, où ils ont retrouvé la liberté, ne cessent d'infester les derrieres de la colonie.

Les difficultés qui s'opposoient à ce défrichement, demandoient ce courage extraordinaire qui fait tout braver, cette constance qui fait tout surmonter. La plupart des terres qu'il s'agissoit de mettre en valeur, étoient couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau à chaque marée. En multipliant les fossés & les écluses, on est parvenu à dessécher ce sol; & les Hollandois ont eu la gloire de dompter l'Océan dans le nouveau monde comme dans l'ancien. On leur a même vu donner à leurs plantations une propreté qui les caractérise par-tout, & des commodités qu'on ne retrouve pas dans les possessions Angloises & Françoises les plus florissantes.

Un des moyens qui ont le plus encouragé les travaux, a été la facilité extrême que les colons ont trouvée à se procurer des fonds. Ils ont obtenu à six pour cent tout l'argent qu'ils pouvoient employer; mais sous la condition formelle, que leurs plantations resteroient hypothéquées à leur créancier; & que jusqu'à ce qu'on l'eût entiérement payé, ils seroient obligés de lui livrer la totalité de leurs productions, au prix courant de la colonie.

Avec ces secours, il s'est formé sur les bords de Surinam, ou à peu de distance de ce fleùve, 425 habitations, qui, en 1762, étoient cultivée par 84500 noirs, & dirigées par 4000 blancs. On compte parmi ces derniers, des réfugiés François, des freres Moraves, & sur-tout des Juifs. Il n'est pas peut-être d'Empire sur la terre, où cette mal-

heureuse nation soit si bien traitée. Non-seulement on lui a laissé la liberté de professer sa Religion, d'avoir des terres en propriété, de terminer elle-même les différends qui s'élevent entre les membres; elle jouit encore du droit commun à tous les citoyens, d'avoir part à l'administration générale, de concourir au choix des Magistrats publics. Tels sont les progrès de l'esprit de commerce, qu'il fait taire tous les préjugés de nation ou de Religion, devant l'intérêt général qui doit lier les hommes. Qu'est-ce que ces vaines dénominations de Juifs, de Luthériens, de François ou de Hollandois? Malheureux habitants d'une terre si pénible à cultiver, n'êtes-vous pas tous des hommes? Pourquoi donc vous chasser d'un monde où vous n'avez qu'un jour à vivre? Et quelle vie encore, que celle dont vous avez la folle cruauté de vous disputer la jouissance! Tous les éléments, le ciel & la terre même, n'ont-ils pas assez fait contre vous, sans ajouter à tous les fléaux dont la nature vous environne, l'abus du peu de force qu'elle vous laisse pour y résister? (*)

Paramaribo, chef-lieu de la colonie de Surinam, est une petite ville agréablement située. Les maisons y sont belles & commodes, quoique construites seulement de bois, sur des briques apportées d'Europe. Son port éloigné de cinq lieues de la mer, ne laisse rien à desirer. Il reçoit tous les bâtiments expédiés par la métropole, pour l'extraction des denrées de la colonie.

(*) Heureux & sages Hollandois, l'esprit d'économie vous a mieux éclairés que toutes les autres nations de l'Europe. Votre ambition s'est arrêtée, où votre puissance a trouvé de sûres barrieres contre celles de vos voisins. Ne les combattez désormais que par l'exemple de votre industrie.

La prospérité de cet établissement fit naître en 173[illegible] l'idée d'en former un autre sur la riviere de Berbiche, qui se jette dans la mer à dix-neuf lieues plus à l'Ouest que le Surinam. Les rives de son embouchure étoient si marécageuses, qu'il falloit remonter quinze lieues, pour asseoir les habitations sur les bords de cette riviere. Un peuple, qui avoit rendu la mer même habitable, pouvoit-il être arrêté par cet obstacle? Une nouvelle compagnie eut la gloire de créer des productions nouvelles sur un sol tiré du sein des eaux, & le soc y prit la place de la rame.

Une autre association a depuis tenté le même prodige, avec autant de succès, sur le Demerary & l'Essequebé, qui se déchargent dans la même baye à vingt lieues de Berbiche; sur le Poumaron, éloigné de quinze lieues de l'Essequebé, & de ving-cinq de la grande bouche de l'Orenoque. Les deux dernieres colonies égaleront peut-être un jour celle de Surinam; mais on n'y compte actuellement qu'environ douze cents personnes libres, qui sont à la tête de vingt-huit ou trente mille esclaves.

CHAPITRE XLIII.

Cultures établies dans les trois colonies.

LEs trois établissements ont exactement les mêmes cultures. Ils recueillent du coton, du cacao, du sucre. Quoique ce dernier objet soit de beaucoup le plus considérable, son produit ne répond, ni au nombre des bras qu'on y employe, ni à l'activité des soins qu'on y consacre. Ce défaut vient, sans doute, de la nature d'un terrein trop

marécageux, qui, par une humidité ſurabondante, étouffe ou détourne les ſels & ſucs végétaux de la canne. Le peu qu'on en retire, avoit diſpoſé les colons à tourner leurs travaux vers une autre culture, lorſque le commencement du ſiecle offrit le caſier à leur induſtrie.

Cet arbre, originaire de l'Arabie, où la nature, avare pour les beſoins, eſt prodigue pour le luxe, fut long-temps la plante chérie de cette terre heureuſe. Les tentatives inutiles que firent les Européens pour en faire germer le fruit, leur perſuaderent que les habitants du pays le trempoient dans l'eau bouillante, ou le faiſoient ſécher au four avant de le vendre, pour conſerver à jamais un commerce qui faiſoient toute leur richeſſe. On ne fut détrompé de cette erreur, que lorſqu'on eut porté l'arbre même à Batavia, & enſuite à Surinam. L'expérience fit voir, qu'il en étoit du caſier comme de beaucoup d'autres plantes, dont la ſemence ne leve point, ſi elle n'eſt miſe en terre toute récente.

Son fruit reſſemble à une ceriſe. Il eſt en grappe & rangé le long des branches ſous les aiſſelles de feuilles vertes comme celles de laurier, mais un peu plus longues. On le cueille, lorſqu'il eſt d'un rouge foncé, & on le porte au moulin.

Ce moulin eſt compoſé de deux rouleaux de bois, garnis de lames de fer longs de dix-huit pouces ſur dix ou douze de diametre; ils ſont mobiles; & par le mouvement qu'on leur donne, ils s'approchent d'une troiſieme piece immobile qu'on nomme mâchoire. Au-deſſus des rouleaux eſt une tremie dans laquelle on met le café, qui, tombant entre les rouleaux & la mâchoire, ſe dépouille de ſa premiere peau, & ſe diviſe en deux parties dont il eſt compoſé, comme on le voit par la forme du grain qui eſt

plat d'un côté, & arrondi de l'autre. En sortant de cette machine, il entre dans un crible de laiton incliné, qui laisse passer la peau du grain à travers ses fils, tandis que le fruit glisse & tombe dans des paniers, d'où il est transporté dans un vaisseau plein d'eau, où on le lave, après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte en est finie & bien séchée, on remet le café dans une machine qu'on appelle moulin à piler. C'est une meule de bois qu'un mulet ou un cheval fait tourner verticalement autour de son pivot. En passant sur le café sec, elle en enleve le parchemin, qui n'est autre chose qu'une pellicule qui s'étoit détachée de la graine, à mesure que le café séchoit. Débarrassé de son parchemin, on le tire de ce moulin, pour être vanné dans un autre qu'on appelle moulin à van. Cette machine armée de quatre pieces de fer blanc posées sur un essieu, est agitée avec beaucoup de force par un esclave; & le vent que font ces plaques, nettoye le café de toutes les pellicules qui s'y trouvent mêlées. Ensuite il est porté sur une table, où les negres en séparent tous les grains cassés, & les ordures qui pourroient y rester. Après ces opérations, le café peut se vendre.

L'arbre qui le donne, ne prospere que sous un climat où l'hyver ne se fait pas sentir. Les curieux ne le cultivent ailleurs que dans des serres chaudes, en l'arrosant souvent, & uniquement pour le plaisir des yeux.

Le cafier se plaît sur-tout sur les collines & les montagnes, où il a le pied presque toujours à sec, & la tête souvent arrosée de douces pluies. Il préfere l'aspect du soleil couchant, & il veut une terre labourée, sans aucun mélanges d'herbes. Les plants doivent être mis à huit pieds de distance les uns des autres, & dans des trous de douze ou quinze pouces. Naturellement ils s'éleve-

roient à environ vingt pieds. On les arrête à cinq, pour pouvoir cueillir commodément leur fruit. Ainſi étêtés, ils étendent ſi bien leurs branches, que le terrein eſt entiérement couvert.

Le cafier fleurit dans les mois de Décembre, de Janvier, de Février, ſuivant la température de l'air ou la ſaiſon des pluies, & donne ſon fruit en Octobre & en Novembre. Dès la troiſieme année, il commence à récompenſer les ſoins du cultivateur; mais il n'eſt en plein rapport qu'à la cinquieme. Sujet aux mêmes accidents que la plupart des autres arbres, il eſt de plus expoſé à périr, ſoit par la piquure d'un ver ſon ennemi qui le perce au pied, ſoit par les coups de ſoleil qui lui ſont auſſi funeſtes qu'aux hommes même. Sa durée dépend de la qualité de la terre où il eſt planté. Le fond des côteaux qu'il occupe le plus communément, eſt de tuf ou de pierre calcaire. Dans l'un de ces ſols, il meurt, après avoir langui quelque temps; dans l'autre, ſes racines, qui manquent rarement de percer entre les pierres, attirent de la nourriture, donnent de la force au tronc, & le font vivre & produire environ trente ans.

Tel eſt à-peu-près le terme d'un plant de cafiers. Le propriétaire à cette époque ſe trouve ſans arbres, & avec un terrein uſé où il n'eſt pas poſſible d'établir aucune eſpece de culture. On pourroit dire qu'il a mis ſon bien à fonds perdu, même pour un temps fort limité. Son ſort eſt déſeſpéré, ſi le haſard l'a placé dans une iſle ſerrée & toute occupée. Mais dans un vaſte continent, il peut remplacer un ſol entiérement épuiſé, par un ſol libre & vierge qu'il ſera le maître de défricher. C'eſt cet avantage qui, dans la Guyane Hollandoiſe, a prodigieuſement multiplié les plantations de café.

La seule colonie de Surinam a recueilli en 1768, cent mille livres pesant de coton, deux cents mille livres de cacao, quatorze millions de livres de café, vingt-huit millions six cents mille livres de sucre brut. Soixante-dix navires ont conduit ces denrées dans les ports de la métropole. On ne peut fixer ici avec la même précision le produit des autres colonies; mais on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité, en le réduisant au quart. Il peut & doit augmenter considérablement. Toutes les cultures commencées s'étendront, se perfectionneront. On en tentera peut-être de nouvelles; du moins reprendra-t-on celle de l'indigo, que quelques essais malheureux ont fait abandonner trop légérement.

La côte qui a soixante-seize lieues d'étendue, n'offre pas, il est vrai, un seul endroit qui puisse être défriché. Les terres y sont toutes basses & constamment noyées. Mais les grands fleuves sur lesquels on a commencé à s'établir, & dont le moindre est navigable durant trente lieues, invitent des hommes entreprenants à venir s'enrichir sur leurs bords. On trouve même dans l'intervalle qui les sépare, de petites rivieres qui peuvent recevoir des chaloupes, & qui arrosent un sol fertile. Le climat est le seul obstacle à une grande prospérité. L'année y est partagée entre des pluies continuelles & des chaleurs excessives. Il faut disputer à une foule de reptiles dégoûtants, des récoltes qui ont coûté des soins extrêmes, & s'exposer à périr dans les langueurs de l'hydropisie ou dans des fievres de toute espece.

C'est sans doute la raison qui a déterminé les plus grands propriétaires de la Guyane Hollandoise, à vivre en Europe. On ne voit guere dans la colonie que les agents de ces hommes riches, ou ceux auxquels la médiocrité de

leur fortune ne permet pas de confier à des mains étrangeres le soin de leurs plantations. Les consommations de pareils habitants ne peuvent qu'être extrêmement bornées. Aussi les navigateurs de la métropole qui vont chercher les productions de ces colonies, n'y apportent-ils que des choses de pramier besoin, rarement & peu d'objets de luxe. Encore les négociants Hollandois sont-ils réduits à partager cet approvisionnement, tout foible qu'il est, avec les Anglois de l'Amérique septentrionale.

Ces étrangers ne furent d'abord reçus, que parce qu'on ne pouvoit pas se passer de leurs chevaux. La difficulté d'en élever, & peut-être d'autres causes, ont perpétué cette liberté. Les chevaux servent tellement de passeport aux hommes, qu'un vaisseau qui n'en apporteroit pas un nombre proportionné à sa grandeur, n'entreroit pas dans les ports de la colonie. Mais s'ils viennent à périr dans la traversée, il suffit qu'on en montre les têtes, pour être admis à commercer d'autres denrées comestibles, qui ont pris la place des chevaux dans les vaisseaux Anglois. Une loi défend de leur donner en payement, autre chose que des syrops & des eaux-de-vie de sucre : elle est peu respectée. Les Anglois, avec le droit qu'ils ont usurpé d'importer ce qu'ils veulent, exportent les denrées les plus précieuses de la colonie, & se font encore livrer de l'argent, ou des lettres de change sur l'Europe. Tel est le droit de la force, dont les peuples républicains usent, non-seulement avec les autres nations, mais entr'eux. Les Anglois agissent à-peu-près envers les Hollandois, comme firent les Athéniens à l'égard des Meliens. *De tout temps, le plus foible cede au plus fort*, disoit Athenes aux insulaires de Melos : *nous n'avons pas fait cette loi ; elle est aussi vieille que le monde, & durera autant*

que lui. Cette même raison qui sied si bien à l'injustice, fit qu'Athenes fut à son tour subjuguée par Lacédémone, & détruite par les Romains.

CHAPITRE XLIV.

Dangers auxquels les colonies Hollandoises sont exposées.

On n'est pas d'accord sur les dangers auxquels la Guyane Hollandoise peut être exposée. Il faut tâcher de fixer les idées sur ce point important. D'abord l'invasion de la part des Puissances Européennes, y seroit facile. Leurs plus gros vaisseaux peuvent entrer dans la riviere de Poumaron, dont l'embouchure a un fond de sept ou huit brasses d'eau qui vont toujours en augmentant jusqu'à quarante, à la distance de quatre ou cinq lieues. Le petit fort de la nouvelle Zélande qui en défend les bords, ne résisteroit pas deux heures au feu de leur artillerie. L'entrée du Demerary, qui a dix-huit, vingt, vingt-quatre brasses d'eau, qui en conserve quinze ou seize l'espace de quatre lieues, qui est par-tout sans défenses, seroit encore plus facile. L'embouchure de l'Essequebé, qui a trois lieues de large, est remplie d'islots & de bas-fonds; mais on y trouve, ainsi que dans le cours de la riviere, des passes qui conduisent les plus grands bâtiments à une isle située à dix lieues, & défendue seulement par une misérable redoute. Quoique la riviere de Berbiche, large d'une lieue, reçoive à peine les plus petits navires, ils porteroient des forces suffisantes pour réduire le fort Nassau & les habitations éparses sur les deux rives. Toute cette partie occidentale de la Guyane Hollandoise, est à peine en

état de résister à un corsaire entreprenant. Elle seroit obligée de capituler à la vue de la plus foible escadre.

La partie orientale, que ses richesses exposent à plus de risque, est mieux défendue. L'entrée de la riviere de Surinam est assez difficile, à cause de ses bancs de sable. Cependant les bâtiments qui ne tirent pas plus de vingt pieds d'eau, peuvent y entrer, lorsque la mer est haute. A deux lieues de l'embouchure, le Commenwine se jette dans le Surinam. C'est à cette jonction que les Hollandois ont établi leur défense. Ils y ont placé une batterie sur le Surinam, une autre batterie sur la rive droite du Commenwine, & une citadelle appellée Amsterdam, à la rive gauche. Ces ouvrages forment un triangle, dont les feux qui se croisent, ont le double objet d'empêcher que les vaisseaux n'aillent plus avant dans l'une des deux rivieres, & ne puissent entrer dans l'autre. La forteresse, située au milieu d'un petit marais, n'est abordable que par une chaussée étroite, où l'artillerie écarte toute approche. Elle n'a besoin que d'une garnison de huit à neuf cents hommes. Flanquée de quatre bastions, entourée d'un rempart de terre, d'un large fossé plein d'eau, d'un bon chemin couvert, elle n'a d'ailleurs, ni poudriere, ni magasin voûté, ni aucune espece de casemate. Trois lieues plus haut, on trouve sur le Surinam; une batterie fermée, destinée à couvrir le port & la ville de Paramaribo. On la nomme le fort Zélandia. Une pareille batterie qu'on appelle le fort de Sommeswelt, couvre le Commenwine à une distance à-peu-près égale. La colonie a pour défenseurs ses milices, & douze cents hommes de troupes réglées dont les habitants & la société payent la solde par portions égales.

Ces forces seroient superflues, si l'on n'avoit de précautions à prendre que contre les naturels du pays. Le petit nombre de ces sauvages qui ont voulu se maintenir dans des positions qui convenoient aux Hollandois, ont été exterminés. Les autres se sont enfoncés dans les terres à mesure qu'ils voyoient les Européens s'approcher d'eux. Ils vivent paisiblement dans des bois, qui, devenus leur asyle, leur tiennent lieu de patrie.

Mais la colonie n'est pas aussi tranquille de la part des negres. Lorsque ces malheureux, arrivés d'Afrique, sont exposés en vente, on les fait monter l'un après l'autre sur une table, où un Chirurgien, gagé par le gouvernement, les examine dans le plus grand détail. Son rapport décide de leur prix, qui, d'ordinaire, est livré au bout de trois semaines. Cependant l'acheteur a toujours vingt-quatre heures pour juger par lui-même des convenances de son acquisition. Si les hommes qu'il a choisis ne lui plaisent pas, il est en droit de les rendre sans la moindre formalité, sans le plus léger dédommagement; pourvu qu'il ne leur ait pas appliqué son sceau. C'est une lame d'argent, où sont gravées les premieres lettres de ses noms de baptême & de famille. Cette marque qu'on a fait chauffer, est appliquée sur les bras ou sur les mamelles de l'esclave, où elle imprime des traces ineffaçables. On a imaginé cette précaution barbare, pour distinguer des individus, dont la physionomie n'est pas assez prononcée pour des yeux Européens.

Rien n'est plus rare dans les colonies Hollandoises, que de voir tomber les fers d'un esclave. Il ne peut être libre, sans devenir Chrétien; & pour être autorisé à le faire baptiser, on est obligé d'acheter des lettres de franchise qui coûtent quatre cents livres. Il faut de plus assurer pour

toujours sa subsistance, afin qu'il ne puisse pas devenir un fardeau pour la société, ni être tenté d'aller grossir le nombre, déja trop grand, des ennemis de la colonie. Qu'on ajoute à toutes ces dépenses le sacrifice du prix originaire de l'esclave, & l'on jugera, sans crainte de s'égarer, que l'affranchissement ne doit pas être commun chez une nation, dont la soif de l'or est la passion dominante, & peut-être la passion unique.

Les colons sont si éloignés de ces actes d'humanité, qu'ils ont poussé la tyrannie infiniment plus loin qu'elle n'a jamais été portée dans les isles. La facilité qu'ont les noirs de déserter dans un continent immense, est vraisemblablement la cause de cet excès de barbarie. Sur le plus léger soupçon, un maître fait mourir un esclave en présence de tous les autres; mais à l'insu des blancs qui pourroient déposer en justice contre cette usurpation des droits de l'autorité civile. La déposition des noirs étant nulle, n'est pas à craindre. La métropole, qui ferme les yeux sur cette atrocité, s'expose par cette lâche connivence à perdre un établissement utile. On a craint cent fois une révolution. Le danger n'a jamais été si grand & si prochain qu'en 1763.

Ce fut au mois de Février de cette année qu'on vit éclater une révolte, dont l'exemple & la suite pouvoient devenir funestes à toute l'Amérique. Tout-à-coup soixante-treize noirs réunis dans une même habitation à Berbiche, massacrent leur tyran, & font entendre le cri de la liberté. Ce nom releve le courage & l'espoir dans l'ame de tous les esclaves. Ils s'attroupent au nombre de neuf mille; ils tombent, dans la premiere fureur du soulevement, sur tous les blancs qui se présentent; ils les réduisent à se réfugier avec le chef de la colonie, au bas de la riviere sur

un brigantin. Cependant cinq cents hommes arrivent de Surinam, au secours des colons. On tente de débarquer. On se retranche dans un bon poste, jusqu'à l'arrivée des troupes d'Europe.

Heureusement pour la République, les Anglois de la Barbade qui possedent le plus grand nombre des plantations établies au Poumaron, à Demerary & à Essequebé, envoyent à temps des forces suffisantes pour contenir les esclaves de ces trois rivieres. Par un bonheur plus grand encore, Surinam acheve dans ce moment un accord entamé avec les negres réfugiés dans les bois voisins. Dans l'ignorance peut-être d'une fermentation qui pouvoit leur être si favorable, ils consentent à ne plus recevoir les fugitifs de leur nation. Cette convention ôte aux rébelles leur plus grande espérance. Ce concours d'événements inattendus, les rejette dans les fers. Sans armes pour la plupart, ils se croyent trop heureux de capituler avec leurs maîtres. Mais enfin ils ont montré qu'ils sentoient au fond de leur ame ce ressort indestructible, qui réagit contre l'oppression. La tranquillité n'est qu'apparente dans la Guyane Hollandoise, comme dans tous les pays où la révolte a une fois éclaté. Le germe de la révolution se couvre & mûrit en secret dans les forêts d'Auka & de Sarmaca.

Ces déserts peuplés de tous les esclaves que la fuite a pu soustraire au joug de l'avare Hollandois, ont vu se former successivement une espece de république, composée de quinze ou seize mille habitants, partagés en plusieurs villages, dont chacun se choisit un chef. Ces peuplades errantes tombent inopinément, tantôt sur un bord de la colonie, & tantôt sur un autre, pour y piller des subsistances, pour y dévaster les richesses de leurs anciens ty-

rans.

fans. En vain les troupes font dans une activité continuelle, pour contenir ou pour furprendre un ennemi fi dangereux. Des avis fecrets le mettent à l'abri de tous les pieges, & dirigent fes incurfions vers les lieux fans défenfe. Des conventions & des traités ne fauroient raffurer contre fes entreprifes. Il me femble voir ce peuple efclave de l'Egypte, qui, réfugié dans les déferts de l'Arabie, erra durant quarante ans, tâta tous les peuples voifins, les harcela, les entama tour-à-tour; & par de légeres & fréquentes incurfions, prépara l'invafion de la Paleftine. Si la nature forme par hafard une grande ame dans un corps d'ébene, une tête forte fous la toifon d'un negre; fi quelque Européen afpire à la gloire d'être le vengeur des nations foulées depuis deux fiecles; fi même un Miffionnaire fait employer à propos l'afcendant continuel & progreffif de l'opinion, contre l'empire variable & paffager de la force; fi.... Faut-il que la barbarie de notre police Européenne infpire des vœux de fang & de ruine à l'homme jufte & humain, qui médite les moyens d'affurer la paix & le bonheur de tous les hommes?

CHAPITRE XLV.

Motifs qui doivent exciter la République à s'affurer la jouiffance de fes colonies, & à en augmenter les productions.

MAis c'eft à des Républicains qui ont appefanti le fardeau de l'efclavage fur la tête des negres, à prévenir par leur fageffe & leur modération, un renverfement général dont ils feroient les premieres victimes. La Hollande

a déja fait de grandes fautes. Elle n'a pas donné à ses établissements d'Amérique l'attention qu'ils méritoient, quoique les brêches que recevoit coup sur coup sa fortune, fussent bien propres à lui ouvrir les yeux. Si le tourbillon de sa prospérité ne l'eût aveuglée, elle auroit apperçu dans la perte du Brésil les premieres sources de sa décadence. Dépouillée de cette vaste possession, qui, dans ses mains, pouvoit devenir la premiere colonie de l'univers, qui devoit couvrir le vice ou la petitesse de son territoire d'Europe, elle se vit réduite à n'être que ce qu'elle étoit avant cette conquête, le facteur des nations. Alors se forma dans la masse de ses richesses réelles, un vuide que rien n'a rempli depuis.

Les suites de l'acte de navigation que fit l'Angleterre, ne furent pas moins funestes à la Hollande. Dès-lors cette isle cessant d'être tributaire du commerce de la République, devint sa rivale, & bientôt acquit sur elle une supériorité décidée en Afrique, en Asie, en Amérique.

Si les autres nations avoient adopté la politique Angloise, la Hollande touchoit au terme de sa ruine. Heureusement pour elle, les Rois ne connurent pas, ou ne voulurent pas assez la prospérité de leurs peuples. Cependant à mesure que les lumieres ont pénétré dans les esprits, chaque gouvernement a tenté d'entreprendre le commerce qui lui étoit propre. Tous les pas qu'on a faits dans cette carriere ont resserré l'essor de la Hollande. La marche actuelle fait présumer que chaque peuple aura tôt ou tard une navigation relative à la nature de son territoire, à l'étendue de son industrie. A cette époque où tout semble entraîner le destin des nations, le Hollandois qui a dû sa fortune autant à l'indolence & à l'ignorance de ses voi-

fins, qu'à fon économie, à fon expérience, fe trouvera réduit à fa pauvreté naturelle.

Il n'appartient pas fans doute à la prévoyance humaine d'empêcher cette révolution; mais il ne falloit pas la précipiter, comme l'a fait la République, en cherchant à jouer un rôle principal dans les troubles qui ont fi fouvent agité l'Europe. La politique intéreffée de notre fiecle lui auroit pardonné les guerres qu'elle a entreprifes ou foutenues pour l'utilité de fon commerce. Mais comment approuver celles où fon ambition démefurée, & des inquiétudes mal fondées ont pu l'engager? Il a fallu qu'elle recourût à des emprunts exceffifs. Si l'on réunit les dettes féparément contractées par la généralité, par les provinces, par les villes, dettes également publiques, on trouvera qu'elles s'élevent à deux milliards, dont l'intérêt, quoique réduit à deux & demi pour cent, a prodigieufement augmenté la maffe des impôts.

D'autres examineront peut-être fi ces taxes ont été judicieufement placées, fi elles font perçues avec l'économie convenable. Il fuffit ici d'obferver que leur effet a été de renchérir fi fort les denrées de premier befoin, & par conféquent la main-d'œuvre, que l'induftrie nationale en a fouffert la plus rude atteinte. Les manufactures de laine, de foie, d'or & d'argent, une foule d'autres ont fuccombé, après avoir lutté long-temps contre la progreffion de l'impôt & de la cherté. Quand l'équinoxe du printemps amene à la fois les hautes marées & la fonte des neiges, un pays eft inondé par le débordement des fleuves. Dès que la multitude des impôts fait hauffer le prix des vivres, l'ouvrier qui paye davantage fa confommation, fans gagner plus de falaire, déferte les fabriques & les atteliers. La Hollande n'a fauvé du naufrage de fes manufactures,

S ij

que celles qui n'ont pas été exposées à la concurrence des autres nations.

L'agriculture de la République, s'il est permis d'appeller de ce nom la pêche du hareng, n'a guere moins souffert. Cette pêche qu'on appella long-temps la mine d'or de l'Etat, à cause de la quantité d'hommes qu'elle faisoit vivre, que même elle enrichissoit, a non-seulement diminué de la moitié; mais ses bénéfices, de même que ceux de la pêche de la baleine, se sont réduits peu-à-peu à rien. Aussi n'est-ce point avec de l'argent que ceux qui soutiennent ces deux pêches, forment les intérêts qu'ils y prennent. Il n'y a d'associés que les négociants qui fournissent les vaisseaux, les agrêts, les ustensiles, les approvisionnements. Leur profit ne consiste guere que dans la vente de ces marchandises, dont ils sont payés par le produit de la pêche, qui donne rarement quelque chose au-delà des frais de l'armement. L'impossibilité où est la Hollande de faire un usage plus utile de ses nombreux capitaux, a seule sauvé les restes de cette source primitive de la prospérité publique.

L'énormité des droits, qui a détruit les manufactures de la République, & réduit à si peu de chose le bénéfice de ses pêcheries, a beaucoup resserré sa navigation. Les Hollandois tirent toujours de la premiere main les matériaux de leur construction. Ils parcourent rarement les mers sur leur lest. Ils vivent avec une extrême sobriété. La légéreté de la manœuvre de leurs navires leur permet d'avoir des équipages peu nombreux; & ces équipages toujours excellents, se forment à bon marché par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout est mer ou rivage. Malgré tant d'avantages soutenus du bas prix de l'argent, ils se sont vus forcés de partager le fret de l'Eu-

rope avec les Suédois, avec les Danois, sur-tout avec les Hambourgeois, chez qui tous les leviers de la marine ne sont pas grévés des mêmes charges.

Les commissions ont diminué dans les Provinces Unies, en même-temps que le fret qui les amene. Lorsque la Hollande fut devenue un grand entrepôt, les marchandises y furent envoyées de toutes parts, comme au marché où la vente étoit la plus prompte, la plus sûre, la plus avantageuse. Les négociants étrangers les y faisoient passer souvent pour leur compte, d'autant plus volontiers qu'ils y trouvoient un crédit peu cher jusqu'à la concurrence des deux tiers, des trois quarts de la valeur de leurs effets. Cette pratique assuroit aux Hollandois le double avantage de faire valoir leurs fonds sans risque, & d'obtenir une commission. Les bénéfices du commerce étoient alors si considérables, qu'ils pouvoient soutenir ces fraix. Les gains sont tellement bornés, depuis que la lumiere a multiplié les concurrents, que le vendeur doit tout faire passer au consommateur, sans l'intervention d'aucun agent intermédiaire. Que si dans quelques occasions il convient d'y recourir, on préférera, toutes choses d'ailleurs égales, Hambourg, où les marchandises ne payent qu'un pour cent de droit d'entrée & de sortie, à la Hollande où elles en payent cinq.

La République a vu sortir aussi de ses mains le commerce d'assurance, qu'elle avoit fait autrefois, pour ainsi dire, exclusivement. C'est dans ses ports que toutes les contrées de l'Europe faisoient assurer leurs cargaisons, au grand avantage des assureurs, qui, en divisant, en multipliant leurs risques, manquoient rarement de s'enrichir. A mesure que l'esprit d'analyse s'est introduit dans toutes les idées, soit de philosophie, soit d'économie, on

a senti par-tout l'utilité de ces spéculations. L'usage en est devenu familier & général ; & ce que les autres peuples ont gagné, la Hollande l'a perdu nécessairement.

De ces observations, il résulte que toutes les branches du commerce de la République ont souffert d'énormes diminutions. Peut-être même auroient-elles été la plupart anéanties, si la masse de son numéraire, & son extrême économie ne l'eussent mis en état de se contenter d'un bénéfice de trois pour cent, auquel nous pensons qu'on doit évaluer le produit de ses affaires. Un si grand vuide a été rempli par le placement d'argent que les Hollandois ont fait en Angleterre, en France, en Autriche, en Saxe, en Danemarck, en Russie même, & qui peut monter à seize cents millions de livres.

L'Etat proscrivit autrefois cette branche de commerce, devenue depuis la plus importante de toutes. Si la loi eût été observée, les fonds qu'on a prêtés à l'étranger, seroient restés sans emploi dans le pays ; parce que le commerce y trouve en si grande quantité les capitaux qui peuvent y être employés, que pour peu qu'on y ajoutât, loin de donner du bénéfice, il deviendroit ruineux par l'excès de la concurrence. La surabondance de l'argent auroit élevé dès-lors les Provinces-Unies à ce période, où l'excès des richesses est suivi de la pauvreté. Des milliers de capitalistes n'auroient pas eu de quoi vivre, au milieu de leurs trésors.

La pratique contraire a fait la plus grande ressource de la République. Son numéraire prêté aux nations voisines, lui a procuré tous les ans une balance avantageuse, par le revenu qu'il lui a formé. La créance existe toujours entiere, & produit toujours les mêmes intérêts.

On n'aura pas la présomption de calculer combien de

temps les Hollandois jouiront d'une ſituation ſi douce. L'évidence autoriſe ſeulement à dire que les gouvernements, qui, pour le malheur des peuples, ont adopté le déteſtable ſyſtême des emprunts, doivent tôt ou tard l'abjurer; & que l'abus qu'ils en ont fait, les forcera vraiſemblablement à être infideles. Alors la grande reſſource de la République ſera dans ſa culture.

Cette culture, quoique ſuſceptible d'augmentation dans le pays de Breda, de Bois-le-Duc, de Zutphen & dans la Gueldre, ne ſauroit jamais devenir fort conſidérable. Le territoire des Provinces-Unies eſt ſi borné, qu'un Sultan avoit preſque raiſon de dire, en voyant avec quel acharnement les Hollandois & les Eſpagnols ſe le diſputoient, que s'il étoit à lui, il le feroit jetter dans la mer par ſes pionniers. Le ſol n'en eſt bon que pour les poiſſons, qui le couvroient avant les Hollandois. On a dit, avec autant d'énergie que de vérité, que les quatre éléments n'y étoient qu'ébauchés. Ses productions ne nourriront jamais le quart des deux millions d'habitants qui forment ſa population actuelle. Ce n'eſt donc pas de ſes poſſeſſions d'Europe que la République peut attendre ſa conſervation : elle eſt mieux fondée à la demander à celles d'Amérique.

Les contrées que l'Etat a acquiſes dans ce nouveau monde, ſont toutes ſous le joug des privileges excluſifs. Ses iſles, ainſi que ſes comptoirs d'Afrique, dépendent de la compagnie des Indes occidentales, qui, depuis la perte du Bréſil, a ſi prodigieuſement déchu, que ſes actions ne ſe vendent plus qu'environ quarante pour cent de leur valeur primitive.

Surinam, conquis par quelques armateurs Zélandois, fut cédé par les Etats de cette province à la compagnie des

Indes occidentales, qui, ayant encore l'imagination remplie de son ancienne grandeur, accepta sans balancer un terrein si vaste. Des réflexions sérieuses lui firent sentir que les dépenses nécessaires pour le mettre en valeur, étoient au-dessus de ses forces énervées. Elle céda un tiers de ses droits à la ville d'Amsterdam, & un tiers à un riche particulier nommé Daarssens. Les deux autres colonies du continent, sont également soumises aux sociétés commerçantes qui les ont fondées.

Aucun de ces corps n'a un seul vaisseau; aucun ne fait le moindre commerce. La navigation aux établissements d'Amérique est indifféremment ouverte à tous les Hollandois; mais sous la condition bisarre & tyrannique, que les expéditions pour Surinam & pour Berbiche partiront d'Amsterdam; que les expéditions pour Essequebé partiront de Zélande; & que les vaisseaux feront leur retour dans les ports d'où ils seront partis. Les fonctions des compagnies se réduisent à gouverner & à défendre les territoires soumis à leur privilege. Pour le mettre en état de suffire à ces dépenses, la République les a autorisées à imposer des taxes de différentes natures.

Toutes les marchandises qui entrent dans la colonie, toutes les denrées qui en sortent, payent de gros droits. On en exige de plus considérables encore des esclaves qui arrivent. Les noirs doivent une capitation depuis l'âge de trois ans; les blancs la doivent aussi. Il n'y a que les étrangers qui soient exempts de ce tribut honteux; & on est étranger durant dix années. Un terrein ne change jamais de main, qu'il n'en coûte une contribution assez forte au vendeur & à l'acheteur. Tout ouvrier, quelle que soit son industrie, est obligé de déclarer son gain, sous serment; & l'impôt est réglé sur le bénéfice. Ce que les dépenses

publiques n'abſorbent pas d'un revenu que la foibleſſe ou la corruption du Souverain ont laiſſé trop augmenter, eſt partagé entre les membres des différentes ſociétés.

Tous les gouvernements éclairés ont trouvé de l'inconvénient à laiſſer leurs poſſeſſions d'Amérique dans les mains des compagnies excluſives, dont les intérêts particuliers ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt public. Ils ont penſé que leurs ſujets du nouveau monde avoient, comme ceux de l'ancien, le droit de ne dépendre d'aucune autre autorité que de celles des loix générales. Ils ont cru que leurs colonies feroient des progrès plus rapides, ſi au-lieu d'une protection intermédiaire, elles jouiſſoient de la protection immédiate de l'Etat. Le ſuccès a démontré, plus ou moins, la juſteſſe de ces vues. La Hollande ſeule n'a pas adopté un ſyſtême ſi ſimple & ſi raiſonnable, quoique tout concourût à le lui rendre plus néceſſaire qu'aux autres peuples.

Ses établiſſements ſont ſans défenſes, contre les ennemis que l'ambition ou le reſſentiment pourroient lui ſuſciter. L'atrocité criante du traitement qu'y éprouvent les eſclaves, menace d'un ſoulevement. Une partie des denrées qui devroient revenir entiérement à la métropole, paſſe tous les jours dans les colonies étrangeres de l'Amérique ſeptentrionale. Le peu de goût qu'a naturellement pour l'exploitation des terres une nation purement commerçante, eſt fortifié dans le nouveau monde par les abus inſéparables de l'adminiſtration qui s'y eſt établie. Les moyens d'y créer un nouvel ordre de choſes, ſont au-deſſus de l'autorité, de la protection, de l'activité d'une ſociété particuliere. La révolution eſt attachée aux ſoins immédiats du gouvernement.

Si la République prend le parti que ſes plus chers in-

térêts lui dictent, elle cessera d'avoir pour base unique de son existence une industrie précaire, dont elle perd tous les jours quelques branches, & qu'elle perdra tôt ou tard entiérement. Ses colonies qui réunissent tous les avantages que peut desirer un peuple négociant & cultivateur, lui donneront des productions, dont elle aura seule tout le fruit & la propriété. Devenue une puissance territoriale, elle entrera dans tous les marchés en concurrence avec les nations, dont elle ne faisoit que voiturer les denrées. La Hollande cessera de n'être qu'une boutique : elle sera un Etat. Elle trouvera dans l'Amérique, la consistance que l'Europe lui refuse. Voyons si le Danemarck, seule Puissance du Nord qui ait poussé son commerce & ses forces jusques dans le nouveau monde, y peut former des espérances fondées d'agrandissement.

CHAPITRE XLVI.

Etablissement des Danois à St. Thomas, à St. Jean, à Sainte-Croix.

LE Danemarck & la Norwege, réunis aujourd'hui sous les mêmes loix, formoient deux Etats différents au huitieme siecle. Tandis que le premier se distinguoit par la conquête de l'Angleterre & par d'autres entreprises hardies; le second peuploit les Orcades, les isles de Fero & l'Islande. Ses actifs habitants, pressés par cette inquiétude qui avoit toujours agité les Scandinaves leurs ancêtres, s'établirent même dès le neuvieme siecle, dans le Groenland, qu'on a de fortes raisons d'atta-

cher au continent de l'Amérique. On croit même entrevoir, à travers les ténebres hiſtoriques répandues ſur les monuments du Nord, que ces hardis navigateurs pouſſerent, dans le onzieme ſiecle, leurs courſes juſqu'aux côtes du Labrador & de Terre-neuve, & qu'ils y jetterent quelques foibles peuplades. Il eſt donc vraiſemblable que les Norwégiens peuvent diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. Mais ils y étoient ſans le ſavoir.

Les guerres qu'eſſuya la Norwege, juſqu'à ce qu'elle fût réunie au Danemarck; les obſtacles que le gouvernement oppoſa à ſa navigation; l'oubli & l'inaction où tomba cette nation entreprenante, lui firent perdre avec ſes colonies du Groenland, les établiſſements ou les relations qu'elle pouvoit avoir aux côtes de l'Amérique.

Il y avoit plus d'un ſiecle que le navigateur Génois avoit commencé la conquête de cette région au nom de l'Eſpagne, lorſque les Danois & les Norwégiens, qui ne formoient alors qu'une même nation, jetterent les yeux ſur cet autre hémiſphere, dont ils étoient plus voiſins que tous les peuples qui s'en étoient emparés. Mais voulant y pénétrer par la route la plus courte, ils envoyerent en 1619 le Capitaine Munck, pour chercher un paſſage par le Nord-Oueſt dans la mer Pacifique. Ses travaux furent auſſi inutiles que ceux de tant d'autres navigateurs qui l'avoient précédé, & qui l'ont ſuivi.

On doit préſumer que l'inutilité d'une premiere tentative n'auroit pas rebuté le Danemarck. Il auroit vraiſemblablement continué ſes expéditions pour l'Amérique, juſqu'à ce qu'il fût parvenu à y former des établiſſements utiles. S'il perdit de vue ces régions éloignées, il y fut forcé par les guerres où ſon imprudence le précipita en

Europe, par celles que son extrême foiblesse lui attira. Les pertes qu'il fit coup sur coup lui creuserent un précipice, d'où jamais il ne se seroit relevé, si les secours de la Hollande, & la constance des citoyens de Copenhague ne lui eussent procuré en 1660 une paix moins humiliante, moins ruineuse qu'il ne la devoit craindre.

Le gouvernement employa le premier instant de tranquillité, à sonder ses plaies. Semblable à tous les gouvernements gothiques, il étoit partagé, entre un Chef électif, les Grands de la nation ou le Sénat, & les Etats. Le Roi n'avoit d'autre droit que celui de présider au Sénat, & de commander l'armée. Le Sénat gouvernoit dans l'intervalle d'une diete à l'autre. Celle-ci, composée du Clergé, de la Noblesse & du tiers-Etat, décidoit de toutes les grandes affaires.

Quoique cette constitution offre l'image de la liberté, rien n'étoit moins libre que le Danemarck. Le Clergé avoit perdu toute influence depuis la réformation. Les bourgeois n'avoient pas encore acquis assez de richesses pour se donner de la considération. Ces deux ordres étoient écrasés par celui de la Noblesse, toujours rempli de cet esprit féodal qui ramene tout à la force. La crise où l'on se trouvoit n'inspira à ce corps, ni la justice, ni la modération dont il avoit besoin. Le refus qu'il fit de contribuer aux charges publiques en raison de ses possessions, aigrit les autres membres de la confédération. Dans le dépit de leur ressentiment, ils conférerent au Monarque une autorité absolue, illimitée; & ceux qui les avoient réduits à cet acte de désespoir, se virent forcés de suivre un si funeste exemple.

A cette époque de la révolution la plus imprudente, la plus singuliere qu'offrent les annales des nations, les Da-

nois tomberent dans une espece de léthargie. Aux grandes agitations que causent toujours des droits importants à disputer, succéda la fausse tranquillité de l'esclavage. Un peuple qui avoit occupé la scene pendant plusieurs siecles, ne joua plus de rôle sur le théâtre du monde. Il ne sortit de l'anéantissement où le despotisme l'avoit plongé, que pour aller occuper en 1671 une petite isle d'Amérique, connue sous le nom de Saint-Thomas.

Cette derniere des Antilles du côté de l'Ouest, étoit tout-à-fait déserte, lorsque les Danois entreprirent de s'y établir. Ils furent d'abord traversés par les Anglois, sous prétexte que quelques vagabonds de cette nation, y avoient commencé autrefois des défrichements. Le Ministere Britannique arrêta le cours de ces vexations; & la colonie vit former successivement les plantations de sucre, que comportoit un terrein sablonneux, qui n'avoit que cinq lieues de long sur deux & demie de large.

Avec une si foible culture, Saint-Thomas n'auroit jamais eu de célébrité. Mais la mer y a creusé un port excellent, qui peut mettre en sûreté cinquante vaisseaux. Un avantage si précieux le fit fréquenter par des Flibustiers Anglois & François, qui vouloient soustraire le fruit de leurs rapines, aux droits qu'on exigeoit d'eux, dans les établissements de leur nation. Les corsaires qui avoient fait leurs prises trop bas, pour les faire remonter aux isles du vent, les venoient vendre à celle de Saint-Thomas. Elle étoit l'asyle de tous les bâtiments marchands qui, poursuivis en temps de guerre, y trouvoient un port neutre. C'étoit l'entrepôt de tous les échanges que les peuples voisins n'auroient pu faire ailleurs avec autant d'aisance & de sûreté. C'est de-là qu'on expédioit tous les jours des bateaux richement chargés, pour un commerce

clandestin avec les côtes Espagnoles, d'où l'on rapportoit beaucoup de métaux & de marchandises précieuses. Saint-Thomas étoit enfin une place où se faisoient des marchés très-importants.

Mais le Danemarck ne profitoit pas de cette circulation rapide. C'étoient des étrangers qui s'enrichissoient, & qui disparoissoient avec leurs richesses. Un vaisseau expédié tous les ans pour l'Afrique, allant vendre ses esclaves en Amérique, & revenant en Europe avec une cargaison qu'il avoit reçue en échange, étoit la seule espece de liaison que la métropole eût avec sa colonie. Elles augmenterent en 1719 par le défrichement de l'isle de Saint-Jean, voisine de Saint-Thomas, mais encore plus petite de la moitié. Ces foibles commencements auroient eu besoin de l'isle des Crabes, ou de Borriquen, où l'on avoit tenté deux ans auparavant de s'établir.

Cette isle qui peut avoir huit ou dix lieues de circonférence, a un assez grand nombre de montagnes; mais elles ne sont ni arides, ni escarpées, ni fort élevées. Le sol des plaines & des vallées qui les séparent paroît très-fertile; & il est arrosé par de nombreuses sources dont l'eau passe pour excellente. La nature, en lui refusant un port, lui a prodigué les meilleures rades que l'on connoisse. On trouve à chaque pas des restes d'habitations, des allées d'orangers & des citronniers qui prouvent que les Espagnols de Porto-Rico, qui n'en sont éloignés que de cinq ou six lieues, y ont été fixés autrefois.

Les Anglois voyant qu'une isle si bonne étoit déserte, y commencerent quelques plantations vers la fin du dernier siecle. On ne leur laissa pas le temps de recueillir le fruit de leur travail. Ils furent surpris par les Espagnols,

qui massacrerent impitoyablement tous les hommes faits, & qui en amenerent les femmes & les enfants à Porto-Rico. Cet événement n'empêcha pas les Danois de faire quelques arrangements pour s'y établir en 1717. Mais les sujets de la Grande-Bretagne reclamant leurs anciens droits, y envoyerent quelques aventuriers qui furent d'abord pillés, & bientôt après chassés par les Espagnols. La jalousie de ces tyrans du nouveau monde va jusqu'à défendre à des barques même de pêcheurs l'approche d'un rivage où ils n'ont qu'un droit de possession sans exercice.

Condamnant l'isle des Crabes à une solitude éternelle, ils ne veulent ni l'habiter, ni qu'on l'habite; trop paresseux pour la cultiver, trop inquiets pour y souffrir des voisins actifs. Un tel caractere de domination exclusive a obligé le Danemarck de détourner ses regards de l'isle des Crabes, pour les porter vers Sainte-Croix.

Celle-ci méritoit à plus juste titre d'exciter l'ambition des peuples. Elle a dix-huit lieues de long, sur trois & quatre de largeur. Elle fut occupée en 1643 par les Hollandois & par les Anglois. Leur rivalité ne tarda pas à les brouiller. Les premiers ayant été battus en 1646 dans un combat opiniâtre & sanglant, se virent réduits à abandonner un terrein sur lequel ils avoient fondé de grandes espérances. Le vainqueur travailloit à s'affermir dans sa conquête, lorsqu'en 1650, il fut attaqué & chassé à son tour par douze cents Espagnols arrivés sur cinq vaisseaux. Leur triomphe ne dura que quelques mois. Ce qui étoit resté de ce corps nombreux pour la défense de l'isle, la céda sans résistance à cent soixante François, partis de Saint-Christophe pour s'en mettre en possession.

Ces nouveaux habitants se hâterent de reconnoître un terrein si disputé. Sur un sol, d'ailleurs excellent, ils ne

trouverent qu'une riviere médiocre, qui coulant lentement presqu'au niveau de la mer, dans un terrein sans pente, n'offroit qu'une eau saumâtre. Deux ou trois fontaines qu'on découvrit dans l'intérieur de l'isle, suppléoient foiblement à ce défaut. Les puits ne fournissoient que rarement de l'eau. Il falloit du temps pour construire des citernes. L'air n'étoit pas plus attrayant pour les nouveaux colons. Une isle plate, & couverte de vieux arbres, ne permettoit guere aux vents de balayer les exhalaisons infectes, dont ses marais épaississoient l'athmosphere. Il n'y avoit qu'un moyen de remédier à cet inconvénient : c'étoit de brûler les forêts. Aussi-tôt les François y mettent le feu, & s'embarquant sur leurs vaisseaux, contemplent de la mer, durant des mois, l'incendie qu'ils avoient allumé dans l'isle. Dès qu'il est éteint, ils redescendent à terre.

Les champs se trouverent d'une fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rocou, l'indigo, le sucre, y réussissoient également. Tels furent les progrès de cette colonie, que onze ans après sa fondation, elle comptoit huit cents vingt-deux blancs, avec un nombre d'esclaves proportionné. Elle marchoit d'un pas rapide à une prospérité qui devoit effacer les établissements les plus florissants de sa nation, lorsqu'on mit à son activité des entraves qui la firent rétrograder. Sa décadence fut aussi prompte que son élévation. Il ne lui restoit plus que cent quarante-sept hommes avec leurs femmes & leurs enfants, & six cents vingt-trois noirs, quand on transporta en 1696 cette population à Saint-Domingue.

Des Ecrivains qui supposent que la Cour de Versailles se décide toujours par les vues sublimes d'une profonde politique, ont imaginé qu'elle n'avoit méprisé Sainte-Croix que parce qu'elle vouloit abandonner les petites isles, pour

concentrer toutes les forces, toute l'industrie, toute la population dans les grandes : ils se sont trompés. Cette résolution fut l'ouvrage des fermiers, qui trouvoient que le commerce clandestin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas, étoit nuisible à leurs intérêts. De tout temps la finance fut nuisible au commerce, & dévora le sein qui le nourrit. L'isle fut sans colons & sans culture jusqu'en 1733, temps où la France en céda la propriété au Danemarck, pour 738, 000 livres.

CHAPITRE XLVII.

Dans quel esprit le Danemarck conduit ses isles.

CE fut alors que cette Puissance du Nord sembla devoir pousser de fortes racines en Amérique. Malheureusement elle fit gémir ses cultures sous la tyrannie d'un privilege exclusif. Des hommes industrieux de toutes les sectes, & sur-tout des freres Moraves, ne purent jamais vaincre ce grand obstacle. On essaya plusieurs fois de concilier les intérêts du colon & celui de ses oppresseurs : ces tempéraments furent inutiles. Les deux partis se firent toujours une guerre d'animosité, jamais d'industrie. Enfin, le gouvernement plus modéré que sa constitution ne permettoit de l'espérer, acheta en 1754 les droits & les effets de la compagnie. Le prix fut réglé à 9, 900, 000 livres. Une partie fut payée en argent comptant, & le reste en obligations sur le trésor public, portant intérêt. La navigation dans les isles fut alors ouverte à tous les sujets de la domination Danoise.

L'avidité du fisc traversa mal-à-propos le bien que cet

arrangement devoit produire. A la vérité, les denrées, les marchandises nationales, celles qui auroient été tirées de la premiere main avec des bâtiments Danois, devoient être embarquées dans la métropole sans rien payer; mais on exigea quatre pour cent de toutes les matieres fabriquées qui ne se trouveroient pas dans une de ces conditions. Tout ce qui arrivoit dans les colonies y fut assujetti à cinq pour cent d'entrée; tout ce qu'on en exportoit, à six pour cent de sortie. Des productions de l'Amérique, ce qui se consommoit dans la métropole, devoit deux & demi pour cent, & ce qui passoit à l'étranger, un pour cent.

Dans le temps que le commerce des isles recouvroit son indépendance naturelle, avec ces restrictions onéreuses, on rendoit libre aussi celui d'Afrique qui en fait la base. Depuis plus d'un siecle, le Gouvernement avoit acheté du Roi d'Aquambo les deux forteresses de Fréderisbourg & de Christiansbourg, situées sur la côte d'Or, à peu de distance l'une de l'autre. La compagnie seule en jouissoit en vertu de ses conventions; & ses droits étoient exercés avec cette barbarie, dont les Européens les plus policés ont donné l'exemple dans ces malheureux climats. Un seul de ses agents eut le courage de renoncer à des atrocités que l'habitude faisoit regarder comme légitimes. Telle étoit la réputation de sa bonté, la confiance en sa probité, que les noirs venoient de cent lieues pour voir cet homme. Un Souverain d'une contrée éloignée lui envoya sa fille avec de l'or & des esclaves, pour obtenir un petit fils de Schilderop. C'étoit le nom de cet Européen, révéré sur toutes les côtes de la Nigritie. O vertu! tu respires encore dans l'ame de ces misérables, condamnés à habiter parmi les tigres, ou à gémir sous la tyrannie des

hommes! Ils peuvent donc avoir un cœur pour sentir les doux attraits de l'humanité bienfaisante! Juste & vertueux Danois! quel Monarque reçut jamais un hommage aussi pur, aussi glorieux que celui dont ta nation t'a vu jouir! Et dans quels lieux encore? Sur une mer, sur une terre que deux siecles ont à jamais souillées d'un infâme trafic de crimes & de malheurs, d'hommes échangés pour des armes, d'enfants vendus par leurs peres. On n'a pas assez de larmes pour déplorer de pareilles horreurs; & ces larmes sont inutiles!

Cependant le privilege exclusif de la traite des negres a été aboli en Danemarck, comme dans les autres Etats. Il est permis à tous les sujets de cette Puissance commerçante, d'aller acheter des hommes en Afrique. Ils ne payent que 18 livres pour chaque tête qu'ils introduisent en Amérique. Les plantations de leurs colonies occupent déja trente mille esclaves de tout âge & de tout sexe, qui doivent chacun 4 livres 10 sols de capitation. Les denrées qui naissent des travaux de ces malheureux, forment la cargaison de quarante bâtiments, dont le port est de cent vingt jusqu'à trois cents tonneaux. Les habitations qui rendent annuellement au fisc 9 livres par mille pieds quarrés, donnent à la nation un peu de café & de gingembre, quelque bois de marqueterie, huit cents balles de coton qui passent presqu'entiérement à l'étranger, quatorze millions pesant de sucre brut, dont les quatre cinquiemes se consomment dans la métropole, & le reste est vendu dans la Baltique, ou introduit en Allemagne par la voie d'Altena. Sainte-Croix, quoique le plus moderne des établissements Danois, fournit les cinq septiemes de ces productions.

Cette isle est partagée en trois cents cinquante plantations, par des lignes qui se coupent à angles droits. Cha-

que plantation renferme cent cinquante acres de quarante mille pieds quarrés chacun ; en sorte qu'elle peut occuper un espace de douze cents pas communs de long sur huit cents de large. Les deux tiers de ce terrein sont propres au sucre, & le propriétaire peut y employer quatre-vingts acres à la fois, dont chacun rendra, années communes, seize quintaux de sucre, sans compter les syrops. Le reste peut être mis en valeur d'une façon moins lucrative. Lorsque l'isle sera toute défrichée, ce qui dépend du temps & des circonstances, il pourra s'y former quelques villes. Elle n'a actuellement que le bourg de Christianstadt, bâti à côté de la forteresse, qui défend le port principal.

CHAPITRE XLVIII.

Motifs particuliers au Danemarck pour s'approprier toutes les productions de ses isles.

LE Danemarck ne peut pas se dissimuler, que les richesses qui commencent à venir de ses colonies, ne lui appartiennent pas en totalité. Une grande partie passe aux Anglois & aux Hollandois, qui, sans vivre dans ces isles, y ont formé les meilleures habitations. La nouvelle Angleterre y porte des bois, des bestiaux, des farines, qu'elle échange contre des syrops & d'autres denrées. Il faut payer aux nations étrangeres les vins, les toiles, les soieries qu'elles fournissent. L'Inde même est associée à ce commerce; puisque la compagnie y place une assez grande quantité de ses marchandises. Un calcul rigoureux prouveroit, peut-être, que ce qui reste à l'Etat propriétaire au-delà de la commission, du fret & des droits, est fort peu de chose. La situation où se trouve cette Puis-

ſance, ne lui permet pas de voir d'un œil indifférent ce déſavantage. Tout l'invite à chercher les moyens convenables pour s'approprier le produit entier de ſes poſſeſſions d'Amérique.

Celles d'Europe qui forment aujourd'hui le Danemarck, étoient autrefois indépendantes les unes des autres. Des révolutions, la plupart ſingulieres, les ont réunies ſous les mêmes loix. Au centre de ce tout biſarrement compoſé, ſont quelques iſles, dont la plus connue ſe nomme Sélande. On y trouve un port excellent, qui n'étant au onzieme ſiecle qu'une habitation de pêcheurs, devint une ville au treizieme, la capitale de l'Empire au quinzieme, & une belle cité après l'incendie de 1728, qui réduiſit en cendre ſeize cents cinquante maiſons. Au midi de ces iſles, eſt cette péninſule longue & étroite, que les anciens appelloient Cherſoneſe Cymbrique. Ses parties les plus importantes, les plus étendues, ont ſucceſſivement groſſi la domination Danoiſe, ſous le nom de Jutland, de Sleſwig, & de Holſtein. Elles ont été plus ou moins floriſſantes, à proportion qu'elles ſe ſont reſſenties de l'inſtabilité de l'Océan, qui tantôt s'éloigne de leurs bords, & tantôt les engloutit. On voit dans ces contrées, ainſi que dans les Comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorſt, ſoumiſes au même maître, une lutte entre les hommes & la mer, un combat perpétuel dont les ſuccès ont toujours été balancés. Les habitants d'un tel pays ſeront libres, dès qu'ils s'appercevront qu'ils ne le ſont pas. Ce n'eſt point à des marins, à des inſulaires, aux peuples des montagnes, que le deſpotiſme peut impoſer long-temps un joug aviliſſant.

La Norwege qui obéit au Danemarck n'eſt pas plus propre à cette ſervitude. Elle eſt couverte de pierres ou de rochers, & traverſée en différents ſens par de hautes

montagnes, qui ne sont pas susceptibles de culture. On ne voit en Laponie qu'un petit nombre de sauvages, fixés sur les côtes par la pêche, ou errants dans des déserts affreux, & subsistant par le moyen de la chasse, de leurs pelleteries & de leurs rennes. L'Islande est un pays misérable, cent fois bouleversé par des volcans, par des tremblements de terre, & cachant toujours dans son sein des matieres bitumineuses, qui peuvent à chaque instant la réduire en un monceau de cendres. Pour le Groenland, que le vulgaire croit une isle, & que les Géographes présument tenir à l'Amérique par l'Ouest, c'est un pays vaste & stérile, que la nature condamne aux glaces éternelles. Si jamais ces régions sont peuplées, elles deviendront indépendantes les unes des autres, & toutes du Roi de Danemarck, qui croit y commander, parce qu'il s'en dit le maître, à l'insu de leurs sauvages habitants.

Le climat des isles Danoises de l'Europe n'est pas aussi rigoureux qu'on le jugeroit par leur latitude. Si les golfes dont elles sont environnées voyent quelquefois interrompre la navigation, c'est bien moins par les glaçons qui s'y forment, que par ceux que les vents y poussent, & qui s'y unissent à mesure qu'ils s'y entassent. Si l'on en excepte le Nord du Jutland, les provinces qui joignent l'Allemagne jouissent de sa température. Le froid est très-modéré, même sur les côtes de la Norwege. Il y pleut souvent durant l'hyver, & son port de Bergue est à peine une fois fermé par les glaces; tandis que ceux d'Amsterdam, de Lubeck & de Hambourg, le sont dix fois dans l'année. Il est vrai que cet avantage est chérement acheté par les brouillards épais & continuels, qui rendent le séjour du Danemarck désagréable, triste, & ses habitants sombres, mélancoliques.

La population de cet Empire n'eſt pas proportionnée à ſon étendue. Dans les ſiecles reculés, il ſe dépeupla par des émigrations continuelles. Les brigandages qui les remplacerent, entretinrent cette dépopulation. L'anarchie empêcha l'Etat de ſe rétablir de ſi grands maux. Le double deſpotiſme du Prince ſur les citoyens, qui ſe croient libres ſous le titre de nobles, & de la nobleſſe ſur un peuple eſclave, étouffe juſqu'à l'eſpérance d'une plus grande population. Les liſtes réunies de tous les Etats de Danemarck, hors l'Iſlande, ne firent monter les morts en 1771, qu'à 55, 125; de ſorte que le calcul de trente-deux vivants pour un mort, ne produiroit que 1, 764, 000 perſonnes.

Indépendamment de beaucoup d'autres cauſes, le poids des impôts s'oppoſe à leur bonheur. On en exige de fixes pour les terres, d'arbitraires en forme de capitation, de journaliers ſur les conſommations. Cette oppreſſion eſt d'autant plus criminelle, que le gouvernement jouit d'un domaine très-conſidérable, & qu'il a une reſſource aſſurée dans le détroit du Sund. Six mille neuf cents trente navires, qui, ſi l'on en juge par les comptes de 1768, doivent entrer annuellement dans la mer Baltique, ou en ſortir, payent dans ce fameux paſſage, environ un pour cent de toutes les marchandiſes dont ils ſont chargés. Cette eſpece de tribut, qui, quoique difficile à lever, rend à l'Etat deux millions cinq cents mille livres, eſt perçu dans la rade d'Elzeneur, protégée par la fortereſſe de Cronenbourg. Il y a long-temps que cette poſition & celle de Copenhague invitent inutilement le Danemarck à y former un entrepôt, où tous les peuples commerçants, ſoit du Nord, ſoit du Midi, viendroient échanger leurs productions & leur induſtrie.

Avec les fonds provenants des tributs, du domaine, des péages, des subsides du dehors, l'Etat entretient une armée de vingt-cinq mille hommes, qui, toute composée d'étrangers, passe pour la plus mauvaise milice de l'Europe. Sa flotte jouit au contraire de la meilleure réputation. Elle consiste en trente-deux vaisseaux de ligne, quinze ou seize frégates, & quelques galeres, dont l'usage sagement proscrit ailleurs, ne peut être abandonné sur les côtes de la Baltique, le plus souvent inaccessibles à d'autres bâtiments. Vingt-quatre mille matelots classés, qui sont la plupart toujours en action, assurent les opérations navales. Aux dépenses militaires, le Gouvernement en a joint d'autres depuis quelques années, pour l'encouragement des manufactures & des arts. Qu'on ajoute quatre millions de livres pour les besoins ou les fantaisies de la Cour, une somme à-peu-près semblable pour les intérêts qu'entraîne une dette publique de soixante-dix millions, & on aura l'emploi des vingt-trois millions de livres, qui forment le revenu de la Couronne.

Si c'est pour en assurer le recouvrement que le Gouvernement a proscrit en 1736 l'usage des bijoux, des étoffes d'or & d'argent, on se permettra de dire qu'il avoit sous sa main des moyens plus simples. Il falloit abolir cette foule d'entraves qui gênent les opérations des citoyens entr'eux, qui empêchent la libre communication des différentes parties de la Monarchie. La pêche de la baleine, le commerce du Groenland, de l'Islande, cessant d'être dans les fers des privileges exclusifs, & le commerce des isles de Feroé retiré des mains du Souverain auroit acquis de l'activité. On auroit également étendu les liaisons étrangeres, si l'on eût supprimé la compagnie de Barbarie, & si tous les membres de l'Etat avoient été

déchargés de l'obligation qui leur fut imposée en 1726, de se pourvoir de vin, de sel, d'eau-de-vie, de tabac, à Copenhague même.

Dans l'état actuel des choses, les exportations sont assez bornées : elles se réduisent dans les Provinces du continent de l'Allemagne, à cinq ou six mille bœufs, à trois ou quatre mille chevaux propres pour la cavalerie, à quelque seigle qui est vendu aux Suédois, & aux Hollandois. Depuis quelques années, le Danemarck consomme le froment que la Fionie & l'Alland envoyoient autrefois à l'étranger. Ces deux isles, ainsi que la Sélaude, ne vendent plus que ces magnifiques attelages, si chers à tous ceux qui aiment les beaux chevaux. La Norwege fournit au commerce du hareng, des bois, des mâtures, du goudron & du fer. De la Laponie & du Groenland, il sort des pelleteries. On tire de l'Islande de la morue, de l'huile de baleine, de chien, & de veau marin, du soufre, & ce voluptueux duvet si connu sous le nom d'édredon.

Arrêtons ici les détails qu'a nécessairement amenés le commerce du Danemarck. Ils suffisent pour convaincre cette Puissance, qu'elle a le plus grand intérêt à jouir & à trafiquer seule, de toutes les productions de ses isles de l'Amérique. Plus les possessions de cette Couronne sont bornées dans le nouveau monde, comme elles le seront toujours pour elle sous la Zone torride, plus elle doit être attentive à ne laisser échapper aucun des avantages qu'elle en peut tirer. Dans un état de médiocrité, la moindre négligence a des suites importantes. Nous verrons bientôt que les nations même qui ont de vastes & riches territoires, ne font pas impunément des fautes.

Fin du Livre douzieme.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce quatrieme Volume.

A.

Acajou, nom d'un arbre des Antilles, *Page* 8
Acoma, nom d'un arbre des Antilles, *ibid.*
Aix-la-Chapelle, (Traité de) blâmé sans raison, 74
Akanis, nom d'une peuplade de negres, 127
Albemarle, Général Anglois, au siege de la Havane, 95
Alger, République d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 116
Amsterdam, Capitale de la Hollande, achete un tiers dans la colonie de Surinam, 280
Amsterdam, nom d'une citadelle de la Guyane Hollandoise, 269
Anamabou, ville d'Afrique, 128
Angleterre, avantage qu'elle retire de la liberté d'écrire, 70
Anglois, attaquent les Espagnols en Amérique, 34. Echouent devant San-Domingo, *ibid.* S'emparent de la Jamaïque, 35. Leurs revers au commencement de la guerre de 1755, 79. Les fautes des François leur rendent le courage, 82. Leurs succès pendant le ministere de Guillaume Pitt, 83. Chassent les François de la Guadeloupe, 85. De la Martinique, 86. S'empare de la Havane sur les Espagnols, 98. Cessions qui leur sont faites à la paix, 101. S'emparent d'une partie du commerce des côtes d'Afrique, *ibid.* Leur établissement à Surinam, d'où ils sont chassés par les Hollandois, 259. Traversent les Danois dans la possession de l'isle de Saint-Thomas, 285. Perdent l'isle de Borriquen où ils sont massacrés par les Espagnols, 286. Sont chassés par les Hollandois de Sainte-Croix, 287
Animaux domestiques d'Europe, ont presque tous dégénéré en Amérique, 181. Causes physiques de cette dégradation, & moyens qu'on auroit pu employer pour la prévenir, 182. Usages auxquels ils servent en Amérique, 184
Anson, Amiral Anglois, voit ruiner son armement au cap de Horn, 72

Antigoa, isle de l'Amérique, 28
Antilles, isles de l'Amérique; leur position, 1. Leur division en isles du vent & sous le vent, 2. Leur direction & situation relatives, 5. Paroissent avoir été détachées du continent, 6. Nature & qualités du sol de ces isles, 7. Leur état lorsque les Européens y abordent, *ibid.* Température qui y regne, & ses causes, 12. Vents qui y regnent, 2 & 12.
Aquambo, Royaume d'Afrique à la Côte d'or, dont le Souverain vend deux forts aux Hollandois, 290
Arguin, fort d'Afrique enlevé aux Hollandois par Louis XIV. 148
Arostigny, nom d'un fort de la Havane, 241
Aruba, isle de l'Amérique, dépendante de Curaçao, 251
Auka, nom d'une forêt de la Guyane Hollandoise, où se réfugient les negres déserteurs, 272

B.

BAHAMA, (canal de) 237
Bambouc, Royaume d'Afrique, son gouvernement & commerce qui s'y fait, 136
Banane, fruit des Antilles. 10
Barata, nom d'un arbre des Antilles, 8
Barbade, (la) isle de l'Amérique, 28
Barington, Général Anglois, à la prise de la Guadeloupe, 86
Benguela, pays d'Afrique, 128
Benin, Royaume d'Afrique, 125
Berbiche, colonie Hollandoise & riviere de l'Amérique, 262, 268.
Bing, Amiral Anglois, décapité pour avoir laissé prendre Minorque, avantages que l'Angleterre retire de cette sévérité, 82
Bonaire, isle de l'Amérique, dépendante de Curaçao, 251
Bonne, port d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 116
Borriquen, ou isle des Crabes, isle de l'Amérique occupée d'abord par les Anglois qui y sont massacrés par les Espagnols, 286
Boucaniers, aventuriers François établis à Saint-Domingue, 29. Leur police, leur habillement, *ibid.* Leur genre de vie, leur nourriture ordinaire, 30
Brouage, Capitaine Flibustier, prend deux vaisseaux Hollandois, 40
Broyo, cacique Indien, épreuve qu'il fait pour s'assurer si les Espagnols sont immortels, 222

Buffle, animal domestique, feroit préférable dans les isles, au cheval & au chameau, 183

C.

Café, *voyez* Cafier.
Cafier, arbre qui produit le café; sa description, sa culture, 263. Maniere d'apprêter & de conserver le fruit, *ibid.* Terreins qui lui conviennent, 264. Soins qu'exige cet arbre, *ibid.*
Calbary, riviere d'Afrique au Royaume de Benin, 122
Calle, (la) port d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 116
Caraïbes, anciens habitants des isles de l'Amérique, 20. Leur conformation, *ibid.* Leur Religion & leurs usages, *ibid. & suiv.* Leur genre de vie, 23
Carbet, nom d'une espece de hameau chez les Caraïbes, 23
Carthagene, ville Espagnole de l'Amérique prise par les François, 58
Cassave, espece de pain fait avec le manioc, 187, 236
Caragne, (le) fort de la Havane, 239. Sa description, 242
Charles-Quint, Empereur & Roi d'Espagne, accorde un privilege exclusif pour la traite des negres, 225
Charles II, Roi d'Espagne, ses irrésolutions pour nommer son successeur, 64. Se détermine en faveur d'un petit-fils de Louis XIV, 65. Guerres qui suivirent la mort de Charles, & désastres de la France & de l'Espagne, 66
Charles VI, Empereur, guerre occasionnée par sa mort, 73
Chiloteca, ville de l'Amérique Espagnole, 54
Chiriquita, ville de l'Amérique Espagnole, *ibid.*
Choux-Caraïbe, plante des Antilles, 8
Cochon, le seul des animaux domestiques portés d'Europe en Amérique, qui n'ait pas dégénéré, 181
Collou, port d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 116
Colomb, (Christophe) aborde à l'isle de la Trinité en Amérique, 210
Colonies, réflexions générales sur les colonies Européennes en Amérique, 280
Commenwine, riviere du pays de Surinam en Amérique, 260, 269
Coock, corsaire Anglois, chasse les François de l'isle de Saint-Martin, 254
Corse, (cap-) cap d'Afrique situé à la Côte d'or, 147
Côte d'or, pays d'Afrique, 131
Couch-Couch, plante des Antilles, 9
Courbari, espece d'arbre des Antilles, 8
Crabes, (isles des) *voyez* Borriquen.

Créoles, nom générique des enfants Européens nés aux isles, 199. Ont l'air moins sains que les Européens, *ibid.* Leur caractere, leurs vertus & leurs vices en général, 200, 201. Fécondité des femmes Créoles, 200. Leurs passions, leur caractere, *ibid.* L'habitude de vivre avec des esclaves, rend les Créoles orgueilleux jusqu'à l'excès, 202. Sont exempts de beaucoup de maux communs en Europe, 204. Maladies auxquelles ils sont exposés, *ibid.* Leurs causes, 206. Moyens d'en prévenir quelques-unes, 207

Cronembourg, ville & forteresse du Danemarck, 295

Cromwel, protecteur d'Angleterre, se joint à la France contre l'Espagne, 33. Cette conduite blâmée par les politiques, 34

Cuba, une des isles Antilles appartenante aux Espagnols, 5, 37. Description de cette isle, 231. Importance de cette colonie, *ibid.* Commerce qui s'y fait, 233. Sa population, 236

Cubagua, isle d'Amérique, *voyez* Perles (isles des).

Cudjoc, negre de la Côte de Guinée, 156. Sa générosité envers un Anglois, *ibid.*

Cumana, établissement Espagnol en Amérique, 215

Curaçao, isle d'Amérique, enlevée par les Hollandois aux Espagnols; description de son port & de sa forteresse, 251. Echanges importants qui s'y font, 256

D.

DAARSSENS, riche particulier Hollandois, qui achete un tiers dans la colonie de Surinam, 280

Dalterès, nom d'un fort de la Havane, sa description, 241

Damerary, colonie Hollandoise & riviere de l'Amérique, 262, 268

Danambuc, Commandant François, *voyez* Warner.

Danemarck, détail des possessions de cet Etat en Europe, & de leurs différentes productions, 292 & *suiv.* Population de ce Royaume, 295

Danois, conjectures qui peuvent faire penser qu'ils ont été en Amérique avant Christophe Colomb, 282. Ancien Gouvernement des Danois, 284. S'établissent en Amérique à l'isle de Saint-Thomas, & y sont traversés par les Anglois, 285. Défrichent l'isle de Saint-Jean, 286. Tâchent de s'établir à l'isle des Crabes, & en sont empêchés par les Espagnols, 287. Obtiennent de la France la propriété de Sainte-Croix, 289. Accordent la liberté du commerce des isles à tous les sujets de leur domination, *ibid.* Achetent du Roi d'Aquambo, deux forteresses à la Côte d'or, 147.

290. Etat du commerce des Danois dans leurs isles, 292. Police, finance & commerce des Danois en Europe, 293 & *suiv.*
Dauphin, nom d'un fort Espagnol de l'isle de Saint-Domingue, 229
Daves, isle de l'Amérique, 251
Delmenhorst, Comté du Danemarck, 293
Drake, fameux navigateur Anglois, pille Saint-Domingue, 227
Dutasta, (M.) utilité de ses recherches, 16

E.

ELZENEUR, ville du Danemarck, 295
Esclavage, d'un usage ancien en Guinée, 139. *Voyez* Negres,
Espagnols, repoussent les Anglois à Saint-Domingue, 34. Chassés de la Jamaïque par les Anglois, 37. Se réfugient à Cuba., *ibid.* S'établissent à la Trinité, 210, à Saint-Thomas, 215, à l'isle de Perles, 217, à la Marguerite, *ibid.* à Porto-Rico, 215, à Saint-Domingue, 225. Les sauvages se révoltent comme eux, 223. Abandonnent Saint-Domingue pour aller au Mexique, 227. Etat de Saint-Domingue, en 1717, 228, 231. Conquête de l'isle de Cuba, par les Espagnols, *ibid.* Avarice & cruauté des Espagnols, & haine des sauvages contre eux, 233. Dépenses des fortifications de la Havane, 242. Inconvénients du projet de rendre à Cuba tous les colons soldats, 244. Les Espagnols perdent plus qu'ils ne gagnent à leurs colonies, 245. Causes de la foiblesse de la Monarchie Espagnole, *ibid.* Moyens de la rétablir, 246. Les Espagnols s'emparent de l'isle de Saint-Martin, sur les François & les Hollandois, & l'abandonnent, 254. Massacrent les Anglois à l'isle des Crabes, & s'en emparent, 286. Chassent de l'isle de Sainte-Croix les Hollandois, & en sont chassés par les François, 287
Essequebé, riviere de l'Amérique, & nom d'une colonie Hollandoise, 262, 268
Estrées, (d') Général François, échoue avec sa flotte à l'isle de Daves, 251

F.

FARIM, nom des chefs de village au pays de Bambouc, 136. Ordonnent les travaux des Mines, 137
Fer, (Bois de) nom d'un arbre des Antilles, 8

François, (les) s'établissent à Saint-Domingue, 227, 229. Corrompent le Commandant de Curaçao, & échouent dans leur projet de surprendre cette isle, 251. Chassés de Saint-Christophe, s'établissent à Saint-Eustache, & l'abandonnent, *ibid.* Chassés de Saint-Martin, & y retournent, 254. Jettent les fondements d'une colonie à Surinam & l'abandonnent, 259. S'emparent de l'isle de Sainte-Croix sur les Espagnols, 286. Progrès de cette colonie & sa décadence. *ibid.* En cedent la propriété aux Danois, 287

Flibustiers, célebres aventuriers François & Anglois, chassent les Espagnols de l'isle de la Tortue, 37. Se forment en sociétés, 38. Leur hardiesse, leur maniere de combattre, *ibid.* Acharnés contre les Espagnols, & pourquoi, 39. S'emparent d'un galion Espagnol, d'un navire richement chargé & de deux vaisseaux de guerre, 40 Réponse héroïque d'un Capitaine Flibustier, *ibid.* Intrépidité d'un autre Capitaine Flibustier, 41. Leur équité dans le partage du butin, 42. Leur genre de vie. 43. Désolent les colonies Espagnoles, *ibid.* Un de leurs Capitaines porte la haine contre les Espagnols jusqu'à la fureur, 44. Ils prennent Maracaïbo, & brûlent Gibraltar, 47. Ils s'emparent de Porto-Belo, par la trahison du Gouverneur, *ibid.* Ils pillent & brûlent Panama, 50. Infidélité d'un de leurs Capitaines., *ibid.* Ils pillent la Vera-Cruz. Ils attaquent successivement toutes les villes du Pérou, & en surprennent plusieurs, 51. Terreur que ces Pirates avoient jettée dans l'ame des Espagnols, 54. Ils mettent le feu à la ville de Campêche, 56. Ils sont cause de la prise de Carthagene, 58. Injustice commise envers eux par Pointis., *ibid.* Ils s'en vengent sur Carthagene, *ibid.* Séparation des Flibustiers, & anéantissement de cette société célebre, 61. Causes de leurs succès étonnants, *ibid. & suiv.*

Fréderic de Tolede, Commandant Espagnol, bat les François & les Anglois réunis, 26

Fréderisbourg, fort Danois situé à la Côte d'or, 148, 298.

G.

GABON, riviere d'Afrique, 122

Gambie, (la) riviere d'Afrique, 121

Génois, leur commerce de negres, 225

Godefroi, l'un des Capitaines Flibustiers à la prise de la Vera-Cruz, 51

Gommier, nom d'un arbre des Antilles, 8

Gooch, (Villiam) Gouverneur de la Virginie, son humanité envers les negres, 157

Gorée,

Gorée, isle & comptoir François en Afrique, 149
Grammont, l'un des Capitaines Flibustiers à la prise de la Vera-Cruz, 51, 55
Grenade, ville de l'Amérique Espagnole, 54
Grenade, (la) une des isles Antilles, 5
Groenland, contrée du Nord de l'Europe, 294. Ses productions, 297
Guinée, contrée d'Afrique, sa description & rivieres qui l'arrosent, 121 *& suiv.* Politique, Religion & mœurs des peuples qui l'habitent, 124 *& suiv. Voyez* Negres.
Gumilla, Jésuite, Missionnaire sur les bords de l'Orénoque, 213
Guyaquil, ville de l'Amérique Espagnole, 54

H.

Hatuey, cacique des sauvages à l'isle de Cuba, 232
Havanne, (la) capitale de l'isle de Cuba, 236. Ses productions, 238. Comment elle est fortifiée, *ibid. & suiv.* Comment on peut l'attaquer, 242 *& suiv.*
Hollandois, leurs premiers pas vers la liberté, 249. Sentent que le commerce peut seul assurer leur existance, *ibid.* Embrassent presque tout le commerce de l'Univers, 250. S'emparent des établissements Portugais en Guinée, 148. Le Brésil leur est enlevé par les Portugais, 250. S'établissent à Saint-Eustache & en sont chassés par les Anglois, *ibid.* Louis XIV leur rend cette isle après l'avoir reprise sur les Anglois, 251. Les Hollandois sont chassés de l'isle de Saint-Martin, par les Espagnols qui l'abandonnent ensuite, 254. Avantages que les Hollandois retirent de cette colonie, 255. Chassent les Anglois de Surinam & s'y établissent, 259. Forment des établissements à Berbiche & à Essequebé, & commerce qu'ils y font, *ibid.* Réflexions générales sur leurs colonies, 267. Usages singuliers & barbares dans l'achat de leurs negres, 270. Précautions que les Hollandois doivent prendre pour la sûreté de leurs colonies, 272, & conduite qu'ils auroient dû & doivent tenir, 274. Avantages que les Hollandois ont retiré de la pêche du hareng, 276. Son état actuel, *ibid. & suiv.* Ce que la Hollande a à craindre pour l'avenir, 278. Ressource qu'elle pourra employer, *ibid.* Les Hollandois chassent les Anglois de l'isle de Sainte-Croix, & en sont chassés par les Espagnols, 287
Holstein, Province du Danemarck, 293
Hopson, Général Anglois à la prise de la Guadeloupe, 86

I.

IGNAME, plante des Antilles, 8
Islande, isle du Danemarck en Europe, 294. Ses productions, 297
Isles, toutes les isles paroissent avoir été détachées du continent, 2 & *suiv.*
Isles du Vent & sous le Vent, *voyez* Antilles.

J.

JÉSUITES, fixent quelques peuplades de sauvages en Amérique, 216
Jonqué, Capitaine Flibustier, 40
Juda, Royaume d'Afrique, 125
Juida, comptoir François en Afrique, 149
Jutland, Province du Danemarck, 293

L.

LAPONIE, contrée du Nord de l'Europe, 294. Ses productions, 297
Laurent, Capitaine Flibustier, 40
Le Basque, Capitaine Flibustier, *ibid.*
Le Graff, (Laurent) Capitaine Flibustier, *ibid.*
Legrand, (Pierre) Capitaine Flibustier; son expédition hardie, 39
Léon, ville de l'Amérique Espagnole, 54
Lesparso, ville de l'Amérique Espagnole, 54
Liane, plante commune aux Antilles, 8, 221. Effets du poison qu'on en tire, *ibid.*
Louis XIV, Roi de France, sa négligence pour conserver ses forces maritimes, 66. Porte la guerre sur les côtes d'Afrique, 148. Enleve deux forts aux Hollandois, *ibid.* Ses troupes essuyent un affront devant Curaçao, 251
Lozama, riviere de l'isle de Saint-Domingue, 229

M.

MACHENILIER, espece d'arbre des Antilles, 8
Mancenille, nom d'une baye de l'isle de Saint-Domingue, 229
Mancenillier, arbre de l'Amérique, sa description, 221. Produit un poison très-dangereux, *ibid.*

Manioc, plante d'Afrique transportée aux isles, 185. Sa culture, 186, & maniere de l'apprêter, 187. Son usage, *ibid.* & 36
Marguerite, (la) une des isles Antilles, 6, 217, 256
Maroni, riviere de la Guyane Françoise, 258
Martinique, (la) une des isles Antilles, 5
Matança, nom d'une baye de l'isle de Cuba, 236
Mer; la mer a successivement couvert la surface de toute la terre, 3 & 4
Mina, (la) fort de la côte d'Or, bâti par les Portugais, pris par les Hollandois, 148
Michel, Capitaine Flibustier, prend deux vaisseaux Hollandois, 40
Magador, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 115
Monckton, Général Anglois à la prise de la Martinique, 86
Montauban, action héroïque de ce Commandant Flibustier, 64
Montbars, fameux Capitaine Flibustier, surnommé l'Exterminateur; ses expéditions, 44
Monte-Christo, ville Espagnole de l'isle de Saint-Domingue, son commerce, 220
Montserrat, isle de l'Amérique, 28
Montiano, Commandant Espagnol, force les Anglois à lever le siege de Saint-Augustin, 73
Moro, fort de la Havane, 239, 240, 242
Morgan, Capitaine Flibustier, son expédition à Porto-Belo, 47
Mortalité des Européens en Amérique, & ses causes, 207
Mucmeluna, ville de l'Amérique Espagnole, 54
Munck, Capitaine Danois, cherche un passage à la mer du Sud par le Nord Ouest de l'Amérique, 283
Murrai, Chirurgien Anglois, laissé à la Côte de Guinée, 155
Danger qu'il y court, 156

N.

NEGRES, recherches sur la cause de leur couleur, 118. Religion, mœurs & gouvernement de ces peuples, 124. & *suiv.* Ceux qui habitent les bords du Niger sont beaux & bien faits, 129 & *suiv.* Commerce qu'en font les Européens, 139. Ruses employées par les Européens pour se procurer des esclaves, 140. Causes de leur rareté actuelle, 141. Maniere de les conduire, *ibid.* Où se fait ce commerce, 143. Nombre des negres enlevés par les nations de l'Europe, 144. Marchandises avec lesquelles ils sont payés par les différents peuples, 145. Raisons qui doivent faire

préférer les petits navires aux grands, pour le transport des negres, 150. Saisons plus ou moins favorables pour ce commerce, 151. Maniere différente des peuples de l'Europe de traiter & de nourrir leurs negres, 153, 159, & de les vendre en Amérique, 154. Action noble d'un negre, 156. Les qualités bonnes ou mauvaises des negres, dépendent plus de leurs maîtres que d'eux-mêmes, *ibid.* Trait héroïque d'un negre envers son maître, *ibid.* Leur désertion & le suicide occasionnés par la barbarie de leurs maîtres, 157. Maladies auxquelles ils sont sujets, 160. Mortalité des negres en Amérique, 162. Seroit facile à prévenir, 163. Les negres sont passionnés pour la musique & pour la danse, 164. Les mauvais traitements sont la cause du peu de population des negres, 165. Moyens de rendre leur sort plus doux & d'en tirer plus d'avantages, 166 *& suiv.* Causes de la passion des Européens pour les negresses, 167. Raisons tirées de l'humanité, de la justice & même de l'intérêt, pour cesser cet odieux commerce, 169 *& suiv.* Travaux auxquels on employe les negres, 177 *& suiv.* Leur révolte contre les Hollandois à Berbiche, 271

Négro, (cap) cap d'Afrique, 147

Nicoya, ville de l'Amérique Espagnole, 54

Nieves, isle de l'Amérique, 28

Niger, riviere d'Afrique, 121. Mœurs des peuples qui habitent ses côtes, 129

Norwege, Royaume appartenant au Danemarck, 293

O.

OGLETORPE, Général Anglois, leve le siege de Saint-Augustin, 73

Oldembourg, Comté du Danemarck, 293

Olonois, (l') Capitaine Flibustier, sa cruauté envers les Espagnols, 46

Orénoque, grand fleuve de l'Amérique, 211. Tire sa source des Cordillieres, *ibid.* Ses crues & diminutions régulieres, *ibid.* Usages des peuples qui habitent ses bords, 212. Oppression où ils tiennent les femmes, 213. Discours d'une de ces femmes à un Jésuite, *ibid.*

Otahiti, isle de l'Amérique découverte par M. de Bougainville, 3

Ouragans, leurs violences dans les isles, & leurs terribles effets, 16. Deviennent des causes de fertilité, 17. Phénomenes qui les annoncent, *ibid.* Causes qui les produisent, 18

P.

PARAMABIRO, chef-lieu de la colonie de Surinam, 261. Descriptions de ses fortifications, 269
Patate, plante des Antilles, 8
Pedro-Alonzo, habile négociant Espagnol, 235
Penn, Amiral Anglois, échoue devant San-Domingo, 235
Perles, (isles des) isle d'Amérique nommée autrefois Cubagua, 217
Portendic, fort d'Afrique enlevé aux Hollandois par Louis XIV, 148
Pian, espece de maladie des negres, 160, 161
Pitt, (Guillaume) Ministre Anglois, 82. Portrait de cet homme célebre, *ibid.* Ranime le courage des Anglois, 83. Succès de l'Angleterre pendant son ministere, 84 & *suiv.* Sa retraite, 93
Pueblo-Nuevo, ville de l'Amérique Espagnole, 54
Pueblo-Viego, ville de l'Amérique Espagnole, *ibid.*
Pockok, Amiral Anglois à la prise de la Havane, 95
Pointe, (la) fort de la Havane, 238. Sa description, 241
Pointis, Amiral François, prend Carthagene, 58
Pois d'Angole, arbrisseau d'Afrique transporté aux isles, sa description & son utilité, 185
Ponce de Léon, chef de l'établissement Espagnol à Porto-Rico, 219, 223. Tente une entreprise sur la Floride, 237
Porto-Rico, une des isles Antilles, 5, 6, 219. Foibles avantages que l'Espagne retire de cette colonie, 223, 246.
Portugais, veulent posséder exclusivement le commerce des côtes d'Afrique, 146. Sont chassés de leurs établissements en Guinée par les Hollandois, 148, & leur enlevent le Brésil, 250
Poumaron, riviere de la Guyane Hollandoise, 258, 262, 268
Prince, (isle du) isle d'Afrique, 147
Pruss, nom d'une boisson de l'Amérique septentrionale, & sa composition, 194

R.

RAZ de marée, nom d'une espece d'Ouragan fréquent dans les isles de l'Amerique, 16
Realeguo, ville de l'Amérique Espagnole, 54
Rodney, Amiral Anglois à la prise de la Martinique, 86
Rum, nom Anglois du Tafia, *voyez* Tafia.

S.

Saba, isle Hollandoise de l'Amérique, colonie de l'isle de Saint-Eustache, nature de son sol, 252. Sa population & son commerce, 253. Tranquillité dont jouissent ses habitants, *ibid.*
Safy, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 115
Saint-Domingue, une des isles Antilles, 5, 225, 246. Description de la partie de cette isle appartenante aux François, & de celle possédée par les Espagnols, 231
Sainte-Croix, isle Danoise de l'Amérique, son étendue, 287. Les François la fertilisent, & comment, 288. Cédée aux Danois, 289. Commerce de cette isle, 290
Sainte-Croix, ville d'Afrique & commerce qui s'y fait, 116
Saint-Eustache, isle Hollandoise de l'Amérique, sa description, 251. Son commerce & sa population, 252
Saint-Iago, ville de la Jamaïque, 36
Saint-Jean, petite isle de l'Amérique, défrichée par les Danois, 286
Saint-Martin, isle de l'Amérique, partagée entre les François & les Hollandois; son étendue & nature de son sol; sa population & son commerce, 253
Saint-Thomas, isle d'Afrique, 147
Saint-Thomas, petite isle d'Amérique, premier établissement des Danois dans cette partie du monde, 285. Devient une colonie importante, 280
Saint-Vincent, une des isles Antilles, 5, 28
Salé, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 115
Salum, (le) riviere d'Afrique, 139
Salzedo, Espagnol, épreuve que les Indiens font sur lui, 222
Samana, lieu du premier établissement François à Saint-Domingue, 230
San-Domingo, capitale de la partie Espagnole de l'isle de Saint-Domingue; sa situation & son état actuel, 230
San-Yago, port de l'isle de Cuba, 236
Sappa, ville de l'Amérique Espagnole, 54
Sarmaca, nom d'une forêt de la Guyane Hollandoise où se réfugient les negres déserteurs, 272
Schildérop, marchand Danois, la réputation dont il jouit & l'honneur qu'il reçoit, 290
Ségovie, (la nouvelle) ville de l'Amérique Espagnole, 54
Sélande, isle du Danemarck, 293
Sénégal, pays d'Afrique cédé aux Anglois par les François, 148
Sierra-Leona, riviere d'Afrique, 121
Sleswick, Province du Danemarck, 293

Sommesweli, nom d'un fort Hollandois, situé sur le fleuve Surinam, 309
Sucre, Plante qui produit le sucre; sa description, 188, connue anciennement en Asie & en Afrique, *ibid.* Terres qui lui conviennent, & sa culture, *ibid.* Sa récolte, 189. Travail des sucreries, 190. Soins qu'il exige, *ibid.* Différentes préparations du sucre, 191, 192. Différence du sol influe sur la qualité du sucre, & en quoi, *ibid.* Maniere de perfectionner cette culture; 195 *& suiv.*
Suez, (isthme de) sa figure & sa position, 106
Surinam, colonie Hollandoise de l'Amérique; sa situation, [illegible] Défrichement de cette colonie, 260. Sa population, [illegible] a police, 261. Ses richesses, 266. Utilité dont elle [illegible] être un jour aux Hollandois, 280
Surinam, riviere de l'Amérique dans la colonie Hollandoise de ce nom, 260 *& suiv.*

T.

T*ABAC*, sa culture & terreins qui lui conviennent, 177. Apprêt à donner aux terres pour l'exploitation du tabac, 178 *& suiv.*
Tabago, nom d'une des Antilles, 5, 6
Taffia, nom d'une espece d'eau-de-vie de sucre, & maniere [illegible] 194
Tassau, espece [illegible] viande des isles, 218
Tecoanteque, ville de l'Amérique Espagnole, 54
Terrage, opération par laquelle on fait passer le sucre, 192
Tetanos, nom d'une maladie commune aux Antilles, & ses effets, 204
Tetuan, ville d'Afrique & commerce qui s'y fait, 115
Tortue, (la) isle de l'Amérique, 37
Tremblements de terre fréquents dans les isles de l'Amérique, 15. Leurs causes, 16
Trinité, (la) isle de l'Amérique, 6. Etablissement des Espagnols dans cette isle, 210
Tripoli, ville d'Afrique & commerce qui s'y fait, 117
Tunis, ville d'Afrique & commerce qui s'y fait, 116

U.

U*TRECHT*, (paix de) rend la tranquillité à toute l'Europe, 68

V.

V*ALASCO*, Commandant Espagnol à la défense de la Havane, 98
Vand-Horn, Capitaine Flibustier, maniere dont il s'assuroit de la bravoure de ses compagnons; 51

[V]elasquez, Commandant Espagnol à la conquête de Cuba, 232
Venables, Général Anglois, échoue devant San-Domingo, 34
Vera-Cruz, ville de l'Amérique Espagnole, 51
Verd, (cap) cap d'Afrique, 147
Villia, ville de l'Amérique Espagnole, 54
Volte, riviere d'Afrique, 122

W.

WALPOLE, Ministre Anglois, 72. Ses irrésoluti[ons] font perdre aux Anglois leurs avantages, [i]*bid.*
Warner, Commandant Anglois, aborde à l'Isle de Sai[nt-Ch]rif-tophe le même jour que Dénambuc, Commandant François, 26

Z.

ZAIRE, riviere d'Afrique, 128
Zelandia, nom d'un fort Hollando[is] [illegible] Surinam, 269

Fin de la Table des Matieres.